FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
X
515
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BLIOTECA PROVINCIALE

dio XXII
Palchetto 1
Num.° d' ordine 34-8-34

123

34-37

B Rom.

X

515-518

ARCHIVES
DE
L'HONNEUR.

Digitized by Google

AVIS

Des Auteurs et de l'Editeur.

Tous les guerriers qui ont fait les campagnes de la révolution ont des droits à la reconnoissance de leur pays, et leur nom doit être à jamais immortel. Déjà un tribut d'éloges a été payé aux généraux en chef et de division, dont les noms burinés dans nos fastes échapoient ainsi à la nuit des tems. Les guerriers qui les ont seconds, qui souvent eurent part aux conseils et toujours à l'exécution, ne pouvoient être laissés dans l'oubli. C'est pour perpétuer le souvenir des bons capitaines et des braves officiers, que nous avons entrepris la rédaction des *Archives de l'Honneur.*

Ces archives, proposées par souscription, et dont le premier volume, grand in 8°., de 460 pages d'impression est déjà entre les mains des souscripteurs, renfermeront des notices sur nos braves guerriers, présentées avec impartialité, d'une manière précise et sans aucun ornement oratoire. La série des faits, l'ordre des dates seront observés avec soin; rien ne sera négligé de ce qui pourra contribuer à la perfection de l'ouvrage.

Les auteurs osent espérer que leurs *Archives* atteindront le but qu'ils se sont proposé; qu'elles serviront à perpétuer dans les familles et chez nos derniers neveux le souvenir des braves, l'honneur du nom français; qu'elles seront pour la postérité et pour nos contemporains le compte rendu de ce que nos guerriers ont fait pour la patrie, et qu'elles deviendront un des titres de gloire que ces derniers laisseront à leurs enfans.

Les volumes qui doivent composer *les Archives de l'Honneur*, se suivront avec célérité. Les auteurs et l'éditeur s'empresseront de remplir les engagemens qu'ils ont contractés avec les militaires qui ont daigné les honorer de leurs souscriptions; ils tâcheront d'obtenir l'indulgence et de mériter la confiance par le zèle et la promptitude qu'ils mettront à terminer leur travail.

Le prix de chaque volume est de 5 fr. pour Paris, et de 6 fr. 50 c., franc de port, pour les départemens.

643334

ARCHIVES
DE
L'HONNEUR,
OU
NOTICES
SUR LA VIE MILITAIRE

Des Généraux de Brigade, Adjudans-commandans, Colonels, Majors, Chefs de bataillon et d'escadron, Capitaines, Lieutenans, Sous-Lieutenans et Légionnaires d'honneur; Capitaines, Lieutenans et Sous-Lieutenans de vaisseaux, frégates et corvettes de la Marine française, qui par leurs belles actions se sont illustrés;

PAR F. BABIÉ, *homme de Lettres, un des auteurs de la Galerie Militaire; et* J. G. ST.-SAUVEUR, *ancien vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant.*

« Honneur et Patrie ».

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LAURENS aîné, imprimeur-éditeur, rue d'Argenteuil N. 212.

1805 — AN Ier. DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ARCHIVES
DE L'HONNEUR.

G. L. DE CAULAINCOURT (*),

Membre du Sénat-Conservateur.

Tous les siècles de la monarchie française ont eu leurs guerriers illustres. Depuis Clovis jusqu'à Napoléon le même esprit s'est conservé dans nos armées : toujours la même grandeur d'ame, le même courage, la même loyauté ; toujours le même dévouement. Gloire, honneur, patrie, tels furent dans tous les tems les nobles motifs des belles actions des héros français.

Si l'on ne peut, sans émotion, se retracer le souvenir de ces hommes excellens, dont Plutarque a fait l'histoire, avec quel vif intérêt on doit s'occuper des beaux faits d'armes de ces braves, la gloire de nos ayeux et l'honneur du beau siècle de Napoléon.

Parmi ces guerriers illustres, s'il en est qui, sous la monarchie, furent nos contemporains, et qui, par leurs vertus civiques et militaires, ont mérité d'être honorés de la confiance publique et

comblés des bienfaits du chef de l'Etat, l'historien pourroit-il leur refuser le tribut de ses éloges?

Ce sont ces titres glorieux qui nous font un devoir de placer dans les Archives de l'Honneur le nom de Gabriel-Louis de Caulaincourt, né au château de l'Echelle, situé dans la ci-devant province de Picardie. Il appartenoit à une de ces anciennes familles des Francs, dont l'origine se perd dans la nuit des tems. Il étoit fils de M. de Caulaincourt, maréchal de camp et cordon rouge sous le règne de Louis XV, qui servit avec distinction et avoit eu plusieurs chevaux tués sous lui à divers combats. Cet officier fut fait maréchal des logis de la cavalerie de l'armée du maréchal de Soubise; c'est en cette qualité qu'il combattit à la bataille de Lutzelberg. En chargeant à la tête de la cavalerie, il fut blessé d'un coup de bayonnette au visage, au moment où son cheval fut tué sous lui.

M. de Caulaincourt fils étoit l'héritier des vertus et du nom de son père; il avoit reçu une éducation soignée, et vint acquérir les talens propres aux guerriers, à l'école des chevaux légers de la garde, où il entra le 4 août 1757.

Il fit une partie de la campagne de 1759, comme aide de camp du maréchal de Broglie, jusqu'au 4 août de la même année qu'il fut fait capitaine au régiment de Lameth, depuis les

cuirassiers. Au combat de Minden, le 1er. août 1759, il eut son cheval blessé sous lui, et fit ensuite les campagnes de 1760, 61 et 62.

Le 3 janvier 1770, M. de Caulaincourt fut nommé colonel aux grenadiers de France, et successivement colonel du régiment provincial de Péronne; colonel en second du régiment de Médoc le 18 août 1773; colonel du régiment provincial d'artillerie de Besançon le 1er. mai 1788; et colonel commandant du régiment de Rohan Soubise infanterie le 13 nivôse 1780.

A la tête des régimens qu'il avoit commandés, M. de Caulaincourt se montra toujours l'ami des lois et de la discipline militaire. Sévère, mais juste, bon et généreux, il acquit l'amitié des soldats, l'estime des officiers et la confiance du Monarque. Le 8 octobre 1781, il fut nommé brigadier des armées du roi, obtint une pension de 3000 liv. pour la distinction de ses services, comme il est porté sur son brevet, et fut fait maréchal de camp le 9 mars 1788.

A l'époque de la révolution, le roi (Louis XVI) voulut que M. de Caulaincourt fût employé, en 1791, dans son grade de maréchal de camp à l'armée de M. de Rochambeau. Le maréchal le nomma commandant en second à Arras, et quelque tems après il fut fait lieutenant-général, commandant en chef la division militaire du

Pas-de-Calais et de l'Aisne, par la retraite du lieutenant-général Delaroque.

Déjà l'orage révolutionnaire parvenoit à son dernier période; les ennemis de la patrie s'agitoient en tous sens pour l'opprimer; ils vouloient le désordre et l'anarchie; ils agitoient toutes les têtes, et séduisoient tous les esprits. M. le lieutenant-général de Caulaincourt, qui toujours s'étoit montré l'ami des lois et de la discipline militaire, fit tous ses efforts pour maintenir l'ordre et s'opposer à toute entreprise contraire à la volonté générale. Mais il eut la douleur de voir l'esprit d'insurrection s'emparer d'une partie des soldats d'un des régimens qui étoient sous ses ordres. Il dut punir les coupables; il le fit avec sagesse et célérité. Le 30 juin 1791, le ministre de la guerre Duportail lui disoit, dans la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet: « Rien ne prouve davantage la sagesse du parti que vous avez pris dans cette circonstance difficile que le succès qu'il a eu. J'ai vu avec plaisir que cet évènement, qui s'annonçoit d'une manière inquiétante, n'a été que l'erreur d'un moment, et qu'un prompt repentir de la part des soldats a suivi la faute qu'ils avoient commise. L'appareil imposant dont vous avez cru devoir accompagner la remise du drapeau et de la caisse chez le lieutenant-colonel, n'a pu produire sur l'es-

prit des dragons qu'une impression salutaire ».

Cependant les inquiétudes que donnoient au lieutenant-général de Caulaincourt les tentatives de l'anarchie et les complots ténébreux des méchans, de pénibles occupations (1) dans ces momens difficiles dérangèrent sa santé : une maladie sérieuse, qui se déclara et affectoit sa poitrine, l'avoit mis absolument hors d'état de s'occuper des fonctions qui vouloient sa présence, et qui commandoient alors la plus stricte vigilance.

M. de Caulaincourt fit constater par les médecins l'état de sa santé, et le 13 mai 1792 il donna, avec bien de la peine, sa démission, qu'il adressa au ministre de la guerre Servan, qui lui répondit : « J'ai mis sous les yeux du roi, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, pour me prévenir que le mauvais état de votre santé vous met absolument dans l'impossibilité de continuer plus long-tems vos services. Sa Majesté a appris avec peine qu'un motif de cette nature ne vous permettoit plus de donner des preuves de votre zèle, et c'est avec regret qu'elle a accepté votre démission ».

---

(1) Il étoit le seul des officiers généraux de ces divisions, qui fût resté à son poste. Il cumuloit tout-à-la-fois les fonctions d'inspecteur, de général de division et de brigade.

Les administrateurs du département du Pas-de-Calais, les officiers municipaux de la ville d'Arras s'empressèrent de lui témoigner leurs regrets. Le même jour que sa démission leur fut signifiée, ils lui écrivirent pour lui témoigner toute leur reconnoissance du zèle, de l'activité et des sages précautions qu'il avoit employés pour assurer la tranquillité du département; ils ajoutoient: « Nous, que nos fonctions ont rapprochés de vous, nous rendrons justice à vos bonnes intentions. En nous entretenant de vous, nous perpétuerons parmi nous le regret de vous avoir perdu, le souvenir du bien que vous avez fait... Vous nous avez été de la plus grande utilité dans toutes les circonstances difficiles; vous avez toujours été le protecteur et le partisan de la loi, etc. ».

M. de Caulaincourt fut sensible à tous ces témoignages de l'estime publique; mais sa maladie prenant un caractère plus grave, il se retira dans sa maison de Paris et ne s'occupa plus que du soin de rétablir sa santé. Souvent il manifesta le plus vif regret de se trouver hors d'état de servir son pays; il obtint son traitement de retraite. Le seul vœu qu'il avoit formé fut celui de voir la France heureuse par les soins d'un grand homme, qui pouvoit seul réparer les maux publics et recommencer le règne glorieux de Charle-

magne, de Louis XII et du Bon Henri. Ce vœu si cher à son cœur est exaucé : NAPOLÉON règne ; et sous son empire glorieux, M. de Caulaincourt, qui avoit été nommé par Sa Majesté l'Empereur, successivement président de canton et président du collège électoral du département de l'Aisne, où il est né, fut placé sur la liste des candidats pour le Sénat-Conservateur, par le suffrage des électeurs représentant les citoyens du département. Depuis il a été, par décret de l'Empereur, du 12 pluviôse an 13, nommé membre du Sénat-Conservateur.

M. de Caulaincourt a deux fils, les dignes héritiers de ses vertus civiles et militaires, et qui ont servi leur pays avec zèle et distinction pendant toute la guerre de la révolution. L'aîné, son excellence M. Louis-Augustin-Armand de Caulaincourt, est général de division, grand officier de la légion d'honneur, grand écuyer de l'empire, etc.

Le plus jeune, M. Auguste de Caulaincourt, premier écuyer du Prince Louis, officier de la légion d'honneur, est colonel du dix-neuvième régiment de dragons.

A. A. L. CAULAINCOURT (G. D. ✻),

Général de Division, grand Ecuyer de l'Empire.

ARMAND-Augustin-Louis de Caulaincourt est né à Caulaincourt, département de l'Aisne, le 9 décembre 1772. Ce jeune guerrier, qui avoit l'exemple de ses ayeux à imiter, répondit aux soins d'un père qui lui donnoit une éducation soignée. Maîtrisé par cette noble ambition qui produit les héros et leur inspire le désir d'égaler ceux qu'on ne peut se dispenser d'admirer, il se plaça dans les rangs des guerriers français, et le 8 octobre 1788, il entra en qualité de cavalier au septième régiment. Le 7 juillet 1789, il étoit déjà sous-lieutenant de remplacement surnuméraire, et fut fait sous-lieutenant en pied le 4 novembre 1789. G. L. de Caulaincourt étoit alors lieutenant-général ; c'étoit auprès de lui que devoit se former un fils chéri ; le 23 décembre 1791, il prit pour son aide-de-camp le jeune Armand, et lui fit partager les pénibles travaux qui l'occupoient.

La guerre ayant été déclarée, M. de Cau-

laincourt, alors sous-lieutenant, fut nommé le 20 mai 1792 officier d'état-major de la division du lieutenant-général Harville; il en remplit les fonctions jusqu'au mois de juin 1793, et il fut obligé d'obéir aux décrets de la convention, qui destituoient tous les officiers qui appartenoient à l'ancienne noblesse de France.

M. de Caulaincourt aimoit la gloire et la patrie; s'il ne devoit plus commander, il savoit obéir; il demanda du service le 24 avril 1793, et vint se placer comme volontaire au dix-septième bataillon de Paris.

Au mois de juin de la même année, il fut incorporé dans le premier bataillon républicain de Paris à Cambray; en novembre, il passa aux grenadiers de ce bataillon. Le 22 pluviôse an deux, il fut choisi pour la cavalerie, et placé au quinzième régiment de chasseurs.

Le 22 germinal an 2, il étoit brigadier, maréchal des logis le 16 floréal, et maréchal-des logis en chef le premier prairial.

Son zèle, sa bonne conduite et ses connoissances militaires lui firent obtenir la justice qu'il méritoit; il fut réintégré capitaine dans les troupes à cheval, et nommé aide de camp du général en chef Aubert-Dubayet, dont il partagea les travaux pendant la campagne de l'an 3.

Le 5 nivôse an 4, M. de Caulaincourt fut nommé chef d'escadron au huitième régiment de cavalerie Cuirassiers. Il fit les campagnes de l'an 4, 5, 6 et 7; et le 11 thermidor de cette année, il fut fait chef de brigade au deuxième régiment des carabiniers.

Le 11 brumaire an 8, à l'affaire de Venheim, où il se trouvoit avec son régiment qui faisoit partie de l'armée commandée par le général Massena, il fut blessé de deux coups de feu.

Le deuxième régiment des carabiniers fut ensuite envoyé à l'armée du Rhin, à la division du général Lecourbe; le colonel de Caulaincourt le guidoit au combat. Les carabiniers firent des prodiges de valeur au passage du Danube; le lieutenant-général Lecourbe, satisfait de leur conduite, adressa à leur commandant une lettre digne d'être citée. Datée du quartier-général d'Hochstet, elle étoit ainsi conçue: » Les carabiniers que vous com-» mandez, citoyen chef, ont encore justifié dans » la journée du 30 prairial, au passage du » Danube, la haute réputation de bravoure » dont ce corps jouit depuis long-tems; animés » par votre exemple, ils ont enfoncé, culbuté » l'ennemi; recevez-en mes félicitations. Té-» moignez aux carabiniers combien je suis » content d'eux. . . . . LECOURBE.

Le 12 thermidor an 10, le premier consul Bonaparte, qui connoissoit les qualités personnelles, le dévouement et l'attachement à sa personne, du colonel de Caulaincourt, le prit pour un de ses aides de camp, et par son arrêté en date 11 fructidor an 11, il le fit général de brigade.

Son excellence M. le général de Caulaincourt a été nommé, par arrêté de S. M. l'Empereur des Français, commandant de la légion d'honneur le premier vendémiaire an 12, grand écuyer de l'empire le 19 messidor de la même année, et général de division, grand officier et grand cordon de la légion d'honneur le 12 pluviôse an 13.

J. E. X. NOGUÈS (C. ✻);

Général de Division.

Jean-François-Xavier Noguès, né à Castelneau-Rivière-Basse (Hautes-Pyrennées), le 3 décembre 1769, montra de bonne heure un esprit juste et un caractère ferme, qui joints à des mœurs douces firent rechercher son amitié de tous ceux qui le connurent. Avec ces qualités, il n'avoit besoin que d'occasions pour se rendre utile à son pays. La carrière des armes s'ouvrit devant lui; il y entra avec cette ardeur si naturelle aux Français, qu'on ne peut la regarder comme un mérite particulier. Ce qu'on doit remarquer en lui, c'est qu'il conserva dans l'état militaire cette douceur de caractère si aimable par son heureuse alliance avec le courage, cette simplicité de mœurs, je dirai presque antique, que nous chérissons dans l'histoire de nos pères, et dont chaque époque n'a fourni que quelques modèles. Mais dans une notice succincte il convient de laisser parler les faits; il fut député par la garde nationale du département des Hautes-Pyrennées, à la fédération de 1790; soldat volontaire le 5 novembre 1791; il entra

le 2 mars 1792, avec le grade de lieutenant, dans le 2e. bataillon de ce département, qui fit partie de l'armée des Pyrennées-Orientales.

Capitaine dans le même bataillon le 4 avril 1792, il reçut un coup de feu le 3 octobre 1793, sur la montagne Verte, en face du Boulou. Le 10 brumaire an 2, il fut élevé au grade de chef de bataillon.

Blessé d'un coup de feu à la tête dans une affaire sanglante le 26 thermidor de l'an II, il fut nommé chef de brigade adjudant-général sur le champ de bataille, par les Représentans du peuple, et confirmé dans ce grade le 25 prairial an 3. Il continua de servir dans cette armée jusqu'à la fin de la guerre; il se trouva à toutes les batailles, et commanda les grenadiers à l'avant-garde de l'armée durant les deux dernières campagnes d'Espagne. Ses blessures l'empêchèrent d'aller en Italie: bientôt après, employé sur divers points du midi de la France, il parvint à y éteindre les semences de trouble prêtes à s'allumer; mais ce fut sur-tout à Marseille qu'il eut occasion de déployer son caractère à la fois ferme et conciliant; il fut nommé commandant d'armes le 7 messidor an 6, dans cette ville qui avoit été long-tems déchirée par les factions, où l'autorité destinée à protéger n'avoit prêté ses armes qu'à la vengeance. Etranger à tous les

partis, le général Noguès parvint à les contenir, en se montrant également juste envers tous. Il laissa cette ville calme et emporta les regrets des habitans.

De nouveaux lauriers à cueillir s'offroient au-delà des Alpes; il sollicita l'honneur de servir dans l'armée de réserve qui devoit dicter la paix à l'Europe ; il eut sa part des lauriers cueillis aux champs de Marengo. Le héros de la France distingua sa conduite ; et pour prix de deux blessures reçues dans la vallée d'Aoste, il l'éleva au grade de général de brigade.

La ville de Toulouse étoit en proie à l'esprit de parti; le général Noguès y fut envoyé. La réputation qu'il s'étoit acquise à Marseille l'avoit dévancé; sa présence suffit pour rendre la sécurité aux gens de bien : mais bientôt le gouvernement le jugea digne de remplir un poste plus difficile.

La paix maritime, en rétablissant nos anciennes relations avec nos Colonies, offroit aux militaires une nouvelle carrière à parcourir. Protéger le commerce renaissant de toutes parts sous un gouvernement tutélaire, rattacher à la mère patrie des Colonies lointaines que l'insurrection autant que la guerre en avoient séparées; faire rentrer dans leurs atteliers des hommes de la nature que les mots magiques de

liberté et d'égalité avoient déchaînés contre leurs maîtres ; rendre la sécurité à des Colons qui ne connoissoient encore le gouvernement français que par l'éclat de ses victoires ; gagner les cœurs, et tout réunir par les liens de la reconnoissance et par ceux d'un intérêt réciproque ; telle étoit la tâche imposée aux militaires envoyés dans nos Colonies pour les pacifier. Le choix que fit le premier consul des généraux destinés à commander dans nos divers établissemens, sera toujours pour eux la plus honorable des recommandations.

Le général Noguès, nommé commandant à Ste.-Lucie, ne dédaigna pas de recourir à l'expérience de ceux qui, dans l'ancien régime, avoient gouverné cette Colonie ; il consulta le général Ricard, dont le nom est cher aux Colons. Avant son départ il connut toutes les ressources de la Colonie, et n'ignora aucun des moyens capables de la faire prospérer.

Honoré de la confiance de l'amiral Villaret-Joyeuse, qui avoit été revêtu du commandement général de cette partie des Antilles, il fit aimer le gouvernement français et accorda aux Colons une protection toute particulière. Les navires marchands affluèrent dans les ports de Ste-Lucie. La culture se développa avec une telle

rapidité qu'après six mois de paix on parloit avec enthousiasme à Bordeaux de la prospérité qui étoit réservée à cette Colonie ; mais nos éternels ennemis avoient calculé d'avance ces résultats, et s'étoient promis d'en empêcher le succès.

Le premier messidor an 11, une flotte anglaise chargée de six mille hommes de troupes parut devant le port de Ste.-Lucie. La sommation de livrer la Colonie dans une heure fut pour le général la première nouvelle de la guerre que la perfidie avoit rallumée en Europe.

La garnison n'étoit composée que de 200 hommes valides ; la sommation, faite en termes injurieux pour des Français, leur inspira l'héroïque résolution de se défendre. Il n'est permis de parler qu'avec enthousiasme d'un dévouement aussi généreux. Toutes les lettres qui arrivèrent de la Martinique à cette époque, celles de l'amiral Villaret, celles de tous les officiers, des négocians, des Colons, des ennemis même du nom français, exprimoient l'admiration dont ils étoient pénétrés pour cette brave garnison et pour son commandant.

« L'histoire ne nous a pas fourni de faits d'armes plus glorieux que cette héroïque défense, disoit l'un d'eux dans sa lettre du premier mars 1804 ; une poignée d'hommes exténués par la maladie

maladie ont victorieusement repoussé trois assauts ; mais enfin, accablés par le nombre, ils rendirent la place après avoir mis 6 à 700 Anglais hors de combat, parmi lesquels un très-grand nombre d'officiers, ce qui renversa tous les projets des ennemis, et détruisit les belles espérances qu'ils s'étoient promises de cette expédition. Le général anglais lui-même fut forcé de payer au brave général Noguès, et aux militaires sous ses ordres, le tribut d'admiration que méritoit leur conduite ».

Tous les journaux à cette époque étoient pleins de lettres qui exprimoient les mêmes sentimens.

Le général anglais Griafield ordonna au général Bréreton qu'il laissoit en qualité de gouverneur, d'expédier le général Noguès avec les officiers civils et militaires pour la Martinique, où il leur seroit permis de s'embarquer pour la France sur un bâtiment neutre ou parlementaire.

L'histoire n'oubliera pas cette glorieuse résistance d'une poignée de Français contre six mille Anglais, et l'influence qu'elle eut sur la conservation du reste des Antilles. Les Anglais apprirent d'avance quelle réception les attendoit dans les autres établissemens où l'état des fortifications secondoit beaucoup mieux le dévouement des troupes.

Le rapport du général Noguès ne peut trouver

ici sa place ; mais voici ce que disoit à ce sujet le journal officiel de la Martinique : « On observera que le général parle très-peu de lui dans ce récit ; mais les faits s'élèvent d'eux-mêmes pour célébrer ce brave général, qui, après avoir mérité l'attachement des habitans de Ste.-Lucie par toutes les vertus qui honorent le chef pacifique d'une Colonie, a conquis l'admiration des ennemis par la bravoure et les talens qu'il a déployés pendant la guerre : il part accompagné des regrets et de l'estime universels ».

Transporté avec ses deux frères, ses aides de camp, trente officiers ou administrateurs de la Martinique, muni de l'autorisation formelle du général anglais Griafield, le général Noguès s'embarqua sur le vaisseau parlementaire la Gloire ; ce bâtiment fut visité dans sa route par trois vaisseaux de sa Majesté Britannique, et par deux corsaires de Jersey, qui tous, à la vue de l'autorisation du gouvernement anglais, respectèrent le pavillon parlementaire. Mais parvenu à la hauteur des Açores, il fut arrêté par un corsaire de Bristol qui le força d'entrer dans la rade, au mépris du droit des gens et malgré la preuve que le bâtiment ne portoit que les Français compris dans la capitulation sans aucune espèce de marchandises.

Après tant de traverses, le général Noguès

est enfin rentré en France, où l'attendoient les faveurs du gouvernement. Dès son arrivée il a été choisi pour présider l'assemblée électorale du département des Hautes-Pyrennées. En l'an 12, Sa Majesté lui donna une marque bien distinguée de sa bienveillance, en le plaçant en qualité d'aide de camp général auprès du Connétable de France. Il a été nommé général de division, par décret du 12 pluviôse an 13.

E. B. DESFOURNEAUX (C. ✻),

Général de Division.

Le nom de Desfourneaux, depuis long-tems célèbre en Amérique, est celui d'un guerrier regardé avec juste raison comme le général qui combattit avec le plus de succès pour le salut des Colonies. Vingt années d'un service effectif, onze blessures reçues au champ d'honneur, une bravoure éclatante et des talens supérieurs lui ont mérité un prompt avancement. C'est sur le champ de bataille qu'il fut élevé de grade en grade, jusqu'à celui de général en chef. En parcourant nos Annales Militaires et le Recueil des Lois de la Marine, on voit toujours avec le même étonnement ce général faire la guerre la plus active et la plus pénible, dans des contrées lointaines, sous un ciel meurtrier qui a moissonné tous ses frères d'armes et presque tous les bataillons qui ont combattu sous ses ordres.

Etienne-Bonne Desfourneaux né à Vézelai, canton d'Avalon, département de l'Yonne le 10 décembre 1769, fut élevé au collège militaire d'Auxerre. Ses parens qui suivoient la carrière des armes, par leurs leçons et leur exemple

excitèrent son jeune courage : il n'avoit pas encore atteint sa quinzième année qu'il vint se placer dans les rangs des soldats français, où il obtint bientôt l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades. Le régiment de Conti, où il étoit entré soldat le 14 mai 1784, le vit par sa bonne conduite et ses talens précoces mériter tous les grades de sous-officier. Le 3 novembre 1787 il étoit sergent de sa compagnie : le 14 octobre 1789 il fut nommé sous-lieutenant des grenadiers, grade qu'il avoit mérité par son zèle et sa bravoure, dans cette journée où il repoussa un grand nombre de factieux et de mécontens qui vouloient incendier des magasins de la ville d'Amiens. A la tête d'un piquet de soldats, il marcha contre les rébelles, les repoussa et rétablit la tranquillité. Les citoyens de cette ville pénétrés de reconnoissance lui offrirent, en présence de toutes les troupes et comme un témoignage de leur satisfaction, une montre d'or à ses armes, avec cette inscription : AU BRAVE DESFOURNEAUX.

En 1791 il venoit d'être nommé lieutenant dans son régiment, lorsque le lieutenant-général Caulaincourt, qui commandoit la province de l'Artois, le nomma capitaine adjudant-major, ensuite lieutenant-colonel du 3e. bataillon du Pas-de-Calais, qui passa en Amérique en 1792.

C'est ici que commence la vie militaire du général Desfourneaux, et qu'il faut le suivre dans la glorieuse carrière qu'il a parcourue.

En l'an premier, le lieutenant-général Rochambeau commandoit l'armée à St.-Domingue, dont le 3e. bataillon du Pas-de-Calais faisoit partie. Desfourneaux reçut l'ordre d'attaquer le camp Tilorier, qu'il emporta de vive force malgré le grand nombre d'ennemis qui le défendoient, et passa ensuite à la première colonne chargée d'attaquer le fort de Waneminthe, qui étoit extrêmement fortifié. Le général Rochambeau en personne commandoit cette colonne, qu'il conduisit sous le feu de l'artillerie ennemie. Desfourneaux sauta le premier dans la redoute; mais atteint d'un coup de feu, il tomba dans le fossé. Les soldats à qui il étoit cher, s'élancèrent de toutes parts. De concert avec le régiment du Cap, commandé par le lieutenant-colonel Pageot, ils escaladèrent le fort et le prirent d'assaut. La guérison du jeune Desfourneaux fut très-longue. Le général en chef qui avoit admiré son courage lui fit prodiguer tous les soins nécessaires, et le nomma lieutenant-colonel du régiment d'Artois (48e.).

Il étoit à peine rétabli, qu'il apprit que le maréchal de camp Rouvray venoit d'être repoussé du fort le Sec, dont il avoit voulu em-

parer : il demanda et obtint du général d'Hinisdal la permission de l'attaquer. Ce fort, situé sur des mornes inaccessibles dans la partie du nord, interceptoit toute communication avec celle de l'Est. Il étoit défendu par 14 pièces de canon : trois fois il avoit été attaqué sans succès ; on le regardoit comme imprenable. Desfourneaux n'avoit avec lui qu'un bataillon du cent sixième régiment, deux compagnies de grenadiers, et cent jeunes volontaires de la ville du Cap, commandés par le brave Pineau. Au lieu de s'avancer par les chemins qui conduisent à cette position, pendant la nuit il gravit des rochers impraticables ; les soldats s'aident les uns les autres, et se soutiennent aux lianes qui sont en grand nombre. Déjà ils sont à la hauteur du morne, et n'ont point été apperçus. Aussitôt Desfourneaux ordonne l'attaque ; les Français s'élancent avec leur impétuosité ordinaire ; guidés par un chef qui leur donne l'exemple du plus noble dévouement, pendant cinq heures ils font des prodiges de valeur. Desfourneaux est blessé, il a perdu les deux tiers de son monde ; mais il a tué ou fait prisonnier 4,000 hommes, et le fort est obligé de se rendre. Cette reddition fut d'un si grand intérêt, et l'importance que le général en chef de la Colonie mit au service rendu en cette journée par Desfourneaux, fut

telle qu'il le nomma colonel du régiment qu'il commandoit. Il écrivit au Ministre de la guerre : « Le colonel Desfourneaux s'est couvert de gloire.... Tous les jours il ajoute de nouveaux lauriers à ceux qu'il a déjà cueillis ».....

Au commencement de l'an 2, Desfourneaux fut nommé général commandant de l'armée de l'Est, et s'est toujours distingué avec le même succès.

Les ennemis du nom français étoient humiliés ; mais ils osoient encore concevoir quelque espérance. L'armée espagnole marche sur la partie française, s'empare des cantons du Mirebalais, d'Ennery, de Cahos et de la Marmelade. Le général Desfourneaux est nommé commandant en chef de celle qui lui est opposée : il rassemble tous les débris des régimens d'Artois, Normandie, Rohan-Soubise, Béarn et des autres corps qui étoient sous ses ordres ; il est joint par huit mille hommes des milices du pays, et marche à l'ennemi.

Pendant toute la campagne, les Espagnols furent battus sur tous les points et forcés d'évacuer toutes les positions dont ils s'étoient emparés. Non content de les avoir éloignés de la partie française, Desfourneaux va porter le théâtre de la guerre dans leurs possessions : le général espagnol avoit augmenté ses forces d'une

cavalerie nombreuse et de deux régimens de Cantabres ; il ose marcher au-devant des républicains. Le 22 août 1794, les deux armées en vinrent aux mains ; jamais le soleil des Colonies n'avoit éclairé un combat plus meurtrier et plus long. La victoire se déclara pour les Français, mais elle leur coûta l'élite de leurs guerriers. Le général Desfourneaux se trouva par-tout dans cette journée ; il avoit déjà reçu trois blessures dans la mêlée, lorsque, accourant à sa droite pour soutenir son ancien régiment, il eut la main gauche partagée d'un coup de biscayen. En récompense du service qu'il avoit rendu à la patrie en cette circonstance, la Convention Nationale conféra au général Desfourneaux le grade de général de division, le 21 frimaire de l'an 3.

En l'an 4, il étoit repassé en France, et reçut quelque tems aprés l'ordre de prendre le commandement en chef de l'armée expéditionnaire qui se trouvoit à Brest ; malgré les nombreux vaisseaux des Anglais qui croisoient sur l'Océan, la division qui le portoit arriva six semaines après à sa destination.

L'Ile de St.-Domingue étoit alors dans une position difficile : les Anglais s'étoient rendus maîtres d'une grande partie de la Colonie ; le général Desfourneaux commence une guerre

de poste, livre plusieurs combats, fatigue l'ennemi, le harcèle sans cesse sans engager d'action décisive; tantôt il le poursuit dans les montagnes et tantôt dans les plaines; tout-à-coup par des marches forcées dans des monts inaccessibles ou dans des plaines brûlantes, n'ayant pour toute nourriture que des bananes qu'il partage avec ses soldats, il fond à l'improviste sur l'ennemi étonné. Quelquefois campé sur les hauteurs, il attend que le climat destructeur des Antilles lui assure la victoire sans exposer ses soldats.

A cette époque, la France étoit dans la plus vive inquiétude sur le sort de la Colonie, d'après les rapports officiels sur le nombre considérable de troupes que les Anglais y avoient débarqué. C'est alors qu'on vit paroître le message du directoire du 17 messidor.

« Citoyens représentans, disoit le directoire, les dernières dépêches annonçoient que les dispositions étoient faites pour une attaque générale à St.-Domingue; cette attaque a eu lieu : les Anglais ont été battus sur tous les points, aux quartiers Dewanaminthe, Sans-Soucy, les Perches, Vallière, Ste.-Suzanne, les Monts-Organisés, la Grande-Rivière, et dans beaucoup d'autres lieux qu'ils ont été forcés d'abandonner; ils ont éprouvé ce que peut la valeur républicaine ».

« Le général Desfourneaux commandoit en chef; il a été puissamment secondé par les généraux de division et de brigade employés sous ses ordres : au surplus, s'il falloit désigner tous les hommes qui ont acquis des droits à la reconnoissance publique, il faudroit nommer chacun des vingt-huit mille républicains qui composoient l'armée française. La plus parfaite tranquillité règne maintenant dans le Nord de St.-Domingue ; cette tranquillité est le fruit de la sagesse, de la modération et de la générosité de l'armée victorieuse, qui sous tous les rapports a voulu se montrer digne de nos armées d'Europe, leurs modèles. Tandis que Desfourneaux organisoit la victoire dans le Nord, les autres généraux chassoient les Anglais des positions qu'ils avoient conquises à l'Orient. »

En l'an 6, le gouvernement confia le commandement de la Guadeloupe au général Desfourneaux; pendant les années 7 et 8, la Colonie fut rappelée à son ancienne splendeur, et conservée dans son intégrité : ce ne fut que six mois après son départ que le lieutenant-général anglais Thomas Tigge s'empara des Colonies St.-Eustache et St.-Martin, qui à cette époque étoient de la dépendance de la Guadeloupe.

Desfourneaux étoit de retour en France, lors-

qu'en l'an 9 le premier consul l'envoya en Egypte. Il étoit à bord de la frégate l'Africaine avec un détachement d'élites ; mais dans le détroit de Gibraltar cette frégate fut attaquée par les Anglais; la victoire fut chaudement disputée, le combat fut long et terrible. Sur l'Africaine, le capitaine et 343 hommes furent tués ou blessés, les trois aides de camp du général et son neveu furent tués, son frère mortellement blessé : Desfourneaux lui-même ; quoique frappé à la poitrine, ne voulut quitter le combat qu'au moment où la frégate fut obligée d'amener, parce qu'elle n'avoit plus d'artillerie pour tirer sur l'ennemi, et de matelots pour faire la manœuvre.

Le général Desfourneaux, renvoyé prisonnier sur parole, fut échangé aussitôt son arrivée en France. Dans la lettre que le ministre de la marine lui écrivit alors au nom du premier consul, on remarquoit ces mots : « Vous avez encore ajouté, général, à la bravoure éclatante que vous avez montrée par-tout où vous avez combattu ».

En l'an 10, on lui confia le commandement d'une division qui étoit à l'Orient, et devoit faire partie de l'armée de St.-Domingue sous les ordres du général Leclerc ; long-tems employé dans cette Colonie, ayant fait la guerre avec succès, connoissant toutes les localités, Desfour-

neaux pouvoit rendre à l'armée les services les plus signalés : on ne fut point trompé dans cette attente.

Le général Desfourneaux a débarqué avec le général en chef; il attaque aussitôt la position de Dherecourt, défendue par Christophe, s'en empare, et y fait camper sa division; d'après les ordres qu'il a reçus, il occupe de vive force le morne aux Anglais, l'Acul, le Col du Limbé, le Borgne, le Port Margot, le Camp le Coq et la position importante de la coupe des Escalliers : de toutes parts les généraux ennemis ont réuni leurs efforts pour s'opposer à Desfourneaux, pour écraser sa division; mais telles sont les bonnes dispositions du général français, qu'il les culbute, les chasse de toutes les positions, et les oblige de battre en retraite.

Des chemins impraticables, des combats journaliers, des blessés qu'elle porte, l'artillerie qu'elle traîne par des chemins affreux, ne peuvent arrêter la marche de la division qu'il commande. Elle arrive au canton d'Emery et fait sa jonction avec la réserve aux ordres du général en chef.

Le 3 ventôse, les cinq divisions de l'armée ont reçu l'ordre de se rendre en avant des Gonaives où se trouvoient l'armée de Toussaint et son quartier-général, et d'attaquer l'ennemi :

mais le général Leclerc, instruit dans la nuit des circonstances qui retardent les divisions, ajoute quinze cents hommes de la réserve aux soldats commandés par Desfourneaux, et lui ordonne de commencer l'attaque.

A minuit, le général et sa division sont en route; on reconnoît l'ennemi; les Français sont à peine formés en bataille, que la cavalerie nombreuse et la garde d'honneur de Toussaint commencent le feu. On se bat de toutes parts avec acharnement, le combat se prolonge et la mort choisit ses victimes; mais enfin la valeur française surmonte tous les obstacles, l'ennemi est culbuté et cherche un asyle dans les Gonaives. Deux obusiers chargés à balles avoient fait un feu continuel sur la cavalerie ennemie et avoient puissamment contribué au succès du combat.

Le général Desfourneaux, après avoir rallié les troupes et fait soigner les blessés, marche sur les Gonaives, et jusqu'à cette place soutient un combat continuel. Un ennemi nombreux étoit retranché dans son camp; le général partage aussitôt sa division en trois colonnes, fait battre la charge, et malgré le feu d'une nombreuse artillerie marche sur les redoutes la bayonnette en avant; en vain les rangs sont éclaircis par les boulets et la mitraille; la ville et le camp retranchés sont pris d'assaut; l'ennemi qui a perdu un

grand nombre des siens est poursuivi dans sa fuite.

Peu de jours après, le général en chef étant arrivé, et ayant appris que le général noir Maurepas avoit obtenu quelque succès dans les montagnes du Port de Paix, ordonna à Desfourneaux de se mettre à sa poursuite. Avec sa célérité ordinaire il va à la rencontre de Maurepas, et prend si bien ses positions qu'il l'enferme entre lui et la division Debelle. Maurepas se voyant cerné mit bas les armes avec 4,000 hommes, et se rendit au général Leclerc.

Le commandement depuis la rivière de l'Artibonite jusqu'au Cap, c'est-à-dire, de plus de la moitié de la Colonie, est confié au général Desfourneaux. Il a sous ses ordres la 3oe. légère, la trente-huitième de ligne, la dix-neuvième légère et la brigade polonaise. Il soumet successivement le quartier de St.-Louis, de la Brande, de Pilate, et vient établir son quartier-général à Plaisance, d'après l'avis qu'il a reçu que Toussaint-Louverture n'est qu'à trois lieues avec des forces considérables.

En effet, le général noir avoit quitté la partie de l'Ouest, et prétendoit s'opposer aux succès du général Desfourneaux. Le 25 ventôse, la division française est cernée par plus de douze mille hommes: isolée dans les montagnes, elle étoit séparée du général en chef par un espace de

trente lieues; elle ne pouvoit compter sur aucun secours, et sa position étoit difficile; il falloit vaincre ou périr. Le commencement du combat ne fut pas à son avantage; mais Desfourneaux ne prend conseil que de son audace. C'étoit au moment que Christophe, avec deux mille hommes, avoit forcé un détachement de trois cents hommes, dont le tiers avoit été tué, de se replier sur le champ de bataille. Six cents Français étoient enveloppés par quatre mille hommes commandés par Toussaint; mais ils se sont fait jour à travers l'ennemi, et se sont repliés sur la division. Les Français n'avoient en ce lieu que quatre mille hommes. Tandis que le général Thouvenot attaque sur la droite et reprend avec succès le poste dont Christophe s'étoit emparé; que le général Dampierre (1) manœuvre avec le même succès sur la gauche à la tête d'un bataillon commandé par le colonel Boyer, le général Desfourneaux avec la 38e., secondé par les chefs de brigade Boscus et Grandet, ouvre le centre de l'armée ennemie et la tourne sur les flancs. On combattoit avec un égal acharnement, lorsque par un mouvement habile le général français fait couper dans un ravin la cavalerie de Toussaint, et la force de se replier en désordre sans pouvoir donner. La colonne de Dampierre

(1) Fils du général Dampierre.

s'attache

s'attache à Toussaint qui est blessé; son cheval est tué sous lui; il est sur le point d'être fait prisonnier par les colonels Boscus et Boyer. En ce moment, le désordre se met parmi ses troupes qui sont battues sur tous les points. Toussaint parvient à s'échapper avec quelques soldats; on le poursuit avec célérité, à peine peut-il dans sa fuite rallier deux cents hommes : son armée de toutes parts met bas les armes. Un mois après le combat de Plaisance, Toussaint-Louverture fut obligé de se rendre au général en chef.

Le général Desfourneaux fut ensuite nommé au commandement de la partie espagnole. Rappelé depuis par le Ministre de la Marine, il repassa en France par congé.

Dans une audience publique à St.-Cloud, le premier consul dit au général Desfourneaux devant tous les officiers-généraux, ses frères d'armes : « Général, vous vous êtes bien battu; « vous avez fait de grandes choses avec votre « division; je suis très-satisfait de vos services, « je m'en souviendrai ». Le général Desfourneaux a presque toujours été employé dans les Colonies; il a su prouver dans toutes les occasions qu'il étoit aussi bon administrateur que guerrier, et que dans toutes les contrées le gouvernement pouvoit l'employer avec confiance.

J. M. A. DEFRANCE (C. ✻),

Général de Brigade, Ecuyer de S. M. l'Empereur.

JEUNE encore, le guerrier, objet de cette notice, a pris les vrais braves pour modèle; et c'est en parcourant les fastes militaires de la nation qu'il apprit à les imiter.

Vassy, département de la Haute-Marne, le 21 septembre 1771, vit naître Jean-Marie-Antoine Defrance. Des parens honnêtes et vertueux qui, dans les habitudes de leur vie, unissoient cette élévation de sentimens et cette simplicité de mœurs qui se trouvent ordinairement dans les grandes cités, prirent soin de son enfance, formèrent son jeune cœur, et se firent un devoir de lui apprendre comme il faut aimer et servir son pays.

Il étoit parvenu à l'âge de 20 ans, à cette époque où l'amour de la gloire appeloit sous les bannières de la liberté une jeunesse impétueuse, qui pour la patrie vouloit vaincre ou mourir.

Le jeune Defrance qui ne fut point étranger à ce dévouement, courut se placer dans les rangs des soldats français. Il vouloit obéir pour savoir commander un jour; et le premier juillet 1791,

il entra en qualité de volontaire dans le premier bataillon de Seine-et-Marne. Un physique heureux, des qualités personnelles et des talens acquis le firent nommer sous-lieutenant au troisième bataillon des fédérés de Paris, le 26 juillet de la même année; le premier février 1793, il étoit quartier-maître trésorier du même corps, et le 28 août il fut fait capitaine dans un escadron de la Seine-inférieure.

Quelque tems après, il eut, en qualité de commissaire, l'inspection générale des dépôts de cavalerie des armées des Ardennes, de Sambre-et-Meuse. Le 15 germinal an 2, il étoit capitaine au même régiment de chasseurs à cheval, et obtint le brevet d'adjudant-général chef de brigade le 25 prairial an 3.

Pendant les campagnes de 1792 et le commencement de 1793, il servit à l'armée du Nord. En l'an 2 et 3 il combattit à l'armée de Sambre-et-Meuse et à celle des Ardennes; il fut employé en l'an 4 à l'armée de l'intérieur sur les côtes de la Manche, et remplit les fonctions de chef de l'état-major de la quinzième division, à Rouen.

Pendant les brillantes campagnes qui eurent lieu les ans 5, 6 et 7 aux armées d'Allemagne, de Mayence et du Danube, il se fit remarquer par sa bonne conduite, son intrépidité

et la confiance qu'il inspiroit aux guerriers qu'il guidoit au combat.

Les Austro-russes, au milieu des monts helvétiques, avoient ravi quelques lauriers; mais l'enfant de la victoire, le général Masséna, leur fut opposé, et bientôt le destin s'est déclaré contre eux: ils sont vaincus. Au passage de la Limath, qui eut lieu le 3 vendémiaire an 8, le chef d'escadron Defrance se comporta de la manière la plus brillante. Le général en chef lui devoit une récompense; elle lui fut accordée sur le champ de bataille: il fut nommé par Masséna, général de brigade; mais ce jeune officier crut qu'il ne lui étoit pas permis encore d'occuper le grade supérieur qui lui étoit offert, il préféra se charger du commandement du même régiment des chasseurs à cheval.

En l'an 8, le jour que s'opéroit le beau mouvement du 18 brumaire, Bonaparte confia au colonel Defrance le commandement du douzième des chasseurs, au lieu du 11e. que le général Masséna lui avoit accordé provisoirement.

A la tête du douzième de chasseurs il fit une partie de la campagne du Rhin, et se trouva à tous les combats qui eurent lieu jusqu'à Biberach: il faisoit partie de la division Richepance.

Appelé à l'armée d'Italie, que guidoient la victoire, Napoléon et la fortune de la France,

il fit partie de l'armée de réserve et combattit à Marengo, où le douzième régiment de chasseurs se couvrit de gloire.

En l'an 9, il étoit avec ce régiment à l'armée des Grisons, commandée par le général Macdonald, et se trouvoit placé dans les divisions qui, le premier nivôse, tournèrent le lac Diséo, marchèrent sur l'Apriga, s'avancèrent dans le val Camonica, et partagèrent les travaux et les dangers de cette campagne; le colonel Defrance dans tous les combats s'est toujours trouvé au premier rang; par un vrai bonheur il n'a jamais été blessé ni fait prisonnier.

Le 20 frimaire an 12, nommé membre de la légion d'honneur, il fut fait officier de cette légion le 15 prairial an 13, et reçut l'aigle le 28 thermidor à Bologne.

S. M. l'Empereur des Français, qui connoît les hommes et sait apprécier leurs services et leur attachement, a placé M. Defrance parmi ses écuyers calvacadours le premier messidor an 12; et par décret impérial du 12 pluviôse an 13, il lui a conféré le titre de général de brigade.

G. L. H. DE VALORY (C. ✱),

Général de Brigade.

Qu'il est glorieux pour la nation française de pouvoir, malgré ses détracteurs, offrir à la postérité le récit des belles actions des braves qui l'ont illustrée; elle veut aussi que les noms de ces guerriers à jamais célèbres soient tirés de l'oubli: elle sourit au biographe citoyen qui recueille des matériaux pour l'histoire, et fournit au poëte les objets de ses chants, à l'orateur le sujet de ses éloges.

Vous n'échapperez point à la reconnoissance publique, et votre nom doit être à jamais inscrit dans nos Archives, généreux guerrier, mutilé au champ d'honneur et qui futes l'objet de l'admiration et toujours de l'estime de vos frères d'armes. En effet, qui pourroit refuser ses éloges à Guy-Louis-Henri de Valory, né à Toul, département de la Meurthe, le 20 mars 1757.

Dès l'âge le plus tendre il fut destiné à parcourir la carrière des guerriers, et reçut à l'école militaire de Paris cette utile instruction qui fait

les officiers et les soldats. Son cours d'études étoit à peine achevé qu'il obtint le brevet de sous-lieutenant au 38e. régiment, ci-devant maréchal de Turenne, depuis le 37e. régiment : ce brevet lui fut expédié le 29 septembre 1775. Des circonstances impérieuses le forcèrent de donner sa démission au mois de décembre 1777.

Une coalition impie s'étoit formée pour opprimer les Français ; parmi ceux qui volèrent aux frontières défendre la patrie menacée, de Valory ayant organisé un corps tiré des légions de la garde nationale du département de la Meurthe, le premier septembre 1792, il l'amena avec plusieurs pièces de canon au général Kellermann, commandant en chef l'armée de la Moselle. Ce corps ne se retira qu'au moment où la retraite de l'armée prussienne rendit son dévouement inutile.

Le 28 septembre M. de Valory fut nommé adjudant-général chef de bataillon, et adjudant-général chef de brigade le 15 mai 1793.

Au mois d'août de la même année, cet officier supérieur, sous les ordres du général en chef Schawembourg, organisa et commanda la levée en masse des habitans de la Lorraine allemande, et la maintint barraquée en présence de l'ennemi pendant un mois entier, ce qui força l'armée

prussienne à ne rien entreprendre sur Blise-Castel et sur Sarbruck, qu'après son évacuation qui fut uniquement nécessitée par les semailles.

Le 15 fructidor an 6, M. de Valory obtint le brevet de chef de brigade de la 12e. légère ; il guida ce corps à l'armée d'Italie.

Le 25 nivôse an 5, en traversant le Montébaldo sous les ordres du général Murat, et se trouvant à la tête d'un petit nombre d'hommes de la demi-brigade qu'il commmandoit, il chargea audacieusement une colonne de 2000 Autrichiens, la culbuta, et facilita la marche du corps qu'il commandoit sur la position de la Corona que faisoit tourner le général Murat. Après la bataille de Rivoli, dans le rapport fait au général en chef Bonaparte par le général Murat, la valeur et la conduite du chef de brigade Valory obtinrent des éloges justement mérités.

Au mois de ventôse, sous les ordres des généraux Joubert et Balland, à la tête de la 12e. légère, il attaqua le bourg de St.-Michel sur l'Adige en Tyrol, sous le feu formidable des batteries de l'ennemi et s'en empara ainsi que des deux ports; il fit ensuite attaquer les redoutes posées sur les hauteurs qui dominent la plaine, et les occupa après avoir fait huit cents prisonniers.

Le 27 nivôse an 7, sous les ordres du gé-

néral Dessoles, il dirigea l'attaque des bains de Bormio en Valteline, s'en empara à la bayonnette, et fit 400 prisonniers.

Le 5 germinal, il attaqua la gauche du camp retranché des Autrichiens à Tauffers dans le Tyrol; occupa de vive force les redoutes et lignes adjacentes; prit des canons et tout ce qui couvroit la gauche de l'ennemi; se porta sur les derrières du camp et força la division entière du général Laudon de mettre bas les armes. Six mille prisonniers et dix-huit pièces de canons furent le prix de cette action. Le général Dessolles, dans son rapport, fit l'éloge de la valeur et de l'intelligence du chef de brigade Valory et des braves soldats qu'il commandoit.

Le 15 germinal, sous les ordres du même général, il soutint en avant du village de Tauffers, à la tête de la 12e. légère, et seulement avec quatre pièces de canons, un combat sanglant, pendant trois heures consécutives, contre toute la division du général ennemi de Bellegarde, forte de dix mille hommes, et n'abandonna sa position qu'après avoir vu tous les canoniers piémontais tués sur leurs pièces, et après avoir tué à l'ennemi plus de 1500 hommes et blessé un plus grand nombre. Sa retraite ayant été protégée à propos par la brave 39e. de ligne, il fit encore deux cents prisonniers. Le général

Dessoles s'engagea de payer dans son rapport, à cet officier et à ses soldats, le tribut d'éloges que méritoit leur conduite distinguée dans cette journée.

Pendant une partie des mois de prairial et de floréal, sa demi-brigade occupoit les cantonnemens de Gravédona et de Domaerno sur le lac de Como. Quoique séparé totalement de la division du général Lecourbe, il tint en échec la division ennemie du prince de Rohan, forte de cinq mille hommes, et l'empêcha de se porter sur le Splugen où elle eût intercepté la retraite des généraux Lecourbe et Loison.

Le 22 floréal, sous les ordres des généraux que nous venons de nommer, se trouvant à la tête de la 12e. légère, il attaqua sur le mont Cénéze six bataillons hongrois, commandés par le prince de Rohan, les culbuta et les poursuivit jusqu'aux portes de Lugano, et fit 400 prisonniers; mais le prince ayant été renforcé de plusieurs bataillons russes, qui venoient de débarquer du lac Lugano, et ayant repris l'offensive, le chef de brigade Valory fit sa retraite sur le Mont-Cénéze et vit défiler sa colonne; mais bientôt accablé par le nombre et cerné de toutes parts, il dut se rendre prisonnier de guerre avec 80 hommes qui avoient combattu à ses côtés jusqu'à la dernière extrémité. Le général Loison,

sensible à la perte qu'il venoit de faire de cet officier aussi distingué par ses talens que par son courage, dans son rapport au gouvernement témoigna tous ses regrets.

Le 11 fructidor an 11, de Valory a été nommé général de brigade; il est aujourd'hui commandant de la légion d'honneur, et commande le département du Morbihan.

J. SARRAZIN (C. ✻),

Général de Brigade.

JEAN Sarrazin, né le 15 août à St.-Sylvestre, département de Lot-et-Garonne, fut mis à l'âge de huit ans au collége de Cahors pour faire ses études. Destiné à l'état ecclésiastique, mais entraîné par son goût pour l'art militaire, il trompa les vues de ses parens, et s'engagea dans le régiment de colonel-général de dragons, le 27 septembre 1786. Le service de simple soldat lui paroissant trop monotone et peu propre à former son esprit porté vers l'instruction, il obtint son congé et reprit la carrière des sciences. Telle fut la rapidité de ses progrès, qu'à l'âge de 21 ans il mérita d'être nommé à l'école militaire de Sorèze à une place de professeur de mathématiques, vacante par la suppression des Bénédictins de St.-Maur.

Aussitôt que la guerre fut déclarée avec la France et l'Autriche, Sarrazin quitta l'école de Sorèze, et se rendit volontairement à l'armée de Luckner. Après avoir servi dans plusieurs postes sans contracter d'engagement, il fut

placé, le premier août 1792, sous-lieutenant dans la première compagnie franche de l'armée de la Moselle. Il se trouva à la bataille de Ste.-Menehould le 21 septembre, et fit la campagne de Trèves sous les ordres des généraux de Laage et Pully, et fut nommé lieutenant, pour être entré le premier dans les redoutes de Biblausen et de Vavren.

Passé à l'armée de la Vendée, dans l'état-major du général Marceau, Sarrazin assista aux batailles de Cholet, Laval, Dol, Angers, Laflèche, le Mans et Savenay. Il suivit ce même général à l'armée des Ardennes, devenue l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse; il combattit à côté de Marceau aux affaires sanglantes sur la Sambre qui précédèrent le siége de Charleroy, au combat de l'Ourthe, de la Roër et de la prise de Coblentz. Le jour de la bataille de Fleurus, le général Marceau eut deux chevaux tués sous lui; deux fois Sarrazin mit pied à terre, et malgré les plus grands obstacles et le plus grand danger parvint à se retirer de la mêlée. Plusieurs redoutes que Sarrazin avoit fait construire, et qui furent d'une très-grande utilité le jour de la bataille, le firent nommer capitaine-adjoint au corps du génie; il fut chargé de tracer et de diriger tous les ouvrages du camp retranché entre Strée et Vierset. Le général

Jourdan conçut une haute idée des talens militaires de cet officier par les reconnoissances qu'il fit sur l'Ourthe et sur la Roër. La marche de l'attaque des ennemis fut effectuée avec le plus grand succès d'après les renseignemens donnés par Sarrazin qui, malgré le feu de l'ennemi, avoit été sonder les gués, reconnoître les positions et vérifier l'état des chemins par où les colonnes devoient passer. Aussi le général Jourdan le chargea d'effectuer la jonction des armées de Sambre-et-Meuse et de la Moselle. Cette opération réussit parfaitement à Sarrazin qui fut ensuite chargé d'éclairer la marche de la division Moreau sur Coblentz, avec cent chasseurs à cheval du vingtième régiment. Cet officier attaqua deux cents chasseurs de Barco, fit cent prisonniers et poursuivit le reste jusqu'aux portes de Coblentz; le lendemain il se précipita le premier dans les redoutes qui défendent le port de cette ville. Le général Marceau demanda et obtint, pour cet officier, le grade d'adjudant-général chef de bataillon.

Sarrazin nommé pour faire partie des troupes qui devoient faire le blocus de Luxembourg, se fit remarquer par une étonnante activité et surtout son empressement à se rendre partout où il y avoit quelque gloire à acquérir, et où nos soldats en venoient aux mains. Le général Jour-

dan, pour lui témoigner sa satisfaction de sa bonne conduite, lui confia le commandement des troupes chargées de conduire jusqu'au Rhin le maréchal Bender et la garnison de Luxembourg forte de douze mille hommes. Le maréchal et tous les officiers de la garnison firent au général Jourdan les plus grands éloges des soins et des égards dont ils avoient été comblés par le général Sarrazin, pendant toute la route qui dura sept jours. M. le maréchal en témoigna sa satisfaction particulière au général, en lui faisant cadeau de deux superbes chevaux. Pendant le blocus du siége, Sarrazin fut nommé adjudant-général chef de brigade.

Employé à l'avant-garde de l'armée aux ordres du général Lefèvre, Sarrazin fut chargé de tous les préparatifs du premier passage du Rhin effectué si heureusement le 19 fructidor an 3; il se distingua aux combats sur le Mein, sur le Lahn et sur le Rhin, ayant sous ses ordres la soixante-douzième de ligne et le douzième régiment de chasseurs à cheval.

Dans la campagne d'hiver du Hundsruck en l'an 4, Sarrazin étoit chef de l'état-major de la division du général Poncet; il se trouva toujours à l'avant-garde; le 24 frimaire il reçut des éloges du général Jourdan pour avoir, avec une demi-brigade et le douzième régiment de chasseurs,

culbuté une colonne d'Autrichiens et l'avoir mise en déroute complette.

Nommé chef d'état-major de la division du général Bernadotte, Sarrazin se trouva au passage du Rhin, aux combats de Limbourg, Trinirghen, Neumark, Burg-eberech et à la bataille de Vurzbourg. Après la perte de cette bataille, il fit l'arrière-garde de l'armée avec un bataillon de grenadiers, le troisième régiment de chasseurs à cheval et la compagnie d'artillerie légère du capitaine Rouget. Il réussit à arrêter l'ennemi et à favoriser la retraite de l'armée qu'il ne rejoignit qu'à trois heures du matin. Le général Jourdan le croyoit pris avec toute sa colonne, et ne put s'empêcher de rendre justice aux belles manœuvres qu'il avoit exécutées pendant la journée.

La division Bernadotte étant passée à l'armée d'Italie en nivôse an 5, le général Sarrazin la suivit comme chef de l'état-major; il fut chargé de l'établissement des logemens et de la fourniture des vivres, ce qu'il fit de manière à mériter les plus grands éloges du général Bernadotte. La division étoit forte de douze mille hommes infanterie et cavalerie.

Arrivé à l'armée d'Italie, Sarrazin assista au combat près Gradiska, ayant sous ses ordres le quatorzième régiment de dragons et le premier régiment

régiment de hussards; ayant marché sur Vienne avec l'armée, il fut spécialement chargé par le général Bernadotte de faire rendre tous les honneurs d'usage aux plénipotentiaires de sa majesté l'Empereur d'Allemagne, pendant les six mois de leur séjour à Udine, avant le traité de Campo-Formio. C'est à Udine que se trouvoit Sarrazin lors des conférences qui ont précédé le traité de Campo-Formio; et qu'il fut témoin de la sincérité des éloges que faisoient hautement des rares talens et de la vaste érudition de Bonaparte, les plénipotentiaires de S. M. l'Empereur d'Allemagne. « Ils étoient extasiés (dit Sarrazin dans son ouvrage ayant pour titre : *Le 11 Frimaire*, dont nous parlerons plus bas) des vastes connoissances de ce grand homme à qui ils n'accordoient que des talens militaires. Energie, sagacité, instruction, dignité, finesse, tout leur a arraché l'admiration la plus parfaite; ils ont trouvé Napoléon aussi grand dans le cabinet, que les généraux autrichiens l'avoient trouvé terrible dans les combats ».

Employé, en l'an 6, à l'armée d'Angleterre, il fut successivement chargé par le général en chef Desaix du commandement des brigades cantonnées à Amiens et au Havre. Il fut nommé chef de l'état-major de la division du général Grouchy, à Bienne.

Le 17 thermidor de l'an 6, il s'embarqua à Rochefort avec un bataillon de la soixante-dixième de ligne, et le 5 fructidor les troupes de l'expédition débarquèrent en Irlande. Le même jour, par ordre du général Humbert, qui commandoit en chef, il s'empara de Killale (1) avec une compagnie de grenadiers. Le 7, il chassa les Anglais de Boulogne; le 11 fructidor, il attaqua Castlebar, se précipita le premier dans les retranchemens, et mit en déroute complette un corps composé de six mille hommes, commandé par le général Lek. Le général Humbert, avec la réserve, acheva de détruire cette colonne. Le 19 fructidor deux mille Anglais furent battus complettement à Coloony, près Sligo. Cornwallis, général en chef, et vice-roi d'Irlande, fut obligé de marcher avec trente mille hommes pour prendre quatre cents Français qui restoient des huit cents composant l'expedition. Quatre cents avoient été tués ou mis hors de combat, et cette poignée de braves ne se rendit qu'après avoir épuisé toutes leurs munitions dans plusieurs combats sanglans.

Après avoir été trois mois prisonnier des

(1) Galerie militaire. Notice du général Humbert.

Anglais, Sarrazin fut employé à l'armée d'Italie, et quelque tems après il passa à l'armée de Naples. Les 7, 8, 9, 10 et 11 ventôse an 7, ayant sous ses ordres la trentième de ligne, la dix-neuvième de chasseurs à cheval et une compagnie d'artillerie légère, il combattit continuellement et réussit à détruire un corps de trente mille insurgés qui avoient coupé toute communication entre Naples et Salerne. Le général en chef Macdonald fit au général Sarrazin les plus grands éloges de sa conduite dans cette expédition, et lui offrit le soin de pacifier la Pouille et le pays d'Otrante. Il falloit auparavant s'emparer de vive force de Monopoli. Un bataillon de la huitième d'infanterie légère avoit été débarqué à Brindisi, par le vaisseau de guerre *le Généreux*. Ce bataillon étoit cerné par l'armée du cardinal Russo, et devoit s'attendre à être égorgé impitoyablement s'il n'étoit promptement secouru. Sarrazin marche sur Brindisi, le cardinal prend la fuite, et le bataillon de la huitième rejoint la colonne du général Sarrazin, composée de la septième d'infanterie légère, de la soixante-quatrième de ligne, du seizième régiment de dragons, et d'une compagnie d'artillerie légère. Sur l'Adige, Schérer avoit succombé. A cette nouvelle, les Anglais sans cesse en présence sur les côtes,

par l'or et l'intrigue, ont soulevé le royaume de Naples. Sarrazin est attaqué de tous côtés, et par-tout il est vainqueur. Quoique à cent lieues de la grande armée, il réussit à la rejoindre avec toutes ses troupes sans avoir été entamé. Le même jour de son arrivée à Naples, le général Sarrazin reçoit l'ordre d'attaquer Castellamare où les Anglais protégés par dix mille insurgés ont fait un débarquement et ont pris possession des forts. Le 11 floréal an 7, Castellamare est enlevé de vive force; les forts sont escaladés, et les Anglais stupéfaits mettent bas les armes. Sarrazin poursuit les rebelles à Vico, Sorrento et Messa. Il s'empare de tous les postes dont le général en chef avoit promis le pillage à la troupe pour venger l'assassinat de plusieurs Français égorgés par les Lazzaronis. Sorrento est épargné parce que cette ville est la patrie du Tasse. Le général Sarrazin fait placer une garde d'honneur de cent grénadiers devant le buste de ce poëte si célèbre. Cette garde fut continuée pendant le séjour des troupes françaises à Sorrento. On vit alors avec admiration les lauriers de la victoire s'unir aux lauriers des muses pour honorer ce grand homme et venger la nation française des calomnies des ennemis; et celui qui se chargeoit de ce noble soin étoit un guerrier qui savoit tenir la plume et manier l'épée

au champ d'honneur et raconter les exploits de ses braves frères d'armes.

Au combat sous Modène, à la retraite de l'armée de Naples, le général Sarrazin fut chargé de l'attaque principale; il mit l'ennemi en déroute complette, et lui fit deux mille prisonniers avec sa colonne composée de deux bataillons de grenadiers, de la douzième d'infanterie de ligne et des septième et dix-neuvième régimens de chasseurs à cheval, avec une compagnie d'artillerie légère. Il se distingua à la bataille de la Thébia, ayant sous ses ordres la même colonne, excepté que le douzième de ligne avoit été remplacé par le dix-neuvième d'infanterie légère. Sarrazin fut blessé à la cuisse d'un éclat d'obus, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille.

En l'an 7, il fut placé par le ministre de la guerre Bernadotte, comme son adjoint à des fonctions aussi pénibles, et fut principalement chargé de surveiller le bureau des mouvemens des troupes et des états-majors.

Rendu à ses frères d'armes, il fut employé à l'armée du Rhin à la division Ney; il commanda cette division en l'absence du général, et reçut du général en chef de l'armée les éloges que lui méritoient sa conduite distinguée et ses talens militaires.

Quelque temps après Sarrazin fut appelé, par le ministre de la guerre, au commandement du département de la Sarthe, et ensuite à Angers. Il donna sa démission motivée sur sa répugnance à faire la guerre dans la Vendée contre des Français. Il demanda à servir aux frontières ou à faire partie d'une expédition contre les Anglais. Il fut aussitôt employé à l'armée d'Angleterre, dite de l'Ouest, et chargé par le général Bernadotte du commandement en chef du camp de St.-Renen, et de la défense extérieure du port de Brest. Ce camp étoit composé de deux mille Espagnols, de deux mille grenadiers de marine et de la soixante-onzième demi-brigade de ligne.

Sarrazin fut ensuite appelé par le ministre de la guerre au camp d'Amiens, composé des grenadiers et éclaireurs aux ordres du général Murat. Chargé de l'instruction de ce corps de troupes, il reçut des eloges du premier consul sur les progrès des corps et l'observation exacte de la discipline pendant le séjour du camp à Amiens, et le cantonnement des mêmes troupes à Versailles et à Dijon.

Avec deux mille grenadiers de marine et la sixième demi-brigade, le 30 frimaire an 9, Sarrazin franchit le St.-Bernard au milieu des plus grands dangers, une tourmente horrible étant

survenue lorsque la troupe étoit engagée au milieu des montagnes. On fut étonné à Milan en voyant arriver la colonne du général Sarrazin, et toutes les gazettes publièrent alors que jamais on n'avoit vu de troupes plus belles, mieux tenues ni plus manœuvrières. Le général Sarrazin fit exécuter avec précision plusieurs beaux mouvemens, en présence du général en chef Murat.

En l'an 10, le général Sarrazin s'embarqua à Toulon pour St.-Domingue avec un corps de trois mille hommes, composé du bataillon de la quatorzième légère, d'un bataillon de la vingtième de ligne, du bataillon de la vingt-troisième de ligne, et d'un bataillon suisse. Il arriva au Cap le 12 ventôse; ayant reçu des ordres du général en chef, il partit sur-le-champ pour aller appaiser les troubles du département du Sud de l'île. Débarqué à Tiburon le 18 ventôse an 11; le 19, à la pointe du jour, il attaqua les nègres rebelles, les culbuta de toutes parts, et s'empara de toutes leurs positions, de leurs retranchemens, et les chassa devant lui pendant cinq jours, malgré qu'ils fussent au nombre de dix mille. Nonobstant l'escarpement de leurs mornes et la chaleur du climat, il arriva assez à tems avec sa colonne pour sauver la

ville des Cayes, chef-lieu du département du Sud.

Sarrazin fut successivement chargé du commandement des Cayes et du Port-au-Prince, faisant toujours une guerre active aux nègres rebelles. Le 8 germinal an 11 avec la quatorzième légère et le quatre-vingt-sixième de ligne, il extermina une colonne de six mille révoltés qui étoit venue l'attaquer dans la pleine des Cayes.

Le premier nivôse an 12, le général Sarrazin, ayant été autorisé par le capitaine-général Rochambeau, revint en France. Nommé l'un des commandans de la légion d'honneur, il est employé à l'armée de Brest depuis le 8 floréal an 12, par ordre du ministre de la guerre. Il a sous ses ordres les quarante-quatrième et soixante-troisième régimens d'infanterie de ligne qui forment la première brigade de la troisième division de l'armée de Brest. Il est bien disposé avec ces deux braves régimens à faire tous ses efforts de concert avec nos invincibles phalanges, tant pour soumettre les Anglais que pour aller pacifier nos Colonies.

Aux talens militaires le général Sarrazin joint ceux d'un homme de lettres. Nous lui devons des notes publiées en l'an 7 sur l'expédition d'Irlande, et qui furent bien accueillies du public. Les articles dans le Guide du Jeune Militaire, depuis la page 346 jusqu'à celle 383, lui appar-

tiennent. Il vient de faire paroître un discours (1) sur la vie militaire et politique de S. M. l'Empereur, dans lequel le général Sarrazin s'adresse aux officiers et soldats de la brave quarante-quatrième de ligne qui sèconda si vaillamment Napoléon à la fameuse bataille de Marengo. Ce discours a pour objet l'éloge du héros qui gouverne la France, lui donne une force nouvelle, fait le bonheur du siècle présent et prépare les beaux jours qui doivent luire sur nos descendans. « Il n'est besoin d'aucun artifice, dit le général Sarrazin, pour louer dignement le grand Napoléon. L'Europe, l'Afrique et l'Asie tour-à-tour ont été les théâtres de sa gloire. Chaque champ de bataille fait l'éloge de son génie militaire; chaque nation proclame les bienfaits de sa politique, dont l'unique but est le bonheur des peuples ». L'auteur de l'ouvrage *Du 11 Frimaire*; etc., s'occupe des travaux, des combats et des triomphes de Napoléon; il est toujours à la hauteur de son sujet, et son style est digne des beaux faits d'armes qu'il célèbre. Le Français qui lira les pages intéressantes de cet écrit dicté par un patriotisme éclairé, ne pourra s'empêcher

(1) Ce discours se trouve chez Dubroca, libraire, rue Thionville, en face de la rue Christine, n. 1760, à Paris.

de payer une seconde fois le tribut d'estime et d'admiration qu'il doit au héros sauveur de la patrie.

Nos Archives de l'Honneur ont été particulièrement consacrées à rappeler les beaux faits d'armes des guerriers qui composent la légion d'honneur. Nous nous faisons un devoir de transcrire ce que dit le général Sarrazin de cette belle institution :

« L'association, ou plutôt la confraternité de tous les états réunis par cette institution est un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Le savant qui apprit au Musulman à moudre son grain, est aujourd'hui le confrère du brave qui a délivré ce même peuple de la tyrannie des Beys. Le soldat qui a quitté l'épée pour manier la charrue, porte la même décoration que le citoyen zèlé qui s'occupe continuellement d'augmenter les richesses de l'Etat, en perfectionnant l'agriculture ».

« La légion d'honneur disséminée sur le territoire immense de l'empire français, dans les armées, sur les flottes, dans les tribunaux, dans les palais et dans les cabanes, atteste à l'univers le résultat de nos immenses travaux, *la libre jouissance de cette égalité de récompense en raison des talens et des vertus, égalité reconnue par la grande nation, conquise par dix ans de guerre, et consacrée de la ma-*

nière la plus solemnelle pour l'empire, la plus satisfaisante pour tous les Français, la plus honorable pour tous les membres de la légion.... ».

« Cette institution grande et majestueuse produira une pépinière de héros dont l'influence est incalculable pour embellir les destinées de l'empire. Officiers et soldats, qui jouissez du précieux avantage d'être membres de la légion d'honneur, attendez-vous à être vaillamment rivalisés par cette multitude de braves qui prétendent avec raison à la même récompense. La légion d'honneur est l'invention la plus ingénieuse, le moyen le plus sûr, le plus prompt, et en même tems le plus flatteur, de convertir en héros nos jeunes soldats qui auroient eu besoin de plusieurs campagnes pour être aguerris.... ».

« Législateurs, ministres de la religion, savans, militaires, artistes, Français de toutes les classes, soyons tous unis par les nobles liens de l'honneur. La légion d'honneur rendra la victoire toujours fidèle aux drapeaux de Napoléon; la légion d'honneur sera éternelle comme la gloire du héros qui en a conçu le sublime projet.... ».

T. DARMAGNAC (C.*),

Général de Brigade.

TOUSSAINT Darmagnac est né à Toulouse, département de la Haute-Garonne, le premier novembre 1766. Il fit ses études au collége de Lesquille, dirigé par les pères de la doctrine chrétienne: les ayant quittées avant la révolution, il entra au premier bataillon de la Haute Garonne (1), où il fut fait capitaine le 11 décembre 1791.

Passé à l'armée d'Italie, il fut chargé par le général en chef Dumerbion, de la défense du Col de Lognon poste essentiel qui couvroit l'avant-garde de l'armée, placée à la Gandola près Saorgio. Le 5 septembre 1793, il fut attaqué par deux bataillons de l'armée piémontaise. Quoiqu'il n'eût que 80 hommes, il opposa la plus vigoureuse résistance à l'ennemi. Pen-

(1) Ce bataillon avoit alors pour commandant en premier le brave Vicoze, et pour commandant en second N. Dupuy, qui fut par suite général de brigade, gouverneur du Caire, où il fut assassiné par le peuple révolté.

dant deux heures le feu fut très-vif de part et d'autre. Le détachement se trouvoit sans munitions, et déjà un tiers des soldats commandés par Darmagnac étoit hors de combat. On lui représente la mauvaise position du poste ; on lui propose de le rendre, il s'oppose à tout acte de lâcheté, le combat continue ; bientôt on le presse de nouveau ; il fait observer à son détachement que de la défense de ce poste qui lui est confié, dépend le salut de l'avant-garde, lui déclare que, si l'on persiste à vouloir se rendre, il est dans la ferme résolution d'y rester, de se défendre et de mourir. Ces paroles dites avec énergie électrisent la troupe, Darmagnac ordonne aussitôt à ses soldats de sortir des retranchemens et de charger à la bayonnette ; il se met à leur tête ; par-tout où ils se présentent, l'ennemi culbuté prend la fuite, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille et 100 prisonniers, dont six officiers. Cette résistance opiniâtre contribua aux succès de cette journée, et mérita au capitaine Darmagnac le grade de chef de bataillon dont le brevet lui fut expédié le 6 ventôse an 2.

A la bataille du Caire, le 4 complémentaire de la même année, il fut chargé par le général en chef Dumerbion, d'attaquer avec un bataillon de la deuxième demi-brigade une position

défendue par un régiment autrichien, ce qu'il exécuta avec tant d'intelligence, que trente minutes s'étoient à peine écoulées, que ce régiment étoit détruit et la position enlevée, ce qui contribua au gain de la bataille à Lonado. Le 16 thermidor de l'an 4, Darmagnac fut blessé à la cuisse d'un coup de feu.

Chargé d'attaquer l'ennemi au village de Carpinetto près Basseno, sur la rive droite de la Brenta, malgré l'infériorité du nombre, il s'empara du village et fit 800 prisonniers y compris le commandant. Ses soldats s'étoient divisés sur tous les points, il ne lui restoit que trente hommes sur la place qui se trouvèrent entourés par les 800 Autrichiens qui avoient encore leurs armes; le commandant ennemi quoique blessé au bras, voyant si peu de Français, crut le moment favorable pour donner le signal aux siens d'opposer résistance. Le péril étoit imminent; le chef de bataillon Darmagnac n'hésita pas un instant, il s'avança sur le commandant, le prit au collet d'une main, de l'autre lui mit la pointe de son sabre sur la poitrine, et lui dit: » Monsieur, si vous dites un mot, ou si vous faites le moindre geste, je vous passe mon sabre au travers du corps. Les Autrichiens intimidés mirent bas les armes et se rendirent prisonniers de guerre.

Le chef de bataillon Darmagnac fut ensuite employé à l'armée d'Allemagne en Suisse, et fut du nombre de guerriers qui suivirent en Egypte le général en chef Bonaparte. A la bataille des Pyramides, il commandoit un bataillon de la trente-deuxième demi-brigade : il fut chargé d'attaquer le centre du village d'Embabé, l'ennemi fut bientôt culbuté et repoussé derrière le village. Le long du Nil, il voit des soldats français qui s'emparoient d'un chameau chargé d'or, il leur enjoignit de s'occuper de l'action et non encore du butin. L'un d'eux, tenant un grand sac, lui dit : « Commandant, nous prenons de l'or, venez en profiter. — Garde ton or, répondit Darmagnac : je suis trop content; la bataille est gagnée ». Le 8 thermidor an 6, ce brave guerrier fut fait chef de brigade sur le champ de bataille.

Le 10 brumaire an 8, près de l'embouchure du Nil, branche de Damiette, l'ennemi venoit d'effectuer un débarquement de trois mille hommes qui se retranchèrent, et qui dans cette position étoient protégés par vingt chaloupes canonnières embossées. Le chef de brigade Darmagnac fut chargé par le général de division Verdier, qui commandoit un camp de 800 hommes, de commencer l'attaque avec un bataillon de la trente-deuxième demi-brigade forte

de 400 hommes. Pour le joindre, il fut obligé de passer sous la volée des cannonières et de présenter à deux cents toises de la plage son flanc à l'ennemi : un boulet lui emporta dix-huit hommes du second rang : l'aile du bataillon un instant fut en désordre et parut intimidée. Le moment étoit critique ; un mouvement rétrograde faisoit perdre la bataille. Il s'adressa aux soldats, et leur dit : « Guerriers, que cela ne vous épouvante pas ; s'il étoit parmi vous des hommes timides, qu'ils se retirent ; je suis avec vous, et n'abandonne pas les braves ; c'est ici qu'il nous faut vaincre ou périr ». L'aile du bataillon se rallie aussitôt, l'ennemi est forcé, et après une demi-heure de combat 3000 Turcs sont passés au fil de l'épée.

Le chef de brigade Darmargnac suivit Bonaparte en Syrie, et fut blessé d'un éclat à la tête au siége de Saint-Jean d'Acre, le 27 prairial an 7.

Le 30 ventôse an 9, à la bataille qui eut lieu près d'Alexandrie, Darmagnac à la tête d'un bataillon de la troisième demi-brigade fit rentrer une colonne anglaise, sortie de sa ligne retranchée pour couper la retraite à la division Lanusse qui avoit été repoussée. A la suite de cette action, il fut fait général de brigade le 7 floréal an 9.

Le

Le général Darmagnac, qui dans toutes les circonstances se fit remarquer par sa bravoure et ses talens militaires, s'est trouvé à 16 batailles, 40 combats et sept siéges ; chargé par S. M. l'Empereur, du commandement militaire dans le département du Finistère, (à Brest). Il est aujourd'hui un des officiers commandans de la légion d'honneur.

M. FERY (C. ✱),

Général de Brigade.

MICHEL FÉRY, général de brigade qui commande aujourd'hui en cette qualité à Mâcon, département de Saône-et-Loire, est né à Châlons, département de la Marne, le 18 juin 1757; il a servi dans le régiment de dragons ci-devant Artois, depuis le 24 août 1781 jusqu'au 21 septembre 1789.

La garde nationale de la commune de Thoron (département de la Creuse) ayant été organisée, il fut fait capitaine et en remplit les fonctions depuis le premier octobre 1789 jusqu'au 15 mars 1792. A l'époque où les bataillons de volontaires, qui devoient marcher aux frontières pour combattre les coalisés, s'organisoient, il fut nommé, le 8 septembre de la même année, adjudant-major des quatre premières compagnies du bataillon de la Marne, le 11 novembre il étoit chef en pied de ce bataillon, et le premier complémentaire an 3 il fut fait chef de la cent-quarante-troisième demi-brigade.

Il avoit fait les campagnes de 1792 et 1793, à l'armée de la Mozelle, et celle de l'armée de la

Vendée en l'an 2, lorsque le 3 vendémiaire au 3 une troupe de Vendéens à cheval parut sur la gauche du bivouac d'Emoutiers-les-Mouflets. Ce poste avoit été confié à ses soins ; il envoya aussitôt quatre-vingt grenadiers pour les reconnoître. Trop foible pour résister à quatre cents hommes de cavalerie, soutenus de trois mille fantassins et d'une multitude de femmes armées de piques, il dut se replier sur le poste d'Armoutier, n'ayant avec lui qu'une dixaine de chasseurs du quinzième régiment, et environ quatre mille hommes d'infanterie. Une partie de sa troupe n'avoit pas vu le feu, et depuis vingt-quatre heures la totalité manquoit de vivres. Les circonstances commandoient impérieusement la retraite, elle s'effectua sur St.-Cyr. Le seul débouché est un chemin couvert, aboutissant à une plaine dans laquelle l'ennemi pouvoit se déployer avec avantage, envelopper et mettre en pièces des hommes entièrement exténués par la fatigue et la faim. Le chef de bataillon Féry se plaça à la queue de la colonne avec quatre chasseurs et l'officier-commandant ce détachement, fondit avec eux sur la cavalerie ennemie et l'obligea de s'arrêter, au moment même où elle sembloit se disposer à s'élancer sur les derrières de la colonne. Un des chefs ennemis fut tué, un autre lança à dix pas un coup de pistolet sur le

chef de bataillon Féry, mais la balle n'atteignit que son cheval. Le résultat de cette action fut la délivrance d'une partie qui effectua sa retraite sur St.-Cyr.

Pendant les années 4 et 5 il continua de servir dans la Vendée, et fut employé à l'armée de l'Ouest les deux années suivantes.

Le 5 pluviôse an 8, à la tête de trois cents hommes de sa demi-brigade, il soutint le feu de douze cents et de deux pièces de canons pendant trois quart-d'heure ; il les mit en déroute après en avoir détruit une partie. Cette action fit que Georges se rendit le lendemain.

Le 28 fructidor an 8, la demi-brigade commandée par Féry dut quitter Vannes où elle tenoit garnison pour se rendre à l'armée d'Italie. La solde de la troupe étoit arriérée. Des malveillans et des chouans constamment aux aguets des circonstances qui pouvoient seconder leurs funestes dispotions, crurent trouver les moyens de soulever un corps militaire qui s'étoit distingué jusqu'à ce jour par sa fidélité, son courage et sa patience dans les fatigues et les privations. « Vous perdrez ce qui vous est dû de votre solde, disoient-ils, si vous ne le faites acquitter avant de sortir du département : deux cents mille francs sont entre les mains du préfet ; osez demander cet argent, il vous sera remis ». De

semblables discours devoient séduire des soldats aussi peu accoutumés à réfléchir qu'à prévoir les conséquences d'un coupable entêtement. Cependant il n'y avoit qu'une très-petite portion de la brigade qui prit part à l'esprit de révolte.

La distribution des vivres ne permettant point aux trois bataillons de se rendre à la fois, le premier se plaça au lieu ordinaire du rassemblement; les vivres lui sont distribués, et le commandant pour faire place au deuxième bataillon donne au premier le signal du départ. Soudain des cris: *nous ne partirons pas que nous ne soyons payés de ce qui nous est dûs*, se font entendre de toutes parts. Le commandant rappèle inutilement à l'ordre et à l'obéissance: sa voix est étouffée par de nouvelles clameurs. Alors il saisit le drapeau, se met à la tête de son bataillon, et lui ordonne de le suivre; mais environ soixante soldats s'élancent sur lui, lui arrachent le drapeau et l'emportent dans une maison voisine.

Informé de ce désordre, le chef de brigade Féry, quoique malade depuis un mois, monte à cheval, va trouver le premier bataillon et lui enjoint d'aller chercher son drapeau. Ses ordres n'étant point écoutés, il met pied à terre, se transporte devant l'église et ordonne aux mu-

tins qui s'y étoient retirés de rentrer dans leurs rangs et de rendre le drapeau. Les coupables persistent dans leur rebellion. Indigné d'une si criminelle résistanee, le chef de bataillon Féry s'élance vers le drapeau le pistolet à la main. A l'instant soixante bayonnettes sont croisées sur sa poitrine. Mais à quelque prix que ce soit, il ne veut pas qu'un étendard tant de fois couronné par la victoire reste plus long-temps entre des mains flétries. Pour se faire jour jusqu'à lui, il fait feu sur les rebelles, en tue un, en blesse un autre, aussitôt il est percé de trois coups de bayonnettes, dont une pénètre dans ses reins jusqu'à trois pouces de profondeur.

Cet horrible attentat indigne les soldats de la demi-brigade qui ne soutenoient point la cause des révoltés. Le chef de brigade Féry remonte à eheval, se rend auprès des deux autres bataillons, qui sur ses entrefaites avoient été rassemblés, et leur dit : « le premier bataillon vient de se déshonorer ; mais vous, vous resterez fidèles au gouvernement, et saurez apprécier justement ces misérables instigateurs, ennemis éternels de nos lois, de la paix, et qui n'ont pas rougi d'entasser les mensonges et les calomnies pour vous écarter de l'honorable sentier que vous avez parcouru jusqu'à ce jour ». A peine

le chef de brigade a-t-il achevé ces mots, que le drapeau du deuxième bataillon d'une main, un pistolet de l'autre, il se met à la tête de la colonne et ordonne aux deux bataillons de le suivre. Ils obéissent, et le premier bataillon marche bientôt sur leurs pas. Nul soldat de la cinquante-deuxième ne resta à Vannes, et le calme fut promptement rétabli. En récompense de son généreux dévouement et de son énergie, le chef de brigade Féry fut nommé général de brigade par le général Bernadotte, et fut confirmé dans ce grade par le premier consul, le 10 vendémiaire an 9.

Le 5 nivôse an 9, lors du passage du Mincio par l'armée d'Italie, la cinquante-deuxième demi-brigade, toujours commandée par le général Féry, reçut ordre de se porter sur Vallegio, où se trouvoit une division de l'armée autrichienne, commandée par M. Bellegarde, et composée de douze à quatorze mille hommes soutenus par beaucoup de cavalerie et d'artillerie. La cinquante-deuxième tint seule tête à cette division, prit quatre pièces de canon, un obusier, fit prisonniers huit à neuf cents hommes, en tua presque autant, et s'empara de Vallegio après avoir perdu elle-même environ quatre cents soldats et vingt-neuf officiers. Cette vic-

toire eut la plus grande influence sur les expéditions ultérieures de la campagne.

Le 20 frimaire an 13, le général Féry a été nommé membre de la légion d'honneur et commandant le 26 prairial an 12. Cet officier est brave, sévère pour le maintien de la discipline; il aime le soldat; il est aimé de tous ceux qui savent à remplir leurs devoirs.

H. A. J. MEUNIER (C. ✻),

Général de Brigade.

Hugues-Alexandre-Joseph Meunier est né le 23 novembre 1758, à Mont-Louis, départment des Pyrennées-Orientales. Appelé dès l'âge le plus tendre à l'état militaire, il étoit à peine âgé de 10 ans, qu'il entra au service en qualité de sous-lieutenant au vingt-septième régiment d'infanterie ci-devant Lyonnais, le 30 juin 1768. Le 17 avril 1774, il fut fait lieutenant, et capitaine le 11 juillet 1782.

Il avoit fait les campagnes de mer, de 1779 et 1780, et fut embarqué sur le vaisseau de guerre le Lyon. Il fit la guerre de la révolution, se trouva au siége de Mahon en 1781, à celui de Gibraltar en 1782, et fut chargé pendant tout le siége du détail de la tranchée.

Il s'étoit embarqué à Cadix, pour retourner à Toulon en 1683. Une promotion de chevaliers ayant été faite en 1790, le capitaine Meunier fut décoré de la croix par ancienneté de services.

Le 5 avril 1792, il fut nommé colonel au

troisième régiment, et le 24 août 1792 il prit le commandement du cinquième bataillon de grenadiers de la réserve de l'armée du Nord. A la tête de ce bataillon, il se trouva à l'affaire du 15 septembre 1992. Le général en chef Dumourier l'avoit chargé d'assurer la retraite de l'armée de Grand-Pré à Sainte-Menéhould; sous le feu des ennemis, il recueillit toute l'artillerie de position et les foibles cantonnemens qui avoient été laissés. Il eut plusieurs engagemens avec l'ennemi dans les gorges de Grand-Pré, qui ne l'empêchèrent pas de rejoindre l'armée dans la plaine, de favoriser la retraite d'une partie de l'infanterie et de toute la cavalerie. Il avoit battu les Prussiens à l'entrée du bois de Snus, et fait des prisonniers. Mais en voulant soutenir, avec le bataillon qu'il commandoit et un escadron de Chamboran, le choc de 7 escadrons prussiens et de l'artillerie légère, il fut blessé grièvement à la main et au bras gauche d'un coup de biscayen. Le général en chef devoit à ce brave officier une récompense digne des services qu'il avoit rendus; il le nomma colonel sur le champ de bataille La notification officielle lui fut remise à l'hopital par le général de division Leveneur et Diethmann. Le ministre de la guerre Beurnonville, comme témoignage de la satisfaction du

gouvernement, lui fit donner un cheval tout équipé.

Le colonel Meunier fut quatre mois à guérir de ses blessures. Ce temps étoit à peine écoulé qu'il demanda et obtint du ministre de la guerre, d'aller continuer ses services à l'armée du Nord. Le 5 février 1792 il prit le commandement du deuxième bataillon du trente-quatrième régiment, dont le onzième bataillon avoit été fait prisonnier à Longwi.

Le 24 août de la même année, il fut nommé colonel de la trente-quatrième, ayant réclamé de prendre rang, depuis la vacance de ce grade, dans son corps.

Dès son arrivée à l'armée du Nord, il remplit les fonctions de général de brigade; on lui confia la défense des lignes du Pont-à Marck et de Mons-en-Pesele, ayant à cette époque six à huit mille hommes sous ses ordres.

Lors des approches de l'ennemi de la place de Lille, le colonel Meunier eut pendant deux mois le commandement de la Citadelle: il reçut ensuite l'ordre du ministre d'aller, pour l'embrigadement, prendre le commandement du premier bataillon du trente-quatrième régiment qui servoit alors très-activement dans la Vendée.

Le 3 thermidor de l'an 5, à l'affaire de Quiberon, sur le champ de bataille, il fut fait

général de brigade par le général en chef Hoche, qui lui avoit primitivement confié le commandement de la réserve. Le brevet lui fut expédié le 28 messidor.

Le général Meunier fut employé quelque tems après comme commandant une des divisions des côtes de Brest et de l'Océan, depuis armée de l'Ouest; il y servit utilement et obtint des témoignages flatteurs du général en chef.

Il fut ensuite désigné par le général Hoche, l'amiral Villaret-Joyeuse, et le ministre de la marine Truguet, pour commander en chef une expédition projettée dans l'Inde, et qui fut réunie à celle d'Irlande, dont il fit partie. En s'embarquant, le général Hoche lui confia le commandement de la seconde partie de son expédition, composée de 17,000 hommes.

Au mois floréal an 6, le général Meunier fut appellé de la douxième division militaire par le ministre de la guerre, pour être employé à Paris à l'organisation de l'armée.

Au mois de brumaire an 7, il fut nommé directeur du dépôt général de la guerre et membre du comité militaire près le ministre. Il remplit la place de directeur du dépôt général de la guerre jusqu'au 15 frimaire an 8.

La tranquillité des départemens de l'Ouest ayant été troublée de nouveau et la sûreté du

Port de Brest menacée par les Anglais, le premier consul Bonaparte lui fit donner ordre d'aller reprendre le commandement du Finistère. Il s'y occupa de la sûreté de Brest, pour laquelle il fit parvenir un mémoire au premier consul. Il parvint peu de tems après son arrivée à terminer la guerre intestine dans ce département; et malgré qu'il ne pût communiquer avec le quartier-général et les départemens voisins, les mouvemens des troupes qu'il dirigea contre les rébelles du Morbihan, coïncidèrent avec les opérations du général en chef Brune, qui lui témoigna toute sa satisfaction, et rendit compte au gouvernement des services que le général Meunier dans ces circonstances avoit rendus à la chose publique.

Le premier thermidor an 10, d'après les ordres du ministre de la guerre, il fut employé au commandement du département de la Vienne (douzième division militaire.)

C. DAURIER (C. ✻),

Général de Brigade.

Né à St.-Paulieu, département de la Haute-Loire, le 29 juin 1761, Charles Daurier, entraîné par son goût pour les armes, entra en qualité de soldat au dix-huitième régiment d'infanterie le 20 mars 1777. Sa bonne conduite lui mérita le grade de sergent qu'il obtint le 5 février 1778.

Ce dix-huitième régiment faisoit partie de l'armée française chargée de soutenir les droits des-anglo-américains qui venoient de secouer le joug de la tyrannie britannique; Daurier se trouva au siége d'York en Virginie, qui eut lieu en 1781. Le 9 avril 1782, il étoit sur le vaisseau *le Caton*, et fut blessé à la cuisse gauche et aux deux bras par une pièce de 36 qui éclata au combat naval qui eut lieu dans cette journée. Il fit les campagnes d'Amérique de 1777, 78, 79, 80, 81, 82 et 1783.

De retour en France il continuoit de servir, lorsque la révolution française amena de grands changemens. La guerre fut déclarée à l'Empereur. Il avoit été nommé sous-lieutenant le 15

novembre 1791, et fut fait lieutenant le premier mars 1792.

Ses talens, son activité et son zèle lui firent, le 2 mai 1792, obtenir dans son régiment la place d'adjudant-major. Le 12 juin de la même année, il fut fait capitaine, aide de camp du maréchal de camp Tourville.

Le 20 mai 1793, il étoit chef de bataillon, aide de camp, et le 19 floréal de l'an 2, surnommé général de brigade.

Ce fut à cette époque qu'il enleva aux Autrichiens deux redoutes et détruisit les ouvrages du bois des Tileuls, devant Maubeuge, où l'ennemi perdit soixante-dix hommes tant tués que blessés.

Le 8 messidor de l'an 2, le général Daurier commandoit une division de l'aile sous les ordres de Kleber, à la bataille de Fleurus; elle étoit forte de six mille quatre cent quatre-vingt huit hommes de toutes armes, sa position formoit la gauche de la ligne de bataille, avec le corps qu'il commandoit; il repoussa sur ce point une division de douze mille Autrichiens qui prétendoient tourner la gauche de l'armée française. Ce succès contribua au gain de la bataille, l'ennemi se retira en bon ordre, après avoir éprouvé une perte assez considérable, par

un feu bien soutenu d'artillerie et d'infanterie.

Le général Daurier fit le siége de Mastricht sous les ordres du général Kleber. Après la reddition de cette place, il fut nommé commandant de Cologne jusqu'au mois de prairial, qu'il prit le commandement d'une brigade de la cinquième division de l'armée, sous les ordres du général Bernadotte. Il passa le Rhin avec cette division qui appuyoit sa droite sur Bibrict, circonvalant le fort de Cassel devant Mayence.

Le 21 vendémiaire an 4, à la retraite de devant Mayence, il chargea, à la tête du troisième régiment de chasseurs à cheval, un régiment de hussards Autrichiens, qui fut culbuté sur la Lhan. Par sa position, il étoit adossé à la forteresse d'Erenbreinstein, afin de faciliter le général Marceau à dérouler son blocus de cette forteresse.

En brumaire même année, il passa sous les ordres du général Marceau qui commandoit un corps de troupes sur le Hundsruck, et prit position à Argenthal le 18. Le 21 il se porta sur Creutznach, à la tête d'un bataillon de la quatre-vingt-quatorzième. Il entra au pas de charge dans cette ville. Il fut un moment prisonnier des Autrichiens; mais secondé par quatre ordonnances du quatrième régiment des hussards, il

il parvint à se débarrasser à coups de sabre des mains de l'ennemi, se remit à la tête du bataillon, et repoussa les Autrichiens; dans cette journée un aide de camp du général Clairfait fut fait prisonnier ainsi qu'une centaine d'Autrichiens.

A la fin de messidor an 4, le général Daurier se porta de nouveau sur la rive droite du Rhin, et circonvala Cassel devant Mayence, pendant que le général en chef Jourdan marchoit sur Nuremberg. Il repoussa deux sorties de Cassel, et les fit rentrer avec perte.

Après la retraite, il passa de nouveau dans le Hundsruc. Le 4 brumaire an 5, le général Ligneville lui confia le commandement du centre du corps d'armée qui étoit en ce lieu. Dans cette journée, il força le passage de la Nahe à Langlosheim, entre Bingen et Creutznach, et se porta avec sa brigade sur la rive droite de cette rivière. Malgré le feu de huit pièces d'artillerie, il fit rentrer l'ennemi dans Mayence, après lui avoir fait éprouver une perte de deux cent cinquante hommes tant tués que blessés ou faits prisonniers.

En l'an 7 le général Daurier fut chargé du dépôt des réquisitionnaires et conscrits de l'armée de Mayence, et du commandement de la

forteresse de Luxembourg jusqu'au premier floréal an 8, qu'il passa à l'armée du Rhin ; il conserva celui de la forteresse d'Erenbreinstein, du 16 messidor au 20 fructidor de ladite année.

Le général Daurier a commandé le département de Rhin-et-Mozelle depuis le 15 messidor an 8, jusqu'en pluviôse an 9. Le 11 du même mois il fut employé à la troisième division militaire, deuxième subdivision, dont le quartier général est à Thionville. Ce général est un des commandans de la légion d'honneur.

J. P. RANSONET (*mort*),

Général de Brigade.

Il n'est plus ce brâve officier qui, deux fois pour la liberté, avoit fait le sacrifice de sa fortune et de sa vie, que la ville de Liége se glorifioit d'avoir vu naître, et que la France avoit adopté lorsqu'elle opposoit à toute la coalition et ses armes et ses enfans. Qu'il nous soit permis de jeter aujourd'hui quelques fleurs sur sa tombe, et de rappeler quelques-uns de ses beaux faits d'armes. Nous pourrons porter quelque consolation dans l'ame de sa veuve affligée; nous rappelerons à ses concitoyens le guerrier qui leur fut cher à plus d'un titre; nous ajouterons aux lauriers cueillis par son fils, digne héritier de sa gloire et de son nom, les lauriers que son père, comme lui, avoit cueillis au champ d'honneur.

Jean Pierre Ransonnet quitta la ville de Liége sa patrie, étant encore bien jeune: il prit du service dans les troupes de l'empereur d'Allemagne, et servit quelques années comme officier des cuirassiers; il avoit reçu une éducation distinguée; il avoit des mœurs, des talens; le tems de son service ne fut pas perdu pour son instruction.

Il quitta son régiment au bout de quelques années, et se retira à Liége; il y jouissoit d'une fortune assez considérable auprès d'une épouse chérie, au sein de l'amitié, lorsque les Belges et les Liégeois mécontens prirent les armes et voulurent secouer les uns le joug de la maison d'Autriche, les autres le pouvoir de leur évêque.

Les états de Brabant s'étoient réunis à Bréda. Ils connoissoient les talens et les vertus de M. de Ransonnet, qui se rendit aux prières de ceux de ses amis qui faisoient partie de ces mêmes états; il fut donc nommé colonel, et chargé de s'emparer du fort Lillo sur l'Escaut, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'habileté. Quelque tems après les Liégeois, pressés par l'armée des cercles d'Allemagne qui marchoit pour rétablir l'autorité du prince évêque, rappelèrent le colonel Ransonnet pour défendre ses propres foyers. Il se devoit à sa patrie, à l'amitié; il quitta la Belgique, arriva à Liége, fit une levée de soldats; nul sacrifice ne lui coûta pour la cause commune: à l'aide de quelques bailliages armés il marcha contre les Palatins et Munstériens qu'il tint longtems en échec, et les contraignit à un mouvement rétrograde sur le point qu'il occupoit. Mais les Autrichiens ayant envahi le pays de Liége, il fut obligé d'abandonner sa fortune et

sa patrie: il vint en France, demanda et obtint du service: il fut accueilli par le général Lafaillette qui l'honora de quelqu'intérêt, et l'employa momentanément à son état-major, jusqu'à ce qu'il pût lui donner un commandement convenable à son caractère et à ses talens.

En 1792, M. de Lafayette confia au colonel Ransonnet le commandement d'un corps franc, connu dans le tems sous le nom de Chasseurs de la Meuse, qu'il leva et organisa à Givet; il fit la campagne de cette année avec ce corps, et commença à établir sa réputation à l'affaire d'Estenai. Il suivit la destination de l'armée du centre, appelée à repousser les Prussiens dans la Champagne, et fut employé à l'avant-garde dans les défilés de l'Argonne, sous les ordres du général Artur-Dillon. C'est dans ces défilés qu'il fit connoître tout son talent pour la petite guerre; il ne se passoit pas de jour qu'il n'eût un combat à soutenir. Toujours aux avant-postes, il sut se maintenir aux Islettes, village en avant de Ste.-Menéhould.

Quelque tems après ayant été forcé de quitter la position de Clermont, par suite des mouvemens des armées respectives, il suivit et harcela les Prussiens dans leur retraite.

En 1793 il attaqua et prit de vive force Marchiennes, près de Douay: après dix heures

d'un combat plein d'acharnement, le colonel Ransonnet fut blessé d'un coup de feu à la joue, en chargeant l'infanterie qui s'étoit ralliée sur la grande place, après avoir été forcée dans les rues adjacentes : il fit grand nombre de prisonniers, et s'empara de plusieurs pièces de canon.

Dumourier marchoit à la conquête de la Belgique ; Ransonnet passa dans la division de Kellermann, fit le reste de la campagne dans le pays de Trêve et fut quelque tems employé à l'armée de la Moselle. Il fut nommé colonel en pied par le général Kellermann, qui l'honoroit de sa confiance et de son amitié.

A la fin de l'année 1793, M. Ransonnet fut appelé à l'armée du Nord par le général Dampierre qui lui étoit sincèrement attaché, et le nomma général de brigade et commandant des flanqueurs de gauche de l'armée ; il fit partie des divisions qui marchèrent pendant huit jours de suite, pour faire lever le siége de Condé ; il assista aux combats d'Hanor, de St-Amand, du Bois Dauziet à la bataille du 8 mai, qui termina la glorieuse carrière du vertueux Dampierre. (*Voyez Galerie Militaire.*)

Le général Houchard, l'un des successeurs du général Dampierre, lui confia quelque tems après la position intéressante d'Arleux ; c'étoit un camp retranché entre Douay et Cambray,

dont l'objet étoit de couvrir Arras et de fermer à l'ennemi l'entrée du Pas-de-Calais. M. Ransonnet remplit dignement sa mission, et justifia la confiance du général en chef. Il fit la campagne de l'an 4, employé à l'armée rassemblée sur la Sambre, près de Maubeuge; il fut chargé par le général Jourdan de monter dans un ballon, pour faire la reconnoissance de Charleroy. Il monta dans ce ballon avec un officier du génie.

Il assista à tous les combats et batailles qui eurent lieu tant dans le bois de Bonne que près l'abbaye de Lopp. Il rallia devant le village de Grand-Ring la cavalerie française un moment étonnée d'une charge faite avec fureur et à l'improviste, par l'ennemi qui avoit saisi le moment où une partie des dragons avoient mis pied à terre.

En l'an 2, le général Ransonnet fut employé à l'attaque du mont Parisel, où l'ennemi s'étoit posté pour couvrir la ville de Mons. Le général Schérer, qui commandoit l'attaque sur ce point, lui ordonna de débusquer l'ennemi du village de St-Simphorien, situé au pied de ce mont; deux fois il s'en étoit emparé, et deux fois il fut obligé de céder le poste à l'ennemi; mais à la troisième charge d'infanterie le général Ransonnet culbuta les ennemis, dépassa le village et força les Autrichiens d'évacuer le mont Parisel.

Le général Ransonnet par l'occupation de St.-Simphorien, ayant tourné cette position sur sa gauche, arriva immédiatement aux portes de Mons, chargeant avec impétuosité toutes les troupes que l'ennemi lui opposoit.

Il coopéra aux prises de Mons, de Halles, de Louvain. Dans cette dernière ville il y eut un combat très-opiniâtre, plein d'acharnement et dont il soutint tout l'effort avec quelques tirailleurs et un peloton d'hussards. Cette action se prolongea jusques dans les rues; il fallut gagner le terrain pied-à-pied. A la prise de Liége il contribua beaucoup à chasser les Autrichiens du quartier dit Outre-Meuse, en dirigeant le courage des habitans qui s'étoient joints aux troupes Françaises pour combattre l'ennemi.

Sur la fin de l'an 3, le général Ransonnet accompagna le général Kellermann à l'armée d'Italie, et fut employé à la division du général Masséna, qui lui donna la position de Borghetto à défendre.

Il venoit de joindre le général Kellermann à l'armée des Alpes, et étoit occupé de la défense du petit mont St-Bernard, lorsque la mort termina sa glorieuse carrière le 13 ventôse an 4.

B. REGISMANSET (O. ✻),

Colonel de la dix-neuvième de ligne.

Un guerrier, couvert d'honorables blessures, à la tête des braves qu'il dirige, commande le respect, inspire la confiance. Il semble que les lauriers qu'il a ceuillis parent d'un nouvel éclat les soldats qui l'environnent. Brave dix-neuvième de ligne, les vertus guerrières de ton commandant t'honorent, et ta bravoure à son tour honore ton commandant.

L'officier supérieur qui nous occupe en ce moment, trois fois blessé au milieu des combats, est né à Carcassonne, département de l'Aude; il se nomme Benoît Regismanset. C'est dans les rangs des soldats qu'il apprit l'art difficile d'obeir et qu'il mérita l'honneur de commander. Le 2 mars 1786 il étoit soldat au soixante-dixième régiment, caporal le 18 mars 1788, sergent-fourrier le premier juin 1789, et sergent-major le 11 juin 1792.

Honoré de l'estime de ses chefs et de l'amitié de ses camarades, il se fit remarquer par sa bonne conduite, une bravoure à toute épreuve et des talens réels.

Il venoit de quitter l'armée des Alpes, où il s'étoit signalé pendant les campagnes de 1792, et

une partie de celle de 1793. Il avoit été blessé d'un coup de feu à la jambe gauche, à l'affaire de Raous qui eut lieu le 12 juin. Le 18 août 1793, il fut adjoint à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales où son régiment venoit d'arriver, et le 7 ventôse an 2 il fut nommé adjudant-major. Telle fut alors l'importance de ses services, qu'ils lui procurérent un prompt avancement. Le 15 thermidor an 2, il fut fait chef de bataillon.

Le 12 floréal les Espagnols s'étoient fortifiés dans leur redoute du Plat-d'Olrey. Les grenadiers des Hautes-Alpes avoient été commandés pour s'emparer de cette redoute; le chef de bataillon Regismanset étoit à leur tête. Cet officier s'élance le premier, fond sur les Espagnols avec sa troupe, les met en fuite, et par son sang froid et son courage se rend maître de ce lieu fortifié par l'art et la nature.

Le 30 floréal même année, il commandoit une découverte : il eut le bonheur de rencontrer l'ennemi. Pendant le combat qui fut long et meurtrier, il fit lui seul trois gardes vallones prisonniers.

Le 15 thermidor il fut nommé chef de brigade de la cinquième légère sur le champ de bataille, et fit la campagne de l'an 3. Il étoit passé en Italie, et faisoit partie de l'armée commandée

par Bonaparte, lorsque le 19 nivôse an 5, quelques jours après la bataille d'Arcôle, il se trouva au combat opiniâtre de Bevilagua ; malgré le feu terrible de l'ennemi, il s'élança sur le pont de ce village, et facilita le passage des troupes françaises.

En l'an 6, il fut successivement employé aux armées d'Angleterre, de Mayence et d'Helvétie.

En l'an 7, le colonel Regismanset étoit encore en Italie ; on lui avoit donné le commandement d'un bataillon de grenadiers et carabiniers ; le premier messidor à la bataille de la Trebia, il sauva la division Montrichard, en contenant dans la rivière avec le seul bataillon qu'il guidoit, l'ennemi qui venoit de prendre en flanc celle du général Olivier, après avoir, avec des forces doubles, mis en déroute la première.

Au pont Rubièra, le 5 messidor an 7, il arrêta avec le même bataillon de grenadiers huit mille hommes des alliés, et soutint la retraite de l'armée française pendant la journée entière, au milieu d'une grêle de balles : il se conduisit dans cette affaire avec toute l'intrépidité et le sang froid d'un guerrier consommé.

Il combattit à la sanglante bataille de Novi, livrée le 28 thermidor. L'ennemi en force ayant culbuté, en perçant la ligne française, les cinquième légère, trente-quatrième et quatre-ving-

tième de ligne, il se précipita sur les Autrichiens, sous les yeux même du général en chef Moreau, ce qu'il exécuta avec tant d'audace à la tête de cinq compagnies de son bataillon, qu'en les forçant à une retraite précipitée il leur fit 800 prisonniers, reprit 3 pièces de canons, et par ce coup hardi facilita le ralliement des troupes dispersées.

Le colonel Régismanset étoit du nombre des braves que le général Masséna avoit rassemblés et qui étoient renfermés dans Gênes. Il faisoit partie de la division Gazan, le 12 floréal an 8. Lors de la sortie qu'effectua la garnison, ce brave officier déploya un si mâle courage et seconda si bien les efforts des assiégés qu'il mérita devant l'armée les applaudissemens des généraux Masséna, Gazan et Cassagne. Il avoit pendant le combat reçu un coup de feu dans la poitrine, dont la balle lui est restée dans le bas-ventre.

Il étoit en l'an 8 à l'armée d'Italie, lorsque par un arrêté du premier consul, en date du premier prairial, il fut nommé colonel du dix-neuvième régiment d'infanterie de ligne. Après avoir fait avec son régiment la campagne de l'an 9, il est rentré en France, et commande toujours le dix-neuvième régiment de ligne en garnison à Ambleteuse, (camp de St.-Omer). Il est officier de la légion d'honneur.

J. M. CASABIANCA (C. ✻),

Général de Division.

JOSEPH-Marie Casabianca, né à Venzolasca en Corse, canton de Cascinca, département du Golo, le 25 avril 1745, entra au service de France en qualité de lieutenant en second dans le régiment royal Corse le 27 avril 1761. Il avoit fait la campagne de mer en 1763, lorsqu'il s'embarqua à Toulon, sur le chebec le Caméléon, et commandoit un détachement de trente hommes du même régiment, sous les ordres du lieutenant de frégate M. Dutillet, qui devoit se rendre avec promtitude sur les côtes du Levant. Au retour de Tunis, à 30 ou 40 lieues de Malthe, le chebec eut chasse par une frégate anglaise, qui l'obligea de prendre terre sur les côtes de la Sicile. Le capitaine du chebec, craignant d'être attaqué et pris pendant la nuit par les chaloupes de la frégate anglaise, mit tout son équipage à terre et vouloit incendier le bâtiment : Casabianca s'y opposa avec force, refusa de débarquer et voulut rester seul avec son détachement, pour s'opposer à toutes tentatives de la part de la frégate ; le capitaine du chebec, voyant alors qu'il ne pouvoit exécuter

son projet, fit deux trous à fond de calle du bâtiment pour le faire couler à fond, et fut à terre joindre son équipage. Aussitôt après le départ du capitaine, Casabianca fit boucher les trous, passa la nuit à bord, et par son énergie conserva le vaisseau. A la pointe du jour la frégate disparut. M. Dutillet fit alors des remercimens à Casabianca de lui avoir conservé son navire. Il mit à la voile, et après quatre jours de navigation on débarqua à Toulon. Casabianca n'avoit alors que 15 ans.

En 1765, il passa en Corse avec M. de Marbœuf, fit la campagne de 1768, se distingua à l'affaire de Borgo, où il rendit les plus grands services aux troupes; et si M. de Chevalin commandant l'armée avoit suivi ses conseils, cette journée, au lieu d'avoir été désastreuse, auroit certainement décidé de la conquête de la Corse, et on auroit évité de faire la seconde campagne.

Au passage du Pont-du-Golo, il fut chargé par M. de Marbœuf de faire avec 200 hommes corses l'avant-garde. Blessé au bras, il donna dans cette journée les plus grandes preuves de bravoure, s'empara de la montagne de Santo Angelo, poste qui domine une grande partie de la Corse, où tout le quartier général se rendit le même soir.

A la campagne de 1769, à la tête d'un détachement corse, et de tous les grenadiers et chasseurs des régimens de Rouergue et Languedoc, il fut chargé par le maréchal Devaux de l'avant-garde de l'armée commandée par MM. Vicominil et Caupeine, qui devoit parcourir toute la partie méridionale de la Corse, et aller rejoindre M. Devaux, du côté de Bonifacio. Casabianca par son courage, sa fermeté, son crédit et par les sages mesures qu'il prit, parvint à faire mettre bas les armes à la moitié des insurgés, sans avoir eu besoin de tirer un seul coup de fusil : il épargna le sang des Français et des Corses qui ne devoient faire qu'une seule nation. Le corps d'armée, après avoir soumis toute cette partie de l'isle à la domination de la France, traversa les montagnes de Ghisoni et Zicavo, alla joindre le quartier-général du maréchal Devaux, qui étoit alors à Ornano.

Casabianca reçut du maréchal Devaux et de tous les officiers supérieurs de l'armée, le témoignage le plus flatteur pour un brave guerrier. En récompense, on le nomma capitaine de dragons dans la légion corse le premier septembre 1769, et lieutenant-colonel en 1772.

Le roi, voulant le récompenser d'une manière plus éclatante en 1776, lui fit la concession du

domaine di Alezia, qui fut érigé en vicomté portant son nom; en 1776 il fut fait chevalier de Saint-Louis, et en 1788 aide maréchal général des logis de l'armée et employé en Corse.

Au commencement de la révolution, Casabianca demanda un congé et passa en France. On lui donna aussitôt à commander le régiment royal Navarre, cavalerie. On l'envoya avec son régiment en garnison à Aurillac, département du Cantal. Casabianca par sa sagesse, sa conduite et le bon esprit qu'il sut maintenir dans le régiment, parvint à ramener le calme et la tranquillité dans tout le département et s'attira l'estime des habitans. Après trois mois de cantonnement, il reçut l'ordre de se rendre à l'armée des Alpes, et fut envoyé par M. de Montesquiou à Toulin, département de l'Isère. Casabianca ranima la confiance des habitans, et parvint pendant tout le tems qu'il resta en cantonnement à maintenir la plus parfaite tranquillité; il reçut l'ordre du général de Montesquiou de se rendre au camp de Sécieux. A l'ouverture de la campagne, ce général lui donna le commandement de toute la cavalerie de l'armée; l'ordre et la discipline qu'il sut toujours maintenir, lui méritèrent les plus grands éloges du général en chef qni lui accordoit toute sa confiance.

A

A la fin de la campagne, Casabianca reçut l'ordre de se rendre avec son régiment à l'armée du Rhin : ayant été obligé de passer à Paris pour affaire de service, on le nomma maréchal de camp le premier février 1792, grade qu'il avoit refusé deux fois pour ne pas quitter son régiment; on l'envoya à l'armée d'Italie sous les ordres de M. de Biron, qui lui donna le commandement de la gauche de l'armée. Casabianca parvint à sa division, fit aimer et respecter les lois et la discipline militaire, s'attira la confiance de toutes les troupes sous ses ordres ainsi que celle des habitans; dans plusieurs occasions il battit les ennemis, entr'autres à l'affaire de Belgodéré où les Piémontais vinrent l'attaquer avec trois mille hommes : Casabianca se mit à la tête de 300 grenadiers et chasseurs, marcha sur l'ennemi, le culbuta, lui fit environ 200 prisonniers, l'obligea à regagner ses retranchemens; et si la nuit ne fût pas venue, il les auroit fait tous prisonniers.

Le 10 mai 1793, Casabianca ayant été à Nice avec deux dragons et un officier d'état-major, pour se concerter avec le général en chef sur une opération militaire qu'il avoit projetté de faire à son retour au quartier général, il fut attaqué par une trentaine de Barbets qui l'attendoient, et lui tirèrent 15 coups de fusils, dont

sept portèrent sur son habit et tuèrent son cheval; il fut pris et conduit au camp des Piémontais, de-là à Alexandrie dans la citadelle où il resta 13 mois, traité non pas comme prisonnier de guerre, mais comme prisonnier d'état, et ne fut échangé que le 10 messidor 1794.

Le 15, il fut fait général de division.

En arrivant à Nice, il fut chargé par le général en chef Morbion, d'aller dans les départemens du Midi jusqu'à Lyon organiser la cavalerie de l'armée qui étoit en cantonnement. Casabianca, malgré tous les obstacles, s'acquitta de cette mission et parvint dans l'espace de 20 jours à la mettre en état d'entrer de suite en campagne. Lorsqu'il étoit à Lyon, il reçut l'ordre de se rendre à Toulon, pour être employé dans une expédition maritime; l'expédition n'ayant pas eu lieu, il se rendit à Nice.

Le général Schérer, ayant succédé au général Morbion et s'étant mis à la tête de l'armée, lui ôta son commandement. Casabianca sollicita la permission de se rendre à Paris; en arrivant il trouva qu'il avoit été omis dans le travail du représentant du peuple Aubry; il demanda au comité de salut public d'être remis en activité, ce qu'il obtint. Le comité, l'ayant retenu à Paris pendant 3 mois pour avoir des renseignemens sur la Corse, il l'envoya à l'armée des Alpes

aux ordres du général Kellermann, qui lui donna le commandement général de toute la cavalerie; Casabianca, par sa conduite, mérita la confiance du général en chef. En brumaire de l'an 5, il reçut l'ordre de passer à l'armée d'Italie.; il s'y rendit. Le général Bonaparte lui confia le commandement de la division du Piémont, qu'il a conservé pendant 13 mois. Il parvint à se faire aimer des soldats et des habitans, qui lui en donnèrent une preuve non équivoque à la retraite que les Français furent forcés de faire de l'Italie. Son épouse ayant été obligée de passer par Carmagnole, les habitans qui étoient en insurrection et assassinoient tous les Français qui s'y trouvoient, respectèrent l'épouse de ce général et lui donnèrent même une escorte pour qu'elle ne fût pas insultée jusqu'à Coni.

Les Piémontais prirent la voiture du général Casabianca; et lorsqu'ils surent qu'elle lui appartenoit on la lui renvoya à Turin avec tous ses équipages. Six cents Piémontais ayant rencontré le général lui-même sur le chemin qui conduit de Turin à Coni, au lieu de l'assassiner comme les autres, ils l'escortèrent jusqu'aux portes de la ville.

Le général Brune, ayant succédé au commandement de l'armée, se servit du crédit que Casabianca s'étoit acquis près du gouvernement

piémontais pour obtenir différens objets dont l'armée avoit le plus grand besoin ; le général en chef l'envoya ensuite à l'armée de Rome sous les ordres du général Saint-Cyr, qui le mit à la tête de la deuxième division des états de Rome, où Casabianca parvint à mériter la confiance des troupes et celle des habitans, qui lui donnèrent des marques du plus grand regret lorsqu'il quitta son quartier-général de Perougia pour aller l'établir à Macerata.

Lors de l'évasion des troupes napolitaines dans les états de Rome, le général Casabianca se rendit à Porto-di-Fermo ; il y trouva, sous les ordres du général de brigade Rusca, la vingt-septième demi-brigade légère, trois escadrons du dix-neuvième régiment de dragons, trois pièces d'artillerie légère : dans la soirée, deux bataillons de la dix-septième de ligne, deux de la soixante-treizième arrivèrent ; le général Casabianca, voulant organiser, au moins provisoirement et à la hâte, sa division pour la formation de laquelle rien n'existoit encore, la partagea en deux colonnes. Il composa la colonne de droite de la vingt-septième légère, moins ses carabiniers, de la deuxième légion cisalpine et du premier bataillon de la soixante-quatrième. Il

(1) Ces deux derniers corps appartenoient alors à la garnison de Fermo.

lui ordonna de se réunir le 8 à Fermo, sous les ordres du chef de brigade Méjean, commandant la vingt-septième légère. Il composa celle de gauche des dix-septième et soixante-treizième de ligne, des carabiniers de la vingt-septième légère, de l'artillerie légère et des dragons du neuvième régiment, la mit sous les ordres du général Rusca, et fit de Porto-di-Fermo le lieu de son rassemblement. De grand matin, la vingt-septième légère exécuta son mouvement sur Fermo. Vers les dix heures, le général Casabianca partit avec cinquante dragons du neuvième et la troisième compagnie des carabiniers de la vingt-septième. Il se porta sur la route de la Marina, pour faire une reconnoissance et déterminer l'emplacement des troupes des deux colonnes; mais arrivé à trois milles de Porto-di-Fermo, il fut arrêté par l'avant-garde des Napolitains; il mit de suite la cavalerie en bataille, jeta sur les montagnes de sa droite les carabiniers de la vingt-septième, et détacha le capitaine Favre, son aide de camp, pour donner l'alarme à Porto-di-Fermo. Comme cet officier y arrivoit, le chef de l'état-major en partoit avec le deuxième bataillon de la dix-septième, pour suivre la reconnoissance du général Casabianca, comme il en avoit reçu l'ordre; il fit doubler le pas à ce bataillon, et mit le reste des troupes

en mouvement : ces troupes consistoient 1°. en un bataillon de la dix-septième ; 2°. en deux bataillons de la soixante-treizième ; 3°. en deux escadrons du neuvième régiment de dragons ; 4°. en une demi-compagnie d'artillerie légère.

Le deuxième bataillon de la dix-septième arriva rapidement auprès du général Casabianca, qui, pour appuyer sa droite, les détacha dans les montagnes. Le général Rusca, qui s'avançoit par derrière, ignorant ce mouvement, envoya aussi le troisième bataillon de la même demi-brigade, et se mit en bataille à un demi-mille en arrière de l'avant-garde avec l'artillerie légère, les dragons et les deuxièmes bataillons de la soixante-treizième de ligne, laissant ignorer au général de division Casabianca sa position, lequel voyant l'ennemi mettre devant lui plusieurs pièces d'artillerie en bataille, demanda une pièce d'artillerie légère, sous l'escorte d'un demi-bataillon de gauche, du troisième de la soixante-treizième, et partit de suite pour les rejoindre. A son arrivée, l'ennemi commença le feu de son artillerie ; nos canonniers et les dragons de la reconnoissance, à la tête desquels étoit le général Casabianca, étant à découverts, un grand nombre d'entr'eux furent tués ou blessés ; en peu d'instant la supériorité du feu de l'ennemi éloigna bientôt nos troupes.

L'ennemi s'apperçut du mal qu'il avoit fait, et, pour en profiter, chargea avec plus de trois à quatre cents hommes de cavalerie. Cette charge fut très-rapide, non pas tant par l'ardeur des cavaliers que par l'impétuosité des chevaux napolitains; aussi toute notre avant-garde fut obligée de plier en désordre, et notre pièce d'artillerie abandonnée par le manque d'artilleurs.

Au commencement de la canonnade, le général Casabianca, voulant diminuer l'avantage du feu de l'ennemi, avoit demandé une autre pièce d'artillerie légère; cette pièce s'avançoit au moment de cette charge; mais à la vue de notre retraite précipitée, les canonniers qui marchoient sans escorte firent un mouvement rétrograde; le général Casabianca reçut un coup de sabre à la tête.

De cette avant-garde si cruellement traitée, presque personne n'auroit échappé sans le deuxième bataillon de la soixante-treizième de ligne qui, placé à un demi-mille en arrière de l'avant-garde, la sauva par un changement de front sous les grenadiers, et par un feu de deux rangs qui tua un grand nombre de cavaliers napolitains, arrêta leur gauche, et coupa leur droite, qui fut prise en totalité par les dragons du dix-neuvième.

L'ennemi ainsi arrêté et repoussé, le bataillon

et demi de la soixante-treizième qui restoit dans la plaine s'y porta en avant, suivant qu'il en avoit reçu l'ordre du général Casabianca, jusqu'au débouché où l'ennemi avoit déployé une partie de ses troupes en bataille, avec une nombreuse artillerie; ce mouvement le força à se rassembler et à abandonner notre pièce d'artillerie légère, laquelle fut de suite conduite sur les dernières.

Pour notre infanterie, elle se plaça en face des batteries ennemies. Les dragons s'avancèrent en bataille derrière cette infanterie; tous les défilés se trouvèrent occupés.

C'est en ce moment que cette journée devint réellement belle, et que le courage français fut porté jusqu'à l'héroïsme par un de ces traits audacieux que la victoire semble se plaire à couronner, et que l'histoire ose à peine raconter, tant ils paroissent étonnans.

On vient de voir dans quel ordre le général Casabianca avoit placé ses troupes.

L'ennemi, comme nous, appuyé aux montagnes et à la mer, flanqué dans ces premières par une très-nombreuse infanterie, et du côté de la mer par plusieurs escadrons de cavalerie serrés en masse, avoit en avant ses lignes d'infanterie une double ligne d'artillerie, savoir, une première de trois pièces et une deuxième de

douze placées environ à cinquante pas en arrière de la première, et dominant sa position de manière à pouvoir agir en même tems. Ces trois pièces avoient tiré très-vivement sur notre infanterie, pendant qu'elle s'étoit portée en avant; mais le feu de nos tirailleurs les fit taire rapidement, de sorte que les deux armées restèrent en présence sans coup férir.

Le général Casabianca, après avoir donné l'ordre d'attaquer cette colonne et avoir fait ses dispositions en conséquence, se jeta dans les montagnes pour s'opposer aux progrès de plusieurs colonnes ennemies qui dépassèrent nos positions; ce fut en ce moment que le chef de brigade Wouillemont se mit en mouvement l'arme au bras et marchant au pas de charge sous cette formidable artillerie; plus de soixante coups de canons à mitraille furent tirés sur notre infanterie qui arriva à trente pas des pièces, les fit abandonner, et aussitôt se précipita en avant, et, par le feu des bataillons, mit la déroute dans les rangs des Napolitains qui se rompirent de tous côtés.

Les dragons du dix-neuvième qui, sous les ordres de leur brave commandant, le chef d'escadron Géraut, avoient suivi pas à pas les mouvemens de l'infanterie, chargèrent aussitôt, et, traversant les bataillons entiers, culbutèrent,

pendant trois milles tout ce qui se trouva sur leur passage, firent abandonner toute l'artillerie, les caissons et les bagages qui suivoient la colonne ennemie, et tout resta en notre pouvoir.

Tel est le résumé de ce qui se passa à la gauche de la division pendant que la droite où le général Casabianca étoit, se battoit dans les montagnes où l'ennemi, pour nous tourner plus sûrement, y avoit jeté huit mille hommes d'infanterie et douze cents hommes de cavalerie qu'il avoit fait accompagner de six pièces de canons de campagne, et s'avançoit sur trois colonnes pour nous prendre par derrière. Le général Casabianca, avec les carabiniers de la vingt-septième légère et le demi-bataillon de gauche du troisième de la soixante-treizième, fit face à un ennemi douze fois plus fort que lui, et cela par une disposition semblable à la sienne. Les commandans de ces trois colonnes furent le capitaine Favre, son aide de camp, le chef du bataillon Bonnard, et lui-même marchant à la tête du centre. Ces colonnes s'avançoient toujours au pas de charge, ayant la moitié de leur monde en bataille, et l'autre moitié en colonne serrée, et précédée par de bons tirailleurs. L'ennemi, favorisé par les positions, opposoit une résistance des plus soutenues; mais la valeur des troupes et de leur général qui marchoit tou-

jours à la tête des colonnes, obligea l'ennemi de ployer dans toutes ses positions, chassé de poste en poste jusqu'au village de la Pedona, qu'il fut obligé d'abandonner le soir; il laissa toute son artillerie, ses caissons, ses équipages, environ deux cents malades à l'hôpital, et profita de la faveur de la nuit pour se retirer dans les états de Naples. A cette attaque le général Casabianca fut blessé de deux coups de feu au visage, et eut son chapeau percé de deux balles.

Dans cette journée, la division prit aux ennemis 32 pièces de canons, 38 caissons, 4 drapeaux, 64 chevaux 236 prisonniers, beaucoup de munitions de toute espèce et tous leurs effets de campement et d'hôpitaux. La division perdit 160 hommes.

Après avoir restauré sa troupe d'une moitié de ration de pain et de tout ce qu'il put se procurer dans le village, abandonné par tous les habitans, il passa la nuit au bivouac dans l'intention de tomber à la pointe du jour sur les derrières de la colonne napolitaine qui longeoit la mer; mais ayant appris dans la nuit que le général Rusca s'étoit retiré avec toute sa troupe à Porto-di-Fermo, que l'ennemi avoit fait sa retraite, et avoit gagné en longeant la mer les états de Naples, il envoya de suite un de ses aides de camp au général

Rusca, avec ordre de marcher sur Aseoly, et demanda en même tems du renfort.

Le général de brigade Mounier, qui étoit arrivé le soir dans Ancône, partit le 9 avec le premier bataillon de la soixante-quatrième, et le deuxième de la deuxième légion cisalpine, et rejoignit le général Casabianca à Pedona; le même jour, le général Rusca partit de Porto-di-Fermo, avec la vingt-septième légère moins ses carabiniers, deux bataillons et demi de la soixante-treizième, le premier bataillon de la dix-septième, deux pièces d'artillerie légère et les dragons du dix-neuvième régiment. Le général Casabianca, ayant reçu le renfort du général Mounier, se porta le même jour à Monté-Alto. La colonne du général Rusca marcha à Santo-Benedetto.

Le 10, les deux colonnes arrivèrent à Ascoly, où toute la division se trouva réunie ainsi que les deux pièces d'artillerie de campagne. Le général Casabianca se mit à la tête de la troisième division.

La colonne de droite fut commandée par le général de brigade Rusca, et la réserve fut confiée au chef de brigade Wouillemont, commandant la dix-septième de ligne; Casabianca, ayant ainsi organisé sa division, se proposoit pour pro-

fiter de la déroute de l'armée napolitaine, de marcher le lendemain sur la forteresse Civitella, et entrer par-là dans les états de Naples; tout-à-coup, après une bataille qui décida de la campagne que le général Championnet fit pour s'emparer des états de Naples, il reçut l'ordre de céder le commandement au général Rusca, et d'aller prendre celui de la division d'Ancône. Il envoya au général en chef Joubert un de ses aides de camp, pour lui demander l'ordre d'aller le joindre à l'armée d'Italie; ce qui lui fut accordé. Après avoir resté quinze jours à Ancône, tems qu'il employa à organiser la division qui manquoit de tout; le 4 nivôse an sept, il fut joindre à Reggio le général Joubert, qui lui confia le commandement de la division de la Valteline, où il se rendit le 15 du même mois. Il établit son quartier général à Gravesona, et se mit de suite en marche pour visiter ses postes cantonnés le long des montagnes, organisa sa division; et pendant l'espace de deux mois qu'il resta commandant, il eut trois affaires avec les troupes autrichiennes qu'il battit toujours particulièrement à Santa-Maria Détirano, où avec six cents hommes il attaqua quatre mille Autrichiens, les força dans tous leurs retranchemens et à se retirer dans les cantons des Grisons. Le général Joubert, ayant été appelé par le di-

rectoire exécutif, fut remplacé par le général Schérer.

Le commandement de la division fut ôté au général Casabianca, qui passa en France à l'époque où les rênes du gouvernement furent confiées au héros destiné à sauver la patrie, qui l'envoya à l'armée d'Italie, sous les ordres du général Masséna. Malheureusement, en arrivant à Nice, il tomba dangereusement malade, et ne put joindre le quartier général qu'après la capitulation. Le général Masséna le nomma commandant de la cavalerie, qui ne put arriver à Marengo que le lendemain de la défaite des ennemis : il se rendit à Milan. Le premier consul ayant confié le commandement de toute l'armée d'Italie au général Masséna, celui-ci mit la division d'Alexandrie sous les ordres de Casabianca, qui s'occupa à rétablir la tranquillité dans ces cantons infestés par des bandes de brigands ; en peu de jours tout fut pacifié.

Le général Brune ayant été nommé chef de l'armée d'Italie, le général Casabianca demanda à passer en France, ce qu'il obtint. Le 12 vendémiaire an 10, le commandement de Mantoue lui fut donné par le premier consul : il y étoit depuis dix-huit mois lorsque le premier vendémiaire an 12, souffrant de l'air de Man-

toue, il demanda sa retraite qui lui fut accordée, et se retira dans le département de Vaucluse. Satisfait d'avoir combattu pour son pays, Casabianca ne forme d'autres vœux que pour le bonheur et la prospérité de l'empire français, qu'il se fait gloire d'avoir fait respecter et chérir dans tous les lieux où il a commandé. Si malheureusement la paix du continent étoit encore troublée, le général Casabianca sera toujours prêt à verser son sang pour la défense de sa patrie et de son gouvernement.

E. M. GUILLAUME (*),

Chef d'Escadron du treizième régiment de Chasseurs à cheval.

Les braves placent parmi eux cet officier supérieur, qui fit avec gloire toutes les campagnes de la révolution, et s'est distingué par de belles actions et des talens réels. Aux charmes d'une éducation soignée il joint beaucoup de vivacité, une bravoure et un sang froid extraordinaires. Soldat au champ d'honneur, il est digne, comme officier, d'être consulté et de diriger l'instruction des corps confiés à ses soins.

Etienne-Mamès Guillaume est né à Corté, département du Golo en Corse, le 23 novembre 1776. Ses parens qui l'aimoient et voyoient se développer en lui d'heureuses dispositions, durent préférer, au plaisir de le garder auprès d'eux, la douce satisfaction de lui donner une utile instruction ; ils l'envoyèrent à l'école royale militaire de Sorèze, dirigée par des maîtres habiles, et qui a fourni d'excellens officiers à nos armées. Il quitta l'école au moment où la gloire et l'honneur appeloient sur nos frontières les soldats de la patrie. Le 20 juillet 1792, il avoit obtenu une sous-lieutenance

sous-lieutenance au neuvième régiment de chasseurs.

Sa bonne conduite et sa bravoure l'avoient fait remarquer. Le 16 prairial an 4, le général de brigade Richepance, qui lui avoit accordé son estime et son amitié, le prit pour son aide de camp. Bientôt le jeune sous-lieutenant trouva l'occasion de justifier le choix de son général et de conquérir l'estime du soldat français.

Le général en chef Hoche avoit reçu l'ordre de passer le Rhin à Newied. La division des chasseurs étoit arrêtée à l'entrée du grand bois de Montabaour, par une division d'infanterie ennemie qui bordoit la rive et soutenoit la retraite de l'artillerie, de la cavalerie et des équipages de l'aile gauche du général Kray. L'aide de camp Guillaume étoit à la tête de la colonne des chasseurs; présumant que la résistance opiniâtre de l'ennemi sur ce point devoit avoir un but important, et craignant que le retard occasionné par l'attente de l'infanterie française ne fît perdre une belle occasion d'écraser l'ennemi, il ne balança pas à charger impétueusement l'infanterie, la traversa après l'avoir mise en déroute, poursuivit la charge jusqu'au-delà de Montabaour, prit dix pièces de canon, des dra-

peaux, des chevaux en grande quantité, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvoient des colonels et des officiers. Instruit des résultats de cette périlleuse opération, le général Hoche éleva l'aide de camp Guillaume au grade de lieutenant, lui fit présent de quatre chevaux, et lui témoigna, ainsi qu'à l'escadron qu'il commandoit, toute sa satisfaction.

Le corps de l'armée arriva près de Francfort. Le nouveau lieutenant fut désigné pour aller reconnoître la ligne ennemie. Au moment où cet officier observoit, un régiment de cuirassiers arrivoit en avant de la ville de Francfort. Il voit la confiance de cette troupe, remarque peu de soin dans les gardes d'infanterie, apperçoit les fautes, juge de la force de l'ennemi, et retourne en rendre compte au général. Celui-ci, satisfait du rapport et des observations, lui confia le commandement d'une petite colonne de chasseurs, et l'autorisa à faire ce qu'il croiroit bon selon les circonstances.

Les divisions étoient en mouvement, et dans le tems qu'elles s'avançoient sur les points désignés, à la tête de ses soldats E. Guillaume tourna les cuirassiers, sabra tout ce qui étoit devant lui, fit le général Millius prisonnier, et, par une ordonnance avertit son général d'a-

vancer vivement. Le général Richepance arriva aussitôt avec sa division, culbuta l'ennemi qui, par la manœuvre du lieutenant Guillaume, n'avoit plus de retraite, et remporta une victoire complète.

E. Guillaume poursuivit son plan; il essaya, en profitant de la confusion générale, d'entrer dans la ville de Francfort. Il étoit sur le point de réussir, lorsqu'un officier autrichien s'élança, et au péril de sa vie parvint à fermer la barrière. Arrêté par le feu de l'infanterie, l'aide de camp du général Richepance se retira pour soigner une blessure qu'il avoit reçue à la main.

Le 16 frimaire an 7, ses services lui avoient mérité le grade de capitaine au même corps; et le 13 messidor, il passa au treizième régiment de chasseurs à cheval, en qualité de chef d'escadron.

En l'an 9, le 28 vendémiaire, ce brave régiment étoit à l'avant-garde de cette armée victorieuse qui avoit franchi les Alpes, et reçut l'ordre de s'emparer d'un village en avant de la Volta, afin de préparer le passage du Mincio. L'ennemi fut vivement pressé et débusqué; mais une ligne de sa cavalerie étant venue au secours d'un régiment de hussards autrichiens qui se trouvoit en désordre, étoit sur le point de tourner le trei-

zième régiment, auroit fait un grand nombre de prisonniers, et pris même l'artillerie, sans le dévouement extraordinaire du chef d'escadron Guillaume, qui, malgré la confusion d'une retraite précipitée, se hâta de rassembler trente braves, soutint et prévint même en chargeant le premier, à la tête de son peloton, le choc d'un corps plus nombreux que son régiment, qui auroit été défait sans sa présence d'esprit et sa bravoure. Le chef d'escadron Guillaume devoit être enveloppé et sabré avec le peloton à la tête duquel il se sacrifioit par pur zèle pour préserver le reste des troupes; mais il eut le bonheur d'échapper au danger, après une demi-heure d'un combat opiniâtre et acharné, après avoir été culbuté dans un fossé où il fut précipité pêle-mêle avec un escadron ennemi, et après avoir perdu son cheval, dont les brides avoient été hachées à coup de sabre.

Le colonel du régiment devoit charger du rapport de cette belle action le chef d'escadron qui s'étoit trouvé plus particulièrement dans la mêlée. Quoique tout meurtri et blessé, E. Guillaume s'empressa d'obéir. Dans son rapport, il rendit aux braves qui l'accompagnoient toute la justice qu'ils méritoient; il s'oublia lui-même pour ne parler que de ces braves camarades; et

d'après le compte qu'il a rendu de cette journée, les officiers Auger et Moller ont obtenu des sabres d'honneur que leur avoit justement mérités leur bravoure.

Le chef d'escadron Guillaume, qui, par sa valeur, ses talens et sa moralité, a mérité la confiance de tout le régiment, est aujourd'hui membre de la légion d'honneur.

L. G. NIOU (*),

Chef d'Escadron, Aide de camp du Général Dufour.

Louis-Gaston Niou, fils de Joseph Niou, ancien ingénieur en chef de la marine royale, petit-fils de Gaston Niou, grand prévot de la marine, à Rochefort, est né à Rochefort, département de la Charente-Inférieure, le 18 janvier 1775.

Doué d'un caractère heureux, d'une ame belle, le jeune Niou répondit aux soins d'un père qui n'avoit rien négligé pour l'éducation d'un fils qui donnoit les plus grandes espérances.

A l'âge de 13 ans, entraîné par son goût pour l'art militaire, il fut reçu volontaire de la marine le 1er. janvier 1788. Les exercices et les études du marin devoient plaire à son courage, avide de dangers et de gloire. Il se fit remarquer dans l'exercice des fonctions pénibles auxquelles il étoit employé, par son exactitude, sa vigilance et son application.

Le premier avril 1792, il avoit quitté le corps de la marine pour voler à la défense de la patrie menacée, et fut placé en qualité de sous-lieu-

tenant dans le quarante-cinquiéme régiment d'infanterie (la Couronne), qui servoit à l'armée du Nord, et qui fut campé tour-à-tour dans les camps retranchés de Famars (près Valenciennes), de Hollande et de Maubeuge.

Le jeune Niou, avec son régiment, fut présent aux affaires de Grisonnelles, près la forêt de Mormalle, à la prise de Mons après la bataille de Jemmapes, à la retraite de la Belgique par Dumourier; il faisoit partie de la division du général d'Harville. La manière dont le jeune Niou s'étoit comporté pendant les deux campagnes lui mérita le grade de lieutenant au même régiment, qu'il obtint le 20 décembre 1792.

En 1793, il étoit passé à l'armée de la Vendée. Le 24 mars il avoit obtenu la place de capitaine adjudant de première classe de la ville de Rochefort; mais ayant été mis à la tête du premier escadron du dix-neuvième régiment de chasseurs à cheval, le 10 juin 1793, il se trouva aux affaires de Bressuire, Cholet, Châtillon, Partenay, Beaupréau, Ancenis, sur la Loire et à Angers. Le général Vesterman, qui commandoit l'armée, eut souvent occasion de louer la bonne conduite et la bravoure du capitaine Niou.

En l'an 2, il fut envoyé à l'armée de la Moselle, qui devoit être le théâtre de ses beaux faits d'armes; et placé dans la division du général

Dufour comme officier de l'état-major. Déjà par de belles actions notre jeune guerrier avoit acquis l'estime de ses frères d'armes ; le général divisionnaire Dufour, bien fait pour juger les braves, avoit déjà remarqué qu'il étoit fait, par ses talens et sa rare valeur, pour les entreprises les plus périlleuses, lorsqu'une belle occasion se présenta pour faire paroître avec avantage celui qui ne vouloit que d'une gloire acquise au milieu des combats les plus terribles.

Nous empruntons, pour rappeler ce beau fait de courage, l'art. inséré dans l'ouvrage ayant pour titre : *Précis chronologique de l'Histoire,* etc., page 287, et qui fut copié par tous les journaux du tems :

« Le général Dufour venoit d'emporter les redoutes de Palingen, près de Trèves. Les Autrichiens, dont la cavalerie étoit quatre fois plus nombreuse que celle du général français, s'avancent sur son infanterie qui n'occupoit pas encore les retranchemens conquis. Il falloit prévenir l'impétuosité du choc des escadrons ennemis, ou se résoudre à en être écrasé. Le général Dufour ordonna à Louis Niou, capitaine au 19e. régiment de chasseurs, de charger avec sa troupe légère, la masse presqu'impénétrable de la cavalerie autrichienne ».

« Ce jeune homme, âgé de 19 ans, regarde

son général avec des yeux où brillent l'audace, le mépris des dangers et la certitude de la victoire; il lui dit: *Où m'envoyez-vous? — A la mort, mais à la gloire.* L'impétueux Niou vole; tandis qu'il arrête, renvoit et disperse l'ennemi, il laisse à son général le tems de former son infanterie encore en désordre, et d'occuper les redoutes. L'intrépide Niou perd son cheval dans le combat; il abat un cavalier autrichien, et s'empare de son coursier; il a le pied coupé d'un coup de sabre, l'épaule et le bras fracassé. Il reparoit vainqueur, et tandis que son sang ruisselle, il jouit de son triomphe dans les bras de son général ».

Toute l'armée donna les plus grands éloges au jeune guerrier qui s'étoit dévoué dans cette journée. Rome, aux beaux jours de la république, et la Grèce, du siècle d'Alexandre, offrent peu de ces traits d'un héroïsme aussi parfait.

Le péril est extrême, l'ennemi a des forces trois fois supérieures; il faut enfoncer cette cavalerie qui se croit victorieuse; le général commande, un seul mot suffit pour fixer toutes les irrésolutions, pour rallier les braves, pour enflammer le courage du jeune Niou. On s'élance; on est au fort de la mêlée; on frappe; le sang coule, la mort choisit ses victimes; Niou est blessé, et trois fois il retourne au combat; six hussards de

Wurmser l'environnent, il leur échappe; mais l'intention du général est remplie, les redoutes de Palingen sont la conquête de l'infanterie française; et cette masse de cavalerie autrichienne, de sept à huit cents hommes, qui menaçoit notre infanterie en désordre, n'est plus; elle est dispersée : deux-cents cavaliers ont opéré ce prodige.

Guidés par le jeune Niou, au lieu de la mort qui les menaçoient, ils ont cueilli les lauriers de la victoire, et leur beau dévouement a donné le tems à notre infanterie de se reformer et de prendre ses positions.

Le général Dufour crut ne pouvoir mieux récompenser ce jeune capitaine, qui l'avoit si bien secondé devant Trèves, qu'en le plaçant, le premier nivôse an 3, parmi ses aides de camp; c'étoit fournir au brave Niou de nouvelles occasions de gloire.

Après la prise de Manheim par les Français, le général Dufour fut chargé d'attaquer Ladimbourg. Le premier vendémiaire an 4, il battit les ennemis et les repoussa jusqu'aux montagnes: dans cette occasion Niou, à la tête de 200 braves de la cent-tente-neuvième demi-brigade, chargea la bayonnette au bout du fusil une compagnie de chevaux légers de l'Empereur, qui occupoit la grande route d'Hidelberg à Manheim, et après

un combat sanglant il parvint à chasser cette cavalerie et à y prendre poste.

Le 2 vendémiaire, il falloit porter des ordres au général de brigade Dusirat, commandant l'aile droite de la division Dufour, qui se trouvoit coupée. Avec quatre chasseurs du vingtième régiment, l'aide de camp Niou entreprend de percer à travers deux escadrons de chevaux légers, et à transmettre les ordres dont il étoit porteur. Quatre chasseurs du vingtième régiment doivent le suivre; il part avec eux, se précipite dans les rangs de la cavalerie ennemie. Les quatre braves qui l'accompagnent sont tués à ses côtés; il lui est impossible d'exécuter les ordres qu'il a reçus. A dix heures, on attaqua les Autrichiens sur tous les points; mais après un combat de cinq heures, l'ennemi ayant reçu quatre mille hommes de cavalerie de renfort et les ayant portés sur l'aile droite de la division, on fut obligé de plier et de repasser le Neker à Ladembourg. Le général Dufour ordonna à Niou de faire diversion et d'attaquer en flanc, avec la deux-cent-deuxième demi-brigade, le corps de cavalerie et d'infanterie qui avoit forcé les Français à la retraite. Il parvint à arrêter l'ennemi, que le général Dufour attaqua de nouveau; mais ce général fut fait prisonnier après avoir reçu deux coups de sabre; Niou eut un

cheval tué sous lui. L'ennemi s'étoit emparé de deux pièces de canon qui n'avoient pu filer dans le mouvement de retraite; le jeune aide de camp, profondément affligé des malheurs de cette journée et qui brûloit du desir de venger son général, s'élança avec plusieurs chasseurs du 20e. régiment qu'il avoit électrisés par son courage et ses paroles, et parvint à les dégager : il avoit reçu un coup de sabre dans l'action.

Premier aide de camp du général Dufour, qui venoit d'être fait prisonnier, blessé lui-même, Niou pouvoit se retirer de l'armée; mais loin de lui une pareille idée; il continue son service. Le 25 vendémiaire dans la nuit, les Autrichiens donnèrent un assaut à la ville de Manheim; il marcha à la tête d'une colonne qui faisoit une sortie par la porte du Necker; il étoit déjà parvenu à forcer l'ennemi d'abandonner l'attaque pour songer à sa propre défense, quand il fut atteint d'un coup de feu qui le mit hors de combat.

Le général en chef, en permettant à cet officier d'aller chez lui se rétablir, voulut bien l'assurer de son estime, et lui marquer qu'il seroit très-satisfait quand il apprendroit que la guérison de ses blessures lui permettroit de revenir à l'armée, un officier comme lui étant très-nécessaire dans les camps.

En l'an 5, le général Dufour avoit recouvré sa liberté, et le jeune Niou, qui le 5 floréal avoit été nommé chef d'escadron, avoit repris auprès de son général les fonctions d'aide de camp. A la retraite de l'armée du Rhin par la Souabe et le Réisgaw, le général Dufour, qui commandoit l'aile droite, fut chargé de défendre la tête du pont d'Huningue : trois sorties eurent lieu et réussirent pafaitement; car on prit à l'ennemi six pièces de canon dans ses parallèles, et on parvint à arrêter le départ de dix huit mille hommes qui assiégèrent Huningue et devoient se rendre à l'armée d'Italie. Dans tous les combats, tant pour les assauts que pour les sorties, Niou se fit toujours remarquer aux premiers rangs, et avoit à chaque sortie le commandement d'une colonne de troupes françaises.

En floréal an 6, Niou fut chargé, de concert avec le général de brigade Treillard, d'attaquer un corps nombreux de paysans qui s'étoient réunis à Weinheim et Reinsheim, dans le Bergstrass; ils réussirent parfaitement, et tuèrent quelques centaines d'hommes. Il fut chargé un mois après de parcourir seul, à la tête d'un escadron du troisième régiment de Hussards et de quelques compagnies d'infanterie, la grande route de Fancfort à Rastad, infestée de brigands de toute espèce, organisés en bataillons, com-

mandés par M. Debbing, et dont tous les chefs de compagnies étoient des officiers autrichiens; partout où il trouva l'ennemi, il le culbuta, força les villes de Reinsheim, l'Orbe et plusieurs autres, à recevoir les troupes françaises. Il parvint enfin, après plusieurs actions, à rétablir la communication entre les deux villes. Dans une des rencontres, il eut une affaire corps à corps avec un des chefs de révoltés qu'il tua de sa main.

Chargé à différentes époques de missions importantes, Niou s'en est acquitté avec zèle. Souvent, par ses conseils et son dévouement à la chose publique, il a été de la plus grande utilité. Ses services lui ont obtenu des certificats honorables et les éloges de ses chefs, particulièrement du ministre de la guerre Pétiet, dans le rapport honorable fait pour sa promotion au grade qu'il occupe.

Le général de division, commandant l'aile droite de l'armée du Rhin, avoit demandé pour le chef d'escadron Niou un sabre d'honneur; mais le général en chef Moreau n'ayant apostillé presque aucunes de ces demandes, elles restèrent sans effet. Il est aujourd'hui membre de la légion d'honneur. Extrêmement vif, ardent, d'une intrépidité rare, Niou est aussi modeste que brave; bon parent, bon ami, bon camarade, il est fait pour être aimé. Ses amis se

font un devoir de louer les bonnes qualités de son cœur ; ses parens s'applaudissent de lui appartenir par les liens du sang ; les officiers généraux, sous les ordres desquels il a combattu, et particulièrement le général Dufour, lui ont accordé leur estime. Enfin ses braves frères d'armes rappellent avec plaisir les beaux jours de sa gloire, et se félicitent d'avoir partagé ses périls et moissonné avec lui les lauriers de la victoire.

J. C. TRIPOUL (*),

Chef d'Escadron, premier Aide de camp du général de division Gazan.

JOSEPH-César Tripoul est né au Puget, près Fréjus, département du Var, le 14 février 1777. Son éducation étoit sur le point d'être terminée ; il étoit même encore au collège des pères de la doctrine chrétienne à Draguignan, à l'époque de la révolution. L'amour de la gloire et le désir de défendre la patrie formoient alors nos bataillons sur nos frontières menacées. Le premier septembre 1792, notre jeune guerrier vint se placer parmi les grenadiers volontaires au cinquième bataillon du Var qui fut envoyé à l'armée d'Italie. Ses qualités personnelles, et des talens précoces le firent remarquer et nommer, avant le départ du bataillon, sergent de sa compagnie, le 7 septembre 1792. Arrivé à sa destination, M. Tripoul se distingua aux différens combats où son corps fut employé dans le comté de Nice et rivière de Gènes, à la prise de Sospello, à Lantosca, au camp de Lignières... etc, il fit les campagnes de 1792, 93, an 2 et 3 en Italie.

Sa bonne conduite, quelques belles actions et l'attachement

l'attachement de ses supérieurs lui méritèrent successivement les grades de sergent major le 26 décembre 1792, de sous-lieutenant le 5 janvier 1793, et de lieutenant le 26 juillet de la même année.

Le 7 messidor an 3, M. Tripoul se distingua au combat qui fut livré sur la montagne de Saint-Jacques. Il guidoit la huitième compagnie du premier bataillon des chasseurs de ligne de l'armée d'Italie en l'absence du capitaine. A la journée du 9 messidor même année, en qualité de lieutenant, et commandant aussi la même compagnie, il soutint en partie tout l'effort du combat qui fut livré sur la montagne de Melogne. La résistance fut opiniâtre ; la compagnie étoit forte de quatre-vingt-douze hommes ; cinquante furent mis hors de combat. Ce fut après cette journée que le 13 messidor il reçut sa nomination au grade d'adjoint à l'adjudant-général Raymond.

Il continua d'être employé à l'armée d'Italie et fit la campagne de l'an 4. Le premier frimaire an 5, il fut fait capitaine adjoint aux adjudans-généraux, et se trouva la même année au blocus de Mantoue.

En ventôse de l'an 6, M. le capitaine Tripoul se trouva d'une manière active au passage du Tyrol, après le combat sanglant de Brixen, sous les ordres du général Joubert.

Il fut ensuite employé en l'an 7 à l'état-major de Bologne (Italie), et commanda cette place pendant les mois de germinal et floréal. C'est à cette époque qu'un parti autrichien, ayant passé le Po à Ferrare, se joignit à 5 ou 6,000 insurgés et faisoit des courses jusqu'à Reggio et Modène, dont il s'étoit emparé un instant. A la tête de 500 gardes nationaux bolonais, le commandant Tripoul marcha contre eux, les rencontra à Cento retranchés sur le Rhéno; il les attaqua, les mit en déroute, leur prit cinq petites pièces d'artillerie et fit quantité de prisonniers. Le succès de cette attaque fut dû principalement au courage du capitaine commandant, qui se jeta dans un fossé ayant plus de quatre pieds d'eau; escalada les retranchemens qui entouroient Cento, accompagné d'un seul grenadier; vint ouvrir les portes de la ville aux braves Bolonais, au milieu des insurgés qui fuyoient de toute part, et se rendit maître de la ville. Les magistrats de Bologne, pour témoigner leur reconnoissance du service que le commandant Tripoul leur avoit rendus, voulurent que les faits ci-dessus rapportés fussent consignés dans les archives de leur cité et lui adressèrent les lettres les plus flatteuses. Pour célébrer cet heureux événement, une fête fut donnée dans la ville et le théâtre fut illuminé. En l'an 8, il servoit à l'armée d'Ita-

lie, et se trouva à tous les combats qui eurent lieu avant le blocus de Gènes, tels que celui des cabanes des Macarollo, de la Verrara, champ des Moïo, et montagne de l'Ormetto.

Pendant le blocus de Gènes, il étoit un des guerriers enfermés dans cette cité, défendue par Masséna. Dans la sortie qui eut lieu le 12 floréal, le capitaine Tripoul, en chargeant avec le général Gazan, à la tête de la cent-sixième sur la redoute de la Coronata, y fut blessé d'un coup de feu qui lui traversa le bras droit: sa belle conduite dans ces différentes affaires le fit remarquer du général Gazan, auprès duquel il étoit employé en qualité d'officier de correspondance, et qui le choisit pour un de ses aides de camp. Il fut reconnu en cette qualité aux bureaux de la guerre le onze prairial an 9. Il avoit déjà justifié ce choix par la manière étonnante dont il s'étoit comporté le 6 nivôse an 9, à la bataille du Mincio, où il remplissoit ces fonctions auprès dudit officier général.

Il y eut un moment pénible le soir du 4 nivôse pour la division Gazan; l'ennemi avoit employé toutes ses forces, il se croyoit vainqueur. Mais le général divisionnaire a rallié tous les corps, il a ordonné une attaque générale sur trois points. L'aide de camp Tripoul se met à la tête du second bataillon de la quatre-vingt-seizième, com-

mandé par le capitaine Juliard ; culbute tout ce qui est devant lui ; résiste à plusieurs charges de cavalerie qu'il rend inutiles ; gagne près d'un mille de terrein, et remet au lieutenant général Suchet trois-cents prisonniers, dont plusieurs officiers et un major.

Ce beau trait de courage fut consigné dans le rapport du général de division Oudinot, chef de l'état-major de l'armée, et inséré dans le journal officiel (le Moniteur.)

Dans le journal historique (1) des opérations du centre de l'armée d Italie, rédigé par M. Préval chef d'état-major, et imprimé en l'an 9 à Pérone, on trouve des détails intéressans sur les évènemens qui eurent lieu à la division Gazan.

Cette action d'éclat, jointe aux précédentes,

(1) Pag. 23..... Dans cette crise violente, le général Gazan ordonna au général Lesuire de faire une charge à la bayonnette.....; lui-même en effectua une seconde....; son aide de camp Tripoul une troisième, sur la gauche de toute la position, avec le deuxième bataillon de la quatre-vingt-seizième. Ce mouvement audacieux... A la p. 30, on lit : Le capitaine Tripoul aide de camp du général divisionnaire Gazan, avec un bataillon de la quatre-vingt-seizième, a fait trois cents prisonniers. Son général sollicite un sabre d'honneur pour cet excellent officier. Le lieutenant général Suchet en approuve vivement la demande.....

ayant déterminé en sa faveur la demande du sabre d'honneur dont il est parlé dans le rapport, il fut changé par le grade de chef d'escadron qui lui fut accordé en l'an 10, le 16 messidor. Il fut nommé en l'an 12, membre de la légion d'honneur. Il continue aujourd'hui auprès du général de division Gazan, employé dans la vingt-septième division militaire, les fonctions de premier aide de camp.

L. MATHON (*),

Capitaine, Aide de camp du général Klein.

Lorsque sur la France attristée la discorde agitoit ses torches funèbres, que la cruelle anarchie menaçoit de tout détruire, que toutes les classes des citoyens étoient livrées aux fureurs de la vengeance et de la haine, les vertus civiles et militaires étoient réfugiées dans les camps; là se trouvoient réunis autant de braves qu'il y avoit de soldats armés pour la plus belle des causes: les officiers instruits se multiplioient à l'école de l'expérience, et les talens et le génie choisissoient nos bataillons, pour y fixer la victoire. Parmi cette jeunesse impétueuse, ivre de gloire et digne de triompher, étoit placé le guerrier à qui cette notice est consacrée.

Louis Mathon, né à Bourg-Argental, département de la Loire, le 8 août 1764, fut élevé à l'école royale militaire de Tournon. Ses progrès dans les sciences exactes furent rapides, il aimoit avec passion tout ce qui offre quelqu'image de la guerre; ces nobles exercices, ces belles manœuvres, qui multiplient les forces du corps,

ajoutent au courage ce que peuvent ensemble l'ordre et l'union, l'intelligence des combattans et les talens des officiers. Tels furent son amour pour l'art militaire et la rapidité de ses progrès, qu'il parvint au commandement du régiment formé par les élèves de l'école, sous l'inspection du maréchal de camp Kerallio. A la tête d'une brillante jeunesse, le commandant Mathon acquéroit à-la-fois le double talent d'obéir et de commander; et tandis que les sciences mathématiques régloient ses idées, que les connoissances morales formoient son ame, des maîtres habiles lui apprenoient quelle est la vraie bravoure, comme il faut la diriger, et ne s'en servir jamais que pour la défense de la patrie.

Le drapeau tricolor étoit déployé, et nos bataillons se formoient. L. Mathon saisit cette occasion favorable qui lui procuroit le moyen de se livrer tout entier à cet art militaire qu'il avoit aimé dès l'enfance. Il se présenta, et obtint, le 15 août 1792, une sous-lieutenance au vingtième régiment de carabiniers, qui servoit alors à l'armée de la Mozelle, sous le général Custine.

L. Mathon suivit le deuxième de carabiniers à l'armée du Nord, en l'an 2, commandée par le général Pichegru; en l'an 3 et 4, il servoit à l'armée du Rhin-et-Moselle, aux ordres du général Moreau; en l'an 5, à l'armée d'Allemagne, guidée

par Augereau ; et en l'an 6, à l'armée d'Angleterre, qui fut confiée au général en chef Bonaparte.

En l'an 7, il servoit à l'armée du Danube, aux ordres du général Jourdan, et se distingua dans cette campagne où il obtint le grade de lieutenant le 13 prairial. Le général Klein, qui aime les braves, remarqua cet officier, et le 17 thermidor il le prit pour son aide de camp. Attaché au général Klein, à cet officier supérieur de cavalerie, connu de toute l'armée par ses talens et sa bravoure, L. Mathon trouva bientôt une ample moisson de lauriers à cueillir. Employé dans toutes les affaires les plus périlleuses, souvent la victoire se déclara pour lui, et quelquefois son courage sut remplacer la fortune qui lui refusoit ses faveurs.

Avec son général, il passa à l'armée d'Helvétie, commandée par Moreau. Pendant les années 8 et 9, il servit à l'armée du Rhin, aux ordres du même général.

En l'an 12, il fut employé à l'armée des côtes de l'Océan. Il remplit encore aujourd'hui, auprès du général de division Klein, commandant la première division de dragons de l'armée des côtes de l'Océan, les fonctions d'aide de camp. Il fut nommé capitaine le 17 pluviôse an 9, et confirmé dans ce grade par le premier consul le 14 frimaire an 12.

J. D. FRIDOLSHEIM (*),

Chef d'Escadron au premier régiment de chasseurs à cheval, Aide de camp du général de division Molitor.

JEAN-DANIEL FRIDOLSHEIM est né à Strasbourg le 31 décembre 1768. Propre à l'état militaire, il avoit cherché une occasion pour obtenir du service lorsqu'elle se présenta en 1788. Les Belges vouloient secouer le joug de l'Autriche, ils avoient pris les armes et se battoient contre les Autrichiens; le jeune Fridolsheim crut le moment favorable; il partit de Paris muni d'un passeport du ministre des relations extérieures, se rendit à Namur avec l'intention de servir comme volontaire à l'armée des Belges; mais à son arrivée dans cette ville, M. le comte de Rozière, propriétaire d'une compagnie franche, le fit caporal dans sa compagnie qui passa quelque tems après sous le commandement du brave capitaine Steenhouva, qui distingua le jeune caporal, et le nomma adjudant, chargé du détail.

En 1789, l'adjudant Fridolsheim quitta le service des Belges pour rentrer dans sa patrie, avec

l'intention bien prononcée de s'y rendre utile. Le 11 juillet 1789, il entra au premier régiment de chasseurs à cheval. Le 17 du même mois, il étoit guide de l'armée du Nord, commandée par le général en chef Rochambeau. A la bataille de Walmi, qui eut lieu en Champagne le 20 septembre 1792, il reçut un coup de sabre à la main gauche.

Le 13 juillet 1793, il fut nommé lieutenant à la première compagnie de pionniers par le général Hédouville, chef de l'état-major de l'armée, et approuvé par le général en chef Houchard. C'est en cette qualité qu'il se trouva à l'affaire du 19 vendémiaire an 2, à Kaiser-Lauten. Dans une charge de cavalerie, il eut un cheval tué sous lui à côté du général Hédouville. Le 16 brumaire an 2, il fut nommé capitaine à la troisième compagnie de pionniers, par le général en chef Hoche. Le 16 ventôse, lors de la formation à Metz, il fut fait capitaine à la troisième compagnie du huitième bataillon de sapeurs, et le 12 messidor il étoit aide de camp du général de division Colaud.

Au mois de prairial an 4, il fut chargé de faire enlever d'assaut la ville de Friedeberg, près de Francfort, défendue par huit cents Autrichiens. Avec les troupes républicaines qu'il commandoit, il s'approcha de la porte qu'il fit briser à coup

de hache, et ayant pénétré la baïonnette en avant, il fit cinq cents Autrichiens prisonniers, parmi lesquels huit officiers. Le reste fut tué dans les rues.

Il fut légèrement blessé au bras droit d'un coup de balle dans les bois en avant de Sulzbach (en haut Palatinat), au mois de thermidor an 4. Le 15 fructidor, il fut adjoint au général Molitor. Il fut employé successivement pendant les années 5 et 6, et servit à l'armée d'Italie et à celle du Danube. Après la bataille de Liebtengen, près Stockach, qui fut livrée le 5 germinal an 7, par ordre du général en chef Jourdan, il passa seul à travers l'armée de l'archiduc Charles, pour porter l'ordre au général de division Saint-Cyr de rétrograder avec la division sous ses ordres, qui se trouvoit alors coupée du reste de l'armée, et qui auroit été infailliblement enveloppée. Il servit ensuite à l'armée d'Helvétie.

A la bataille du 9 vendémiaire an 8, que le maréchal de Souwarow appela dans son rapport *la sanglante journée de Noeffels* (en Suisse, canton de Glaris), il étoit aide de camp du général de division Molitor, qui fut chargé avec quatre mille hommes de combattre les Russes qui, en Italie, avoient acquis le nom d'invincibles. Le chef d'escadron Fridolsheim fut

un des officiers qui secondèrent de tout leur pouvoir le général divisionnaire : l'artillerie française alloit être prise pour la seconde fois ; pour la septième fois les Russes étoient sur le point de forcer le pont de Noeffels, lorsque l'aide de camp Fridolsheim, à la tête de quarante chasseurs à cheval du dixième régiment, chargea et culbuta un bataillon ennemi, et donna le tems à nos troupes de se rallier et de revenir à la charge. On ne sauroit trop louer la bravoure et l'intelligence que fit paroître cet officier dans cette terrible journée.

Au célèbre passage du Rhin, à Rechlingen, le 11 floréal an 8, Fridolsheim se jeta avec le général Molitor et trente carabiniers de la première légère, dans la première barque qui atteignit la rive opposée où l'armée française alloit commencer la belle campagne en Allemagne.

Le 15 floréal, à la tête de la compagnie de la troisième demi-brigade, il entra dans la ville de Moeskirch, en présence de l'armée du général Kray, défendue par douze cents hommes retranchés, et treize pièces d'artillerie, en chassa l'ennemi, lui fit cinq cents prisonniers, parmi lesquels un colonel ; ce qui lui valut sur le champ de bataille la seconde nomination de chef d'escadron, par le général Moreau, commandant l'armée du Rhin.

A l'attaque de Feldkirch, le 23 messidor, quinze cents Français attaquèrent plus de dix mille Autrichiens retranchés sur la plus forte position de l'Allemagne : Fridolsheim, à la tête d'une compagnie de grenadiers, culbuta le bataillon autrichien de Kaisser, par lequel il étoit chargé, et contribua pendant toute l'action à sa brillante réussite.

Le chef d'escadron Fridolsheim est un de nos officiers les plus braves et les plus intelligens. Tous les grades qu'il a obtenus, il les a mérités sur le champ de bataille, par ses belles actions et sa bonne conduite. Dans tous les combats où il s'est trouvé, il a montré une bravoure à toute épreuve et une intelligence réfléchie. Il a fait sans interruption toutes les campagnes de la révolution. Membre de la légion d'honneur depuis le 26 prairial an 12, il est toujours aide de camp du général de division Molitor.

P. A. TÈTU,

Capitaine, Aide de camp du général de division Dufour.

Né à Marcigny, département de Saône-et-Loire, le 22 août 1769, Pierre-Antoine Têtu achevoit ses études dans les écoles de droit, lorsque la révolution éclata : l'Europe conjurée menaçoit la patrie; tous les braves avoient pris les armes; aussitôt notre jeune étudiant vint se placer dans les rangs du premier bataillon de son département, le 28 septembre 1791.

Avec ce corps, il débuta dans les plaines de Champagne à la bataille de Walmy, le 20 septembre, contre les Prussiens.

Il assista à la reprise des villes de Verdun et Longwi, et fit la campagne d'hiver dans le pays de Trèves, sous les ordres de Bournonville ; prit part à toutes les opérations de l'armée, et fut fait capitaine le 15 frimaire an 2.

Toujours avec le premier bataillon de Saône-et-Loire, le capitaine Têtu servit la même année à l'armée de la Moselle, commandée successivement par les généraux en chef Houchard, Schawembourg, Delaunay et Hoche. Il se trouva

aux nombreuses et continuelles actions de cette armée, dans le pays de Deux-Ponts et de Nassau-Sarrebruck, à Hombourg, Neukirch, Lymbach, St.-Imbert, Arlon, Deux-Ponts, Pirmasens, Blize-Castel, Sarrebruck, etc.

Le premier pluviôse an 2, il avoit été nommé aide de camp du général de division Debrun, et passa avec son général à l'armée des Ardennes, qui non-seulement fut appelée à seconder les opérations de celles de la Moselle et du Nord, mais souvent fut obligée d'agir en corps d'armée. Les troupes qui la composoient participèrent à toutes les nombreuses affaires qu'il fallut soutenir, ou dans les champs de Virton et d'Arlon, ou sous les murs de Philippeville, Givet et Maubeuge dont les Autrichiens furent contraints de lever le siége.

La division du général Debrun soutenoit la gauche de la division Hatry qui attaquoit Arlon : elle couvroit l'armée de Jourdan, lorsqu'il marchoit sur Namur par les Ardennes ; elle battit et chassa le général ennemi Beaulieu de la ville et duché de Bouillon ; tint en échec et força à changer de direction les troupes détachées de Luxembourg et de Mayence, qui prétendoient inquiéter les derrières de l'armée commandée par le général Jourdan. Cette division dont les troupes furent ensuite réunies à

l'armée qui prit le nom de Sambre-et-Meuse; participa ainsi à toutes nos victoires sur la Sambre, sous Charleroy et à Fleurus.

Le général Debrun marcha ensuite sur Coblentz, et contribua avec son avant-garde qui joignit les troupes de Marceau, à la prise de cette place.

Il revint bientôt après sous les murs de Luxembourg, pour en former le blocus; il eut alors les plus sérieuses affaires à soutenir avec l'ennemi. Il attaquoit le front de cette place appelé Front de Longwi. C'est particulièrement de ce côté que se dirigèrent toutes les sorties de la garnison, qu'il repoussa toujours avec le plus grand succès. Le capitaine Têtu étoit par-tout à la tête des troupes de sa division: il partagea tous les travaux de l'armée et seconda son général.

Quelque tems après, le général Debrun ayant passé à l'armée des Alpes et d'Italie, cessa d'être employé: le 8 messidor an 4, son aide de camp fut appelé à remplir ces fonctions près du général de division Dufour.

Le capitaine Têtu, envoyé avec son général à l'armée du Rhin-et-Moselle, fit les campagnes de l'an 4 et l'an 5, participa aux principales opérations de cette armée en Allemagne, sur-tout pendant la retraite de Bavière, et se trouva à l'honorable défense de la tête du pont d'Huningue.

Au

Au moment où il fallu céder ce poste important, le capitaine Têtu fut chargé d'en porter la proposition à l'ennemi; mais le passage du Rhin en plein jour étant devenu presque impossible sous le feu direct des batteries de la rive opposée, quelqu'un proposa d'emprunter le territoire neutre de Bâle pour s'y rendre, et éviter un péril certain.

L'aide de camp Têtu observa que, pour obtenir de bonnes conditions, il falloit se garder de montrer de la crainte. Aussitôt il s'empara de sa dépêche, sauta dans une barque, et au milieu du feu le plus terrible des batteries de l'ennemi, il parvint au-delà du Rhin. Son trompette l'annonça; il fut reçu, remit sa dépêche, et reparut bientôt auprès de son général avec les préliminaires d'une capitulation plus avantageuse qu'on avoit droit d'y prétendre.

Ce brave officier se trouva, le premier floréal an 5, au passage du Rhin, et à l'action générale du lendemain.

Il fut ensuite employé, pendant les campagnes des années 6 et 7, aux armées d'observations du Rhin et du Danube, consacrées pour le siége de Philisbourg, la conservation de Mayence et la défaite des Russes.

En l'an 8, il servit à l'armée batave où les

Anglais et les Russes, ayant été défaits, furent forcés de se rembarquer.

Le capitaine aide de camp Têtu, membre de la légion d'honneur, joint à la bravoure les avantages d'une éducation soignée qui le met à même d'être employé dans les postes même les plus difficiles. Ses mœurs et sa probité ne laissent rien à desirer. Aimé de ses camarades, attaché à son général, il est tout dévoué aux intérêts du gouvernement et à la personne auguste de l'Empereur.

F. M. ORSENGO (*),

Chef d'Escadron, Aide de camp du général Vaufreland.

FERDINAND-MARTIN ORSENGO est né à Turin le 3 janvier 1676. A l'âge de vingt ans il entra dans la légion des campemens. Au bout de quinze mois, le 23 avril 1787, il fut fait sous-lieutenant. Le 21 août 1792, il passa en cette qualité au corps des pionniers, et fut nommé capitaine le 14 juin 1794.

Le 25 frimaire an 7, il étoit premier capitaine au deuxième régiment de dragons, et fit la campagne d'Italie sous les ordres des généraux en chef Joubert, Masséna, Moreau. Ce jeune guerrier se distingua au combat de Véronne, où il eut un cheval tué sous lui, à côté du général Debelle; à ceux de Vicence, de Bassiniano, sur le Pô, contre les Russes, et à Saint-Julien près d'Alexandrie. Dans la plupart de ces affaires il remplissoit les fonctions d'aide de camp du général commandant l'artillerie. Le 13 floréal, il il avoit obtenu le grade de chef d'escadron. En l'an 8, il fut fait aide de camp du général

divisionnaire Dupont, commandant l'aile droite : il fut de l'expédition de la Toscane.

Telle étoit la confiance qu'il inspiroit par sa bonne conduite, que les généraux en chef de l'armée française lui confièrent successivement le commandement militaire des places de Modène, Pise, Immola, la Mirandole et Cezène.

Il assista aux batailles du Mincio et de Vicence à l'armée d'Italie, commandée par le général Brune. Le 10 fructidor, il étoit passé chef d'escadron au premier régiment d'hussards piémontais, présentement vingt-sixième régiment de chasseurs à cheval.

Le 18 messidor an 11, il fut placé, par le ministre de la guerre, aide de camp du général Vaufreland, et servit en l'an 12 à l'armée de l'Ouest. Se trouvant à Granville où son général commandoit, il fut envoyé le 8 nivôse aux îles de Chausey, où, à la tête de cent hommes du trente-deuxième régiment de ligne, il s'empara, après une vive fusillade, du brick anglais le *Grappler*, qui étoit échoué ; et dans la nuit il fit prisonnier tout l'équipage, composé du capitaine qui avoit été blessé dans l'action, et de trente-quatre hommes.

Le 12 du même mois, il retourna au brick échoué, et réussit à emporter quatre pièces de canons et une grande quantité de munitions de

guerre qu'il conduisit le lendemain à Granville, quoique poursuivi par deux bâtimens ennemis qui ne l'ont quitté que sous les batteries de la place.

Le chef d'escadron Orsengo, aide de camp du général Vaufreland, est aujourd'hui commandant de la place de St.-Brieux. Il est membre de la légion d'honneur.

A. SERIES (*),

Capitaine, Aide de camp du général de division Monnet.

ARNAUD SERIES est né à Carcasssonne, département de l'Aude, le 23 octobre 1773. Le 13 novembre 1791, il entra comme volontaire au deuxième bataillon de l'Aude, où il fut envoyé à l'avant-garde, qu'il n'a jamais quittée pendant toutes les campagnes de la révolution.

Il étoit à l'armée du Nord et fit la campagne de 1792. Le 24 juin il obtint le grade de sous-lieutenant au premier régiment d'infanterie. En 1793, il assista à la prise de Malines, au siége de la citadelle et ville d'Anvers ; aux siéges et prises de Breda et de Gertruidemberg. L'armée aux ordres du général en chef Dumourier ayant été obligée d'évacuer la Belgique, Séries se trouva avec sa compagnie dans Breda dont elle faisoit partie de la garnison. A la reddition de cette place, cette garnison fut conduite jusqu'à Lille par un régiment de cavalerie hollandaise. D'après la capitulation qui portoit qu'elle pouvoit entrer de suite à l'armée active, elle fut envoyée au camp près Valenciennes.

Le sous-lieutenant Séries se trouva aux batailles des premier et huit mai à Valenciennes, où le général en chef Dampierre fut tué.

Sur la fin de 1793, il passa à l'armée de la Moselle, et le 14 septembre il assista à la bataille de Pirmasens sous les ordres du général Pully.

Il combattoit à la bataille de Kayserslauten, où commandoit le général Hoche : il étoit aux combats de Deux-Ponts, de Forbach et de Blicastel.

Le 8 nivôse an 2, il fut employé au déblocus de Landau, et à la prise du Palatinat sous les ordres des généraux Hoche et Pichegru.

Le 22 germinal an 2, l'armée de la Moselle ayant marché sur Arlon, Séries fut fait lieutenant le 27. Ce fut à cette époque que le premier bataillon du premier régiment fut amalgamé avec un bataillon de la Butte-des-Moulins et un autre du Loiret, qui prirent le nom de première demi-brigade. Ce corps d'infanterie, dont Séries faisoit partie, se trouva aux combats de Rochefort, de Dinant .... etc.; au passage de la Sambre, à Marchiennes au pont, à la bataille de Meslée, livrée le 28 prairial près Charleroy, au siége et à la prise de cette dernière place.

A la bataille de Fleurus, le lieutenant Séries fut blessé au pied par un biscayen. Il étoit avec sa compagnie aux combats des Quatre-Bras et de

Nivelle, à la bataille de Mastricht, au passage de la Meuse, à la bataille de Juliers sur la Roer, à la prise de Cologne, de Crevelt et de toute la Gueldre prussienne; au passage du Vaal à Nimweguer, du vieux Rhin et de Lyssel; à la prise des villes d'Arnheim et d'Emmerick; au combat et à la prise de Rez; au siége d'Ehrenbresten, sous les ordres du général Marceau, qui eut lieu en l'an 3.

En l'an 4, il étoit passé à l'armée de Mayence; les lignes furent prises à l'arrivée de la première demi-brigade, qui forma l'arrière-garde commandée par le général St.-Cyr, et se trouva aux combats d'Alzé et des gorges du Mont-Tonnerre; aux combats des Deux-Ponts et de Lanchetaud. A Sarguemines, cette demi-brigade, en ventôse an 4, fut amalgamée à la cent-neuvième, et prit le nom de la trente-unième. Séries avoit été nommé lieutenant des grenadiers le 4 brumaire. Il étoit au passage du Rhin et à la prise de Kelh, le 8 messidor, sous les ordres du général Moreau; au combat d'Etenheim contre l'armée de Condé; au combat de Kerslach, sous les ordres de Lecourbe; à la bataille de Detingen sur le Necker, le 3 thermidor, à la division Laroche. Il assista aux combats des 22 et 23 thermidor près le château Taxis; à la bataille du 24 thermidor, au passage du Danube à Hochstet, sous les généraux St.-Cyr et Laroche.

Le 7 fructidor an 4, la division aux ordres du général St.-Cyr devoit franchir le Leck devant Augsbourg : ce passage ne pouvoit s'effectuer qu'à la nage; les braves sont commandés; ils s'élancent; Séries les devance; malgré le feu de mousqueterie le plus vif, il parvient à la tête des grenadiers sur la rive opposée. L'adjudant-général Hauël qui conduisoit toute la colonne, et plusieurs grenadiers furent entraînés par le torrent et se noyèrent.

A la bataille de Friberg, le lieutenant Séries et deux officiers, à la tête de trente grenadiers et de quinze hussards, firent mettre bas les armes à mille ennemis, et les firent prisonniers avec leurs officiers.

Séries se trouva au combat de Fresingue, au combat de Neubourg, à la bataille de Biberach, à celle qui eut lieu avant de repasser le Rhin à Huningue, au siège de Kelh qui dura cinquante jours et cent-cinquante d'investissement, à la bataille du premier floréal an 5, lors du deuxième passage du Rhin, sous les ordres des généraux Moreau et Vandamme.

En l'an 6, il avoit passé à l'armée d'Helvétie. Il assista au combat et à la prise de Soleure, sous les ordres du général Schawembourg, à la bataille et à la prise de Berne, au combat et à la prise de Sion, capitale du Valais, qui fut prise

d'assaut; dans cette affaire, le lieutenant Séries, après avoir traversé un torrent, prit une pièce de canon, tua un canonnier et en fit deux prisonniers.

Il servoit en l'an 7 à l'armée d'Italie, division Delmas. Le 6 germinal, à la bataille de Bassolingo, sous le feu le plus vif, il passa l'Adige avec un sergent des grenadiers : à cette affaire il reçut un coup de feu dans la poitrine. Le 16 du même mois, à la bataille de Véronne, suivi d'un grenadier et d'un cavalier, il prit une pièce de canon après avoir fait prisonniers tous les canonniers ennemis. Dans ce combat deux balles percèrent son habit. Il fut fait capitaine sur le champ de bataille. Le 17, le général de division Monnet le prit pour son premier aide de camp.

A l'affaire de Governolo le 18, le capitaine Séries, à la tête d'un détachement de grenadiers, força les retranchemens ennemis, fit prisonnier le commandant de la troupe, et s'empara du village après un combat des plus sanglans à l'arme blanche.

Au combat du 16 floréal, il fut fait prisonnier et envoyé en Autriche. Il fut rendu à ses frères d'armes, le 28 prairial an 8.

En l'an 9, il fut employé avec son général, sous les ordres du général Leclerc, à l'armée de réserve (à Dijon); il entra en Espagne le 25

germinal an 9, faisant partie de l'armée de Portugal. La paix ayant été faite avec cette puissance, l'armée rentra en France le 15 nivôse an 10.

En l'an 11, il fut employé avec son général dans la treizième division militaire, département d'Ile-et-Vilaine, sous les ordres du général de Laborde. C'est à cette époque que le premier consul nomma Séries aide de camp, avec rang de capitaine. Depuis le 11 germinal an 11 il est employéavec son général à l'armée de Batavie, sous les ordres des généraux Victor et Marmont. Le 27 nivôse an 13, il fut nommé membre de la légion d'honneur.

J. P. VARIN (C. ✻),

Général de Brigade, Commandant la succursale de l'Hôtel impérial des Invalides de Louvain.

JACQUES PIERRE VARIN est né à Caen, département du Calvados, le 26 février 1745. Le 25 mars 1764, il étoit entré en qualité de soldat au ci-devant régiment d'infanterie du roi. Caporal en 1766, il fut fait sergent le 27 juillet 1767.

En 1770, il fut nommé secrétaire suivant le duc du Châtelet, pour le travail du corps et demandes à faire au roi. Il a géré cette place en tenant au corps jusqu'en 1774.

Placé à cette époque géographe des ponts et chaussées de la généralité de Caen, il fut chargé en 1778, en cette qualité, de rédiger pour le gouvernement les plans et appréciations des terreins et bois de l'ancienne forêt de Brix, contrée de Cherbourg, afin de parvenir à en faire l'aliénation et défrichement. Il continua les fonctions de géographe et d'arbitre jusqu'à l'époque de la révolution.

En 1789, il fut nommé par ses concitoyens aide major de la garde nationale de Valognes; en

même tems notable à la municipalité; ensuite membre du bureau de conciliation jusqu'en 1791, et puis officier municipal audit Valognes. En 1792, il étoit administrateur du district.

En vendémiaire an 2, il fut nommé inspecteur général des côtes du département de la Manche, ayant rang de chef de brigade.

Le 17 brumaire de la même année, il fut choisi par le représentant du peuple en mission, et par les membres du département, pour se rendre de suite à Granville, afin d'y réunir tout ce qu'il pourroit trouver de troupes et d'habitans pour défendre la place. C'étoit au moment où les Vendéens étoient en marche pour s'y rendre, et qu'ils avoient abandonné les rives de la Loire. Le général Varin, d'accord avec les autorités constituées et les habitans, organisa tout ce qui étoit nécessaire pour la défense de Granville. Ce succès couronna ses travaux; les Vendéens furent repoussés, Granville délivrée, et la patrie fut au moins un instant consolée par l'espoir que la guerre civile auroit bientôt un terme.

Le général Varin, à qui l'on étoit redevable de ce bienfait, quoiqu'il eût été nommé général commandant en chef dans cette partie dès le mois de brumaire, se borna à prendre son rang de général de brigade, à l'époque du 15

frimaire an 2, d'après le brevet qui lui fut alors adressé par le ministre de la guerre Bouchotte. Il continua à commander dans le département de la Manche, pour surveiller les côtes et s'opposer à des débarquemens: les Anglais s'y présentant alors en force, il y resta jusqu'au commencement de l'an 3.

Le général de brigade Varin fut à cette époque envoyé sur la droite de la Loire, pour commander la septième division de l'armée des côtes de Brest et de Cherbourg, ensuite la subdivision d'Avranches, Mortain et St.-Lo.

Dans ces départemens ravagés par les chouans, et pendant trois mois que les troupes furent sous ses ordres, il n'éprouva aucun échec; de concert avec les autorités constituées, il protégea les habitans paisibles, garantit les propriétés, et fit punir les perturbateurs du repos public. Sa correspondance avec les généraux Vial, Hoche, Dubayet, Barraguay-d'Hilliers, avec les départemens et districts, ainsi que les représentations et mémoires qu'il adressoit alors au gouvernement, sont des preuves authentiques du bien que fit dans ces contrées le général Varin. Il sut, dans les momens les plus pénibles guider les troupes qu'il commandoit, par le sentiment de l'honneur, et leur faire respecter toutes les classes des citoyens, malgré la différence des

opinions. Par sa surveillance, il assura les communications pour le commerce et les approvisionnemens publics.

En l'an 4 il partit de Tours, conduisant une colonne qui devoit faire partie de l'armée d'Italie, alors commandée par le favori de la victoire, Bonaparte, qui lui confia le commandement de la citadelle de Milan, pour s'opposer aux sorties de l'ennemi. Il l'employa au blocus de Mantoue dans le Tyrol, et le nomma commandant de Peschiera.

A la fin de floréal an 5, il reçut l'annonce de sa réforme; il repassa en France, vint à Paris où il fut employé dans une commission de vérification de comptabilité au bureau de la guerre.

En l'an 6, il fut chargé de l'établissement des succursales de l'hôtel des invalides à Versailles et St.-Cyr, et fut nommé commandant en chef de ces succursales. Il fut ensuite nommé commandant de celle de Louvain, qu'il a également établie, et où il est encore depuis le premier vendémiaire an 9.

Le 26 prairial an 12, le général Varin a été nommé commandant de la légion d'honneur.

L. CHARBONIER (C. ✻);

Général de division, commandant d'armes à Mastricht.

Louis Charbonnier est né à Clamecy, département de la Nièvre, le 9 octobre 1754. Le 2 février 1791, il étoit soldat au quarante-neuvième régiment d'infanterie, et fit les huit années prescrites par les ordonnances. A l'époque où la France agitée vouloit des lois protectrices et la réforme des abus, le guerrier, l'objet de cette notice, retiré dans ses foyers le 18 juillet 1789, fut nommé capitaine de la garde nationale de Clamecy, et fit ce service jusqu'au 21 septembre 1792, qu'il reçut le grade de lieutenant-colonel en second du vingt-unième bataillon des volontaires nationaux qui fut envoyé à l'armée du Nord, commandée par Dumourier. Il assista à la bataille de Jemmappes, fit la belle campagne qui mit la Belgique, le Brabant et le pays de Liége au pouvoir des Francais.

Aprés la retraite d'Aix-la-Chapelle, il se trouva aux batailles des 16, 17 mars, et à la bataille de Nerwende, qui fut livrée le 18. Il rentra en France avec son bataillon, qui fut envoyé

voyé à Lille. Il fut de toutes les affaires d'avant-poste qui eurent lieu devant cette place. Au combat de Menin, il étoit sous les ordres du général Beru, et reçut un coup de feu. L'armée du Nord étoit alors commandée par les généraux Custine et Houchard.

En l'an 2, le général Jourdan venoit d'être nommé général en chef de cette armée qui devoit s'illustrer par les plus beaux faits d'armes.

Le 24 brumaire, le lieutenant-colonel Charbonier fut nommé général de brigade. Le 8 pluviôse, il fut fait général de division, commandant provisoire de l'armée des Ardennes. Le 3 floréal an 2, il gagna la bataille d'Aussoy près de Philippeville, et celle de Bossu le 7 du même mois. Dans une affaire qui eut lieu près de Beaumont et Thuin, il eut un cheval tué. Il passa la Sambre, investit Charleroy et en fit le siége.

Tout-à-coup, le 15 prairial an 2, il eut l'ordre de se rendre à Paris pour y recevoir un nouveau commandement. Il obéit : mais bientôt convaincu que ce rappel n'avoit d'autre motif que la haine que lui portoient le général Pichegru et le représentant du peuple St.-Just, et qu'il n'obtiendroit pas d'autre commandement, il se retira à Clamecy sa patrie, où, le 25 prairial an 2, il fut nommé chef de légion de la garde nationale, grade qu'il conserva jusqu'au 25 fructidor an 3,

qu'il fut appelé au commandement amovible de la place de Boulogne. Le 22 pluviôse an 4, il fut fait commandant de Givet et de Charleroy, où il resta jusqu'au 16 thermidor an 6, que le commandement temporaire de Liége lui fut confié.

Le 11 floréal an 9, le général de division Charbonier fut nommé commandant d'armes de la place de Mastricht, dont il remplit encore aujourd'hui les fonctions avec zèle. Il est officier de la légion d'honneur.

A. C. B. MONTAIGU,

Général de Division.

ANNE-CHARLES-BASSET MONTAIGU est né à Versailles le 10 juin 1751. Des connoissances acquises par l'étude et l'expérience, des mœurs douces et pures, un grand attachement à la discipline militaire lui valurent, dès sa jeunesse, la confiance de ses supérieurs et l'estime de ses concitoyens. Le 6 avril 1768, il entra dans le corps de la ci-devant gendarmerie de France. C'est dans ce corps dont la surveillance est toujours active et les travaux continuels, qu'il trouva une utile instruction propre à former les officiers et les soldats.

Il servit dans ce corps jusqu'au moment de la réforme, qui eut lieu le premier avril 1788.

En 1791, à cette brillante époque que firent naître l'amour de la patrie et le plus noble dévouement, M. Montaigu s'empressa d'offrir ses services. Le troisième bataillon du département de la Meurthe venoit de se former. Le premier septembre 1791, il fut nommé adjudant-major de ce bataillon, qui fut envoyé à Metz.

M. Montaigu avoit été instructeur à pied dans

le corps de la gendarmerie : convaincu de la nécessité de rétablir la discipline, il se permit de faire un réglement provisoire pour l'ordre de service, qui fut adopté par M. de Belmont, lieutenant général, qui commandoit les troupes de Metz et de différentes autres villes. Le réglement fut envoyé par l'ordre du lieutenant général à tous les bataillons des volontaires, pour être suivi ; il obtint le suffrage de tous les militaires instruits, et fut imprimé (1) aux frais du bataillon, dont M. Montaigu étoit adjudant général.

Le 20 septembre 1792, cet officier commandoit en chef le troisième bataillon de la Meurthe qui se trouvoit au camp de la Lune, près Ste.-Menehould (ou Ste.-Menould).

En 1793, il avoit obtenu le brevet de chef de brigade. C'est en cette qualité qu'il fut chargé du commandement de l'aile droite de l'armée des Ardennes avec trois bataillons de grenadiers et deux de volontaires. Il contribua à forcer les Prussiens d'abandonner leur camp et à évacuer le territoire français, en les poursuivant jusqu'à Longwi.

Telle étoit la confiance qu'il inspiroit à ses

(1) A Metz, chez Collignon, au mois de novembre 1791.

soldats, et l'idée que le général en chef avoit conçue de sa bravoure, qu'il étoit destiné, dans le cas où on seroit forcé de faire le siége de Verdun, à monter le premier à l'assaut avec les troupes sous ses ordres. La reddition de cette place s'opposa à l'exécution de ce projet. Quelque tems après il fut envoyé à l'avant-garde qui marcha contre Namur, dont le château se rendit le 2 décembre 1792.

De grands évènemens suivirent de près la conquête de la Belgique. En avant d'Aix-la-Chapelle, l'insouciance et la trahison avoient forcé nos bataillons à la retraite. Nos armées avoient été battues à Nerwinde, et Dumourier abandonnoit lâchement le poste honorable qui lui avoit été confié; il trahissoit la patrie. A cette époque, le général Montaigu qui commandoit le village de Breuille, près du camp qui en portoit le nom, et voisin de celui de Maulde, fut détaché sur Valenciennes pour défendre le poste de l'abbaye d'Hannon avec trois bataillons, deux détachemens de cavalerie et une demi-compagnie d'artillerie légère. Il resta vingt jours sur ce point, entre deux camps ennemis, celui des Loups et celui de Rœux : il sut par un service très-actif contenir l'ennemi. Il se trouva à l'affaire du premier mai, près Valenciennes. Chargé de s'emparer de deux villages occupés

par l'ennemi, il ne rentra en ligne qu'après avoir rempli avec gloire la mission qui lui avoit été confiée.

Cependant le défaut de munitions ayant été cause de la perte de cette bataille, l'ennemi entreprit le blocus de Valenciennes, et força les Français de lever le camp de Famars pour aller occuper celui de César près Cambray.

Quelque tems après, il fut chargé du commandement du village d'Escodœuvre, près cette ville : il le fit fortifier par quelques retranchemens dont l'utilité fut démontrée, puisqu'ils arrêtèrent les armées coalisées qui marchoient sur Cambray. Forcés d'évacuer le camp de César, les chefs de l'armée française (on ignore par quel motif) avoient oublié le commandant d'Escodœuvre. Abandonné à ses propres forces, M. Montaigu fut obligé d'employer la ruse, et d'user de tous ses moyens pour arrêter l'ennemi, opération qui protégea la retraite de notre armée.

A son tour, forcé de se dégager, ayant à sa droite une forte colonne de cavalerie anglaise, en tête l'infanterie autrichienne, à sa gauche la cavalerie impériale, il ne parvint à garantir son bataillon d'être pris qu'en lui faisant traverser un bas-fonds appelé les Marais, près l'Escaut, pour se replier sur Cambray, ce qui lui pro-

cura en outre l'avantage de sauver les voitures de l'armée, et de les faire entrer avec son bataillon dans Cambray ; qui fut aussitôt bloqué et sommé de se rendre. Le rapport de cette opération fait à l'assemblée nationale a mérité au bataillon mention honorable.

Après avoir été retenu pendant quatorze jours dans Cambray, l'ennemi ayant changé de projet, le commandant Montaigu reçut l'ordre de porter sa troupe près d'Arras, où il séjourna quelque tems ; il en sortit d'après de nouveaux ordres, pour aller au secours de Dunkerque, en partie bloqué par les Anglais, et marcha à la tête de quatorze bataillons contre ces derniers qui occupoient le Rozendal. Il eut le commandement des forts Révers et Risban ; celui-ci, soutenu par deux carcassières, fut attaqué par vingt-deux vaisseaux anglais qui venoient au secours de leur armée. Dans cette attaque, un lieutenant d'une des carcassières eut la cuisse emportée par un boulet. Tournés par l'armée française, les Anglais furent forcés d'abandonner leur position et de laisser, en faisant une retraite précipitée, trente à quarante pièces de canon, ainsi que leurs magasins de bois, fourrages, munitions de guerre, et une prodigieuse quantité de planches.

Peu de jours après le départ des ennemis, le commandant Montaigu fut détaché pour faire partie de l'armée chargée du débloquement de Maubeuge. A la bataille de Watignies qui dura deux jours, et qui eut lieu pour faciliter cette opération, on se battit avec un acharnement extraordinaire; deux fois son bataillon, quoique soutenu par la trente-quatrième division de gendarmerie à pied, après avoir pris le village de St.-Aubin et Doureles, fut repoussé. Ce ne fut qu'après la troisième charge qu'il put s'emparer de la hauteur. L'ennemi, après une perte considérable, profita de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite dans la forêt de Mormal.

Envoyé sur les bords de la Sambre, au village de Noyelle, pour s'opposer anx tentatives de l'ennemi, au bout de quelques jours, il fut relevé dans ce poste pour se rendre à Beaumont, et de-là à Florenne, où, le premier novembre 1793, il fut fait général de brigade. Le jour de sa nomination, l'avant-garde de la division à laquelle il étoit attaché, ayant poussé l'ennemi trop loin, fut sur le point d'être tournée.

Chargé de la dégager, le général Montaigu, malgré les pertes qu'il essuya, fut assez heureux non-seulement pour réussir, mais encore pour

contribuer à prendre au général Beaulieu ses positions, son camp baraqué, et à le forcer à la retraite.

La division à laquelle étoit attaché le général Montaigu, ayant essuyé beaucoup de fatigue, fut relevée et renvoyée près d'Avesnes pour se refaire. Le général Montaigu y resta peu; on lui donna le commandement de la rive droite de la Sambre, depuis Landrecie inclusivement jusqu'à la hauteur de Barlemont. Les troupes qu'il avoit étoient si foibles qu'il y avoit des bataillons dont l'effectif ne se portoit pas à quatre-vingts hommes. On les completta de réquisitionnaires : c'est avec ces braves jeunes gens, stimulés par l'expérience de quelques vieux soldats, que le général Montaigu eut l'avantage d'arrêter à Marvelles les progrès de l'ennemi. Sa conduite dans cette journée lui mérita les suffrages du général Marescot, officier distingué par ses talens militaires.

L'acharnement que mit l'ennemi à s'emparer de ce poste étoit sans exemple; on se battoit à outrance; la nuit seule suspendoit l'action, sans compter les chocs continuels. Quatre fois l'ennemi attaqua avec intrépidité, en déployant toutes ses forces; il fut repoussé et perdit six mille hommes. Les Français eurent onze cent trente hommes tant tués que blessés. Au nombre de ces derniers étoit le général Montaigu. Sa

blessure ne l'empêcha pas de conserver ce poste jusqu'au moment où il reçut de son général divisionnaire l'ordre de l'évacuer pour aller prendre le commandement de la ville d'Avesnes qui étoit en état de siége. Il sut la faire respecter par l'ennemi, en ne lui laissant aucun repos, le harcelant sur différens points, et déjouant le projet qu'il avoit formé de s'en emparer.

Après vingt jours de résistance, le général en chef crut devoir l'employer plus utilement; il le rappela à l'armée, où il fut promu au grade de général de division. Le 2 prairial an 2, la division qu'on lui assigna étoit aux prises avec l'ennemi. Le général Montaigu se hâta de se dérober aux félicitations de ses frères d'armes; son premier mouvement fut de voler où l'honneur et son devoir l'appeloient. Le combat n'étant que partiel, cette journée ne décida rien.

Le 6 prairial, l'ennemi qui dans cette dernière action avoit craint de s'engager, ayant reçu des renforts, attaqua sur tous les points, culbuta la majeure partie de notre infanterie, fit trois bataillons prisonniers, enleva trente-deux pièces de canon et plusieurs drapeaux. Le désordre étoit à son comble : le général Montaigu qui avoit su maintenir sa division, reçut l'ordre de protéger la retraite, en se rendant maître du pont de Sore sur Sambre. Sentant l'importance de ce poste,

duquel seul pouvoit dépendre le salut de l'armée française, qui n'auroit eu alors pour dernière ressource que de se jeter dans la Sambre, il jura sur sa tête de ne céder qu'après que l'ennemi lui auroit passé sur le corps. Le succès couronna son audace et justifia sa conduite. Dans cette affaire, il perdit trois ou quatre cents hommes et plusieurs excellens officiers. Affoibli par les revers, l'armée française se reposa quelque tems; elle fut recréée sous le nom d'armée de Sambre, par deux divisions de l'armée du Nord, dont le général Montaigu faisoit partie, par une portion de l'armée de la Moselle et par l'armée des Ardennes. Le commandement en fut donné au général en chef Jourdan qui, en développant ses talens militaires, changea promptement la face des affaires, fit repasser la Sambre à l'armée, et occuper des positions avantageuses. La division du général Montaigu tenoit la gauche.

Pour faire reprendre aux soldats ce caractère si nécessaire dans les grandes opérations, on ne fit pendant quelque tems qu'engager des affaires de détails, dont le résultat cependant fut la prise de Charleroy. Le général Montaigu, instruisit le premier l'ennemi de cet événement, qui devint de la plus grande importance pour la journée du lendemain, celle de la bataille de Fleurus.

L'ennemi, qui dans d'autres occasions avoit

été à même d'apprécier le général en chef de l'armée française, sentant qu'il étoit essentiel pour lui de profiter de la situation d'une armée nouvellement formée, et de prévenir par une action décisive l'effet que l'on pouvoit attendre des moyens de ce général, engagea la bataille de Fleurus. Cette journée mémorable par dix-huit heures de combats fut de part et d'autre soutenue avec un acharnement inconcevable et une intrépidité extraordinaire. Le général Montaigu à pied et à la tête de cinquante grenadiers, en parvenant à rompre le pont de Marchiennes, malgré le feu violent d'une colonne de dix mille hommes protégée par huit pièces de canons et deux obusiers, partagea l'honneur de cette journée, et reçut de ses chefs et de ses braves camarades les éloges que lui méritoit sa bonne conduite.

La retraite de l'ennemi permit à l'armée de se réparer de ses fatigues à l'ombre de ses lauriers: on la fit porter sur Mons. Pour s'emparer de cette ville, il falloit prendre auparavant le mont Palissel; l'attaque en fut confiée au général Montaigu : cette opération heureusement exécutée, l'armée de Sambre-et-Meuse, nom que lui mérita la bataille de Fleurus, marcha sur Brenne-le-Comte et Notre-Dame-des-Halles. C'est dans cette ville que le général Montaigu fut investi du

commandement provisoire de trois divisions de gauche ; il reçut ordre, peu de jours après, d'aller avec deux divisions occuper Bruxelles, et d'en prendre le commandement.

Le général Montaigu entra dans Bruxelles, maintint l'ordre et la discipline, fit respecter les personnes et les propriétés. Et telle fut la reconnoissance des habitans, qu'en l'an 6 la ville de Bruxelles, par une fête particulière, célébra l'entrée triomphante des Français dans ses murs.

Pour forcer l'ennemi d'évacuer la Belgique et de repasser le Rhin, le général en chef de l'armée française, sans lui laisser de repos, se porta sur Louvain; Montaigu fut chargé de tourner la montagne de Fer, d'en déloger l'ennemi et de prendre le château d'Aremberg; il y établit son quartier général.

Après quelques jours de repos, on marcha avec célérité sur Tirlemont. De-là on se rendit à St.-Tron.

C'est après avoir pris la ville d'Hasselt et avoir ôté aux Autrichiens la facilité de la mettre à contribution et de s'y procurer des secours, que le général Montaigu, sans en connoître les motifs, fut frappé d'une destitution; mais au bout d'un mois il fut réintégré dans ses fonctions. Le général Kléber, en le lui annonçant, s'exprimoit

ainsi : « Accours et viens encore partager la » gloire qui nous attend devant Mastricht ».

La célérité avec laquelle cette ville fut forcée enleva cette gloire au général Montaigu ; il se rendit au quartier général à Crevelt; on le plaça à la tête d'une nouvelle division qu'il fallut organiser. Il commanda successivement depuis Neus jusqu'à Nimègue inclusivement. Il étoit sur le point de faire sa jonction avec les deux divisions qui agissoient offensivement contre le roi de Prusse, sur la rive droite du Rhin, en avant d'Enscrick. La paix conclue avec ce souverain arrêta cette opération, et fit reporter les troupes françaises sur la rive gauche.

On détacha trois divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse, pour relever celles de la Moselle employée au blocus de Luxembourg ; le général Hatry fut chargé de ce blocus avec sa division et celles des généraux Montaigu et Chapsal. Le service que l'on fit devant cette place, la position rapprochée des camps, les différens ouvrages que fit construire le général Marescot pour resserrer la place et ôter à la garnison tous les moyens de sortir, forcèrent le général Bender qui la commandoit, et qui avoit perdu toute espérance de secours, à capituler.

On laissa à Luxembourg une division. Le général Montaigu se dirigea avec la sienne vers Co-

blentz, où il prit position, appuyant sa gauche sur Andernac : il n'y fit pas un long séjour; l'armée du Rhin étant affoiblie, sa division fut destinée à la renforcer. Sa première destination étoit à Creusnac, où il devoit recevoir de nouveaux ordres. Quel fut son étonnement de recevoir celui de faire porter sa division et son état-major sur Mayence, et de se rendre personnellement à Worms pour y prendre le commandement d'une division de quatre mille hommes, dont plusieurs bataillons n'avoient pas fait la guerre et étoient formés si nouvellement, que les officiers n'étoient point encore reconnus : il employa tous ses momens pour parer à ce dangereux inconvénient, en procédant à cette organisation.

Lors de la première reddition de Manheim, suite de la capitulation conclue avec les principales autorités locales, le général français, chargé de prendre possession de cette ville, prit position en avant, cherchant à gagner du terrein; il ne prévit pas qu'avant tout il falloit qu'il fût secondé. Cette conduite entraîna l'affaire du 8 vendémiaire 1795. Les Autrichiens, saisissant les avantages que cette faute leur promettoit, retirèrent tous les postes qu'ils avoient sur la rive droite du Rhin, pour renforcer leur corps de bataille.

Le général Montaigu, de son côté, crut devoir profiter de la circonstance, en saisissant l'instant où l'ennemi dégarnissoit cette rive; il y fit passer certain nombre de canonniers avec leurs officiers, pour détruire les redoutes et enlever à l'ennemi tous les matériaux disponibles, tant dans l'île de Malboroug que sur ladite rive. Il rendit compte du succès au général en chef qui se rendit à Worms, où, convaincu de la vérité, il chargea le général Montaigu de partir incontinent pour Manheim, et y prendre temporairement le commandement de la place.

A son arrivée, il s'occupa du soin d'activer le service, en le régularisant dans le cas d'attaque. Les dispositions que la précaution et la prévoyance dictoient, furent avantageuses à l'armée française, et les événemens qu'elle éprouva les ont justifiées, ayant été forcée après différens échecs de se mettre sous la protection du feu de cette place.

Le 7 brumaire, l'ennemi commença ses approches, en attaquant vers les huit heures du soir le camp français établi à l'avancée avec une telle impétuosité, qu'il le força. Le désordre devint général; l'armée française se replia sur le chemin couvert. L'ennemi saisit cet instant pour s'emparer de la tête du pont du Necker.

Le général Montaigu arrêta les progrès des Autrichiens,

Autrichiens, et les fit repentir de leur témérité, en reprenant ce poste important, et en leur occasionnant une perte considérable en soldats et en officiers de marque, entr'autres celle du prince de Schawarbourg.

Les lignes de Mayence ayant été prises le même jour, l'armée française fut forcée de battre en retraite. Le général Pichegru quitta Manheim pour aller la rallier : le commandement en chef de cette place qui se trouvoit alors bloquée sur toute la rive droite du Rhin, fut confié au général Montaigu, malgré l'ordre impératif du directoire qui y plaçoit le général Dessaix. Sa position étoit des plus critiques ; exposé à soutenir un siége entrepris par une armée victorieuse, enfermé dans une ville dénuée de ressources, où l'on n'avoit rien prévu, et qui avoit déjà reçu deux sommations auxquelles on avoit même répondu par deux lettres, faits qu'on laissa ignorer à son nouveau commandant, contre tous les principes et les lois de la guerre.

Le général Montaigu força l'ennemi d'attaquer la place méthodiquement, et bientôt après de diviser ses forces, ce qui contribua beaucoup à favoriser la retraite de l'armée du Rhin et à mettre celle de Sambre-et-Meuse, fort affoiblie, à l'abri d'une attaque.

Tous ces faits sont connus des soldats et offi-

ciers français qui ont partagé les travaux du général Montaigu. Le général comte de Wurmser les a rendus publics dans un ouvrage imprimé en langue Allemande, où la correspondance du commandant à Manheim se trouve en français. Si quelqu'un prétendoit les révoquer en doute, le général Jourdan, qui commandoit alors l'armée de Sambre-et-Meuse, ce général qui a toujours été constant dans ses principes d'honneur, se feroit sûrement un devoir de rendre hommage à la vérité.

Voici la manière dont lui écrivoit un guerrier mort au champ d'honneur, emportant avec lui les regrets de toute l'armée par ses vertus et ses talens militaires (le général Beaupuy). Il commandoit au commencement du siége de Manheim une division sur la rive gauche du Rhin; dans un rapport sur sa position, qu'il adressa au général Montaigu, il terminoit ainsi: « Allons, » brave général, votre défense de Manheim vous » fera bien de l'honneur ».

Dans ce même tems, le général en chef de l'armée du Rhin, tendant des embûches au général Montaigu, dénigroit ses talens et sa personne dans l'opinion des officiers de son état-major.

Le général Beaupuy, sincèrement attaché aux intérêts de sa patrie, ne voyoit dans le général Montaigu qu'un officier qui, depuis le commen-

rement de la guerre, avoit donné des preuves d'un véritable dévouement pour le service de son pays : le général en chef, au contraire, cachant des vues perfides, ne cherchoit qu'à faire du général Montaigu une victime sur laquelle il pût reporter les torts que méritoit sa propre conduite.

La place de Manheim n'a été rendue qu'après onze jours de tranchées ouvertes, deux brêches considérables au corps de la place, dont une de deux cent quatre-vingts pieds de longueur, et l'autre de cent. Le général Montaigu ne capitula que lorsqu'il fut forcé d'abandonner ses derniers retranchemens. Malgré l'ordre du général Pichegru, il ne le fit qu'après avoir perdu la seule ressource qui lui restoit; le palais. L'ennemi qui, par égard pour le prince palatin, avoit ménagé jusqu'alors cet édifice, voyant l'obstination du commandant de Manheim, lui écrivit ainsi : « Je connois vos moyens, je sais que le » palais est le seul refuge qui vous offre un asile » et aux habitans de la ville contre l'effet de mon » artillerie; il dépend de moi de le détruire ».

Il exécuta en effet cette menace en partie; privé de cette ressource, forcé par l'état malheureux des habitans, et particulièrement par l'extrême fatigue du soldat, il se décida à capituler. La garnison obtint les honneurs de la

guerre. Prisonnier de Wurmser, le général Montaigu sollicita sa rentrée en France, qui lui fut accordée.

L'homme qui a fait son devoir, s'il n'a pas droit d'exiger de la reconnoissance de sa patrie, du moins a-t-il droit à l'estime publique. Quel fut l'étonnement du général Montaigu d'apprendre, lorsqu'il mit le pied sur le territoire français, que sa conduite ternie par les insinuations astucieuses de quelques hommes perfides étoit désapprouvée, et qu'ils étoient parvenus à tromper le gouvernement sur son compte! Fort de son innocence, et sûr d'avoir mis à la défense de Manheim toute l'étendue que lui permettoient ses ressources et ce que l'honneur le plus délicat prescrit à un militaire, il s'empressa de solliciter son jugement près des conseils du directoire et du ministre de la guerre. Enfin, après bien des contrariétés et dix-neuf mois d'attente et de captivité, le jour arriva: un conseil militaire constitué par ordre précis du général Augereau, commandant en chef de l'armée du Rhin, démontra aux armées, par un jugement authentique, en date du 4 brumaire an 6, et à toute la France, l'innocence du général Montaigu, en le renvoyant à ses fonctions. Il jouit de son traitement de réforme depuis le 18 ventôse an 7.

F. M. NAVERRES (O. ✻),

Adjudant commandant.

Le 28 juin 1763, François-Marie Naverres naquit à Larrente, département des Hautes-Pyrénées. Il entra soldat au cinquième régiment d'infanterie, ci-devant Navarre, le 15 avril 1779. Caporal le 5 juillet 1783, il fut congédié par remplacement le 22 août 1784.

Passé en Amérique à la fin de 1784, il étoit soldat dans les dragons du Nord de Ste.-Lucie, et fut fait brigadier au même corps le 15 avril 1786.

Le 20 septembre 1790, il étoit volontaire à l'armée des patriotes de la Martinique, sous les ordres du général Dugommier, et fit la campagne du 20 septembre 1790 au 30 septembre 1792. Naverres étant de retour à Ste-Lucie, il fut nommé le 5 octobre 1792 commandant de la garde nationale de cette île; il servit alors sous les ordres du général gouverneur la Roquemontel, et du général Riquart, jusqu'au mois d'avril 1793.

Le premier mai de la même année, nommé adjudant major, avec rang de capitaine, dans l'armée des volontaires de la Martinique sous les ordres

du général Rochambeau, il fut employé jusqu'au 6 germinal an 2. Il passa au premier bataillon des chasseurs de la Martinique avec rang de capitaine. La veille du jour où Naverres fut blessé à la bataille du Carb à la Martinique, il étoit à l'avant-garde et commandoit cinquante hommes. Avec treize soldats il débusqua les Anglais et les émigrés du morne Discors qui étoient au nombre de cinquante, et se rendit maître de ce poste inaccessible ainsi que de deux pièces de campagne. La prise de ce poste facilita le général Rochambeau dans sa marche contre la totalité de l'armée ennemie, l'obligea au rembarquement et à renoncer pour cette année au siége des forts Royal et Bourbon.

Depuis le 27 pluviôse an 2 jusqu'au 20 germinal de la même année, il eut le commandement du fort de la Convention (fort Bourbon), à la Martinique, avec brevet de capitaine au cinquante-unième régiment d'infanterie, ci-devant la Sarre. L'année suivante les Anglais assiégèrent le fort Bourbon. Pendant ce siége Naverres reçut plusieurs contusions qui ne l'empêchèrent point de commander la place jusqu'au jour de la capitulation. La convention nationale, par un décret en date du 18 brumaire an 3, rendit justice à la belle défense de ce guerrier, qui ne s'étoit rendu qu'après quarante-neuf jours

de tranchée ouverte, et après avoir soutenu les efforts de 15,000 hommes et de cent bouches à feu : la garnison n'étoit que de six cents hommes, il n'en restoit plus que quatre-vingts qui furent ramenés en France. La capitulation du fort Bourbon fut signée le 6 germinal an 2. Le commandant Naverres fut fait prisonnier de guerre.

De retour en France, après avoir été échangé, il fut fait, par décret du 18 brumaire an 3, capitaine à la cinquante-quatrième demi-brigade d'infanterie; envoyé à l'armée du Rhin-et-Moselle il fit les campagnes des années 3 et 4. Le 17 prairial an 3, il fut nommé chef de bataillon de la cinquante-quatrième de ligne; cette nomination ne fut pas confirmée, et par un arrêté du directoire exécutif en date du premier floréal an 4, il fut réformé.

Les services rendus par Naverres ne pouvoient être oubliés; il fut par ordre du ministre de la guerre, un mois après sa réforme, appelé à Paris pour être employé à une expédition maritime. Le 10 prairial de l'an 4, on lui confia le commandement d'une compagnie de la cent-quatre-vingtième demi-brigade. Il fut employé à l'armée de l'intérieur, et fut présent aux affaires qui terminèrent la campagne de l'an 4.

Le 5 complémentaire, on lui ôta le commandement de sa compagnie : il fut chargé de rem-

plir les fonctions de rapporteur près le conseil militaire établi à Charenton, et avoit été attaché à la suite de la demi-brigade du Gers-et-Gironde, par arrêté du directoire exécutif du 18 thermidor. Il fut ensuite nommé rapporteur près le conseil militaire à Paris : ses fonctions ne furent terminées que le 29 brumaire an 5.

Le 15 prairial il fut employé au département de la Marine et des Colonies, et repassa à la guerre comme capitaine adjoint aux adjudans généraux de la vingt-deuxième division militaire, le premier vendémiaire an 6.

Le premier thermidor de la même année, il rentra au département de la Marine, et reçut l'ordre de se rendre à Rochefort à l'effet de s'y embarquer sur la corvette *la Vénus*, destinée pour la Guadeloupe. Avant son départ il fut adjoint à l'état-major de l'île de la Guadeloupe, et nommé chef de bataillon par l'agent général du gouvernement aux îles du Vent, le 26 thermidor an 7, et fut continué dans ce grade pour en prendre le rang à compter dudit jour, par arrêté du 19 thermidor an 8. Le bâtiment *la Vénus* n'ayant pas suivi sa destination, Naverres reçut l'ordre de son débarquement le 15 fructidor an 7, et rentra à cette époque au département de la Guerre.

En l'an 8, il fut employé successivement aux

armées d'Angleterre, de Batavie et de l'Ouest, sous l'adjudant général Lantal et sous le général Desbureaux.

Ce fut à cette époque, que près de Montaigu avec des forces inférieures il fit mettre bas les armes à cent rebelles; il fit lui-même cinq prisonniers à qui il accorda la vie, et qui furent conduits à Montaigu où par de bons traitemens et quelques promesses il parvint à les persuader des véritables intentions du gouvernement. Renvoyés chez eux, ils portèrent des paroles de paix à leurs camarades; bientôt la tranquillité fut rétablie, et la communication de Nantes à la Rochelle fut libre. Le chef de l'état-major de l'armée de l'Ouest, dans son rapport au ministre de la guerre, demanda que ce brave officier fût confirmé dans son grade de chef de bataillon, ce qui lui fut accordé à la suite de la quatre-vingt-deuxième demi-brigade, le 11 prairial an 8, et ne l'empêcha point de remplir sans interruption les fonctions d'aide de camp du général Desbureaux (1); le 21 ventôse an 9 il fut adjoint à l'état-major général de la septième division militaire. C'est alors qu'il concourut efficacement

(1) Il ne fut inscrit aux bureaux de la guerre en qualité d'aide de camp du général Desbureaux, que le 25 nivôse an 10.

au désarmement des rebelles dans le Morbihan; le premier consul à qui le ministre fit connoître sa conduite, le confirma dans le grade de chef de bataillon qui lui avoit été donné pour la troisième fois.

Le premier ventôse an 10, il s'embarqua à Brest pour se rendre à l'armée de St.-Domingue. Arrivé dans cette île il fut nommé adjoint à l'état-major général de l'armée. La pacification étoit signée; elle étoit due au courage de nos guerriers, aux actes justes et prudens du général Leclerc. Les nègres révoltés de nouveau prirent les armes dans quelques parties de l'île; le général Leclerc envoya Naverres commander l'arrondissement du Borgne, avec la promesse de nommer cet officier chef de brigade si la contrée étoit promptement pacifiée. Après avoir battu l'ennemi, Naverres employa le système du général en chef dont il connoissoit les intentions, et fut assez heureux pour réussir. Le général Leclerc tint sa promesse, vingt-sept jours après la date de ses ordres il le nomma chef de brigade. Le conseil des notables, reconnoissant des services que Naverres avoit rendus à l'arrondissement, lui écrivit :

» C'est avec un vif plaisir que nous avons vu le choix que le gouvernement a fait en vous donnant le commandement de cette contrée. La

perte qu'il a faite de votre prédécesseur l'avoit alarmé; mais bientôt rassuré par votre arrivée, les esprits se sont tranquillisés; le calme y règne, et l'ennemi est loin de nous par la vigilance et l'activité que vous avez mises à le repousser.... etc. ».

Le 16 vendémiaire an 11, Naverres, chef de brigade provisoire, fut nommé commandant de la deuxième légion de gendarmerie à St.-Domingue. Venu en France par suite d'une mission aux îles du Vent et pour le rétablissement de sa santé, il fut mis à la disposition du ministre de la guerre le 17 pluviôse an 11. Il fut confirmé chef de brigade et commandant la deuxième légion de gendarmerie le 15 germinal de la même année. Le 9 fructidor, il obtint le grade d'adjudant commandant. Aujourd'hui chef de l'état-major de la vingt-quatrième division militaire, il est officier de la légion d'honneur.

J. B. DESTAING,

Commandant d'armes.

FRERE de Jacques-Zacharie DESTAING, général de division qui se couvrit de gloire aux armées d'Italie et d'Egypte ; fils de Pierre Destaing, président du tribunal d'arrondissement d'Aurillac, et de Marie-Gabrielle Delzons de Leyris ;

Jean-Baptiste Destaing naquit à Aurillac, chef-lieu du département du Cantal, le 20 décembre 1766. Sa famille, qui depuis des siècles occupe des places distinguées dans l'état civil et militaire, avec le nom, portoit les armes de l'illustre maison Destaing (1) si recommandable par les services qu'elle a rendus à la France.

Le 14 juillet 1791, animé du noble desir de défendre son pays, le jeune Destaing fut se placer soldat volontaire dans la compagnie

(1) Il existe près Aurillac au bourg de Marcolès, où sont situés dans la commune partie des biens de la famille du général Destaing, une chapelle où les armes de la maison Destaing sont placées à la clef de la voûte, sur les vitreaux et le tombeau où ont été inhumés jusqu'à présent les ancêtres dudit général. Ces armes sont l'écu de France,

franche du district d'Aurillac. Le 9 juillet 1792, il étoit lieutenant au premier bataillon du Cantal, et capitaine au même corps le 15 frimaire an 2.

Il fit les campagnes de 1792, 93, ans 2 et 3 à l'armée des Pyrénées-Orientales; il fut blessé le 22 octobre 1793 à l'attaque des redoutes du Boulou.

Le 15 germinal an 2, à l'attaque de Camagna, par la division de gauche de l'armée, journée où la France perdit le général en chef Dugommier, un corps de tirailleurs se mit en désordre et fuyoit devant la cavalerie espagnole, qui étoit sur le point de les atteindre lorsque le capitaine adjoint Destaing courut à eux, les retint devant l'ennemi et réussit à les former promptement en bataillon quarré, manœuvre à laquelle les troupes n'étoient pas encore très-aguéries, et qui en imposa à la cavalerie ennemie au point qu'elle se retira au

---

depuis qu'un Destaing arracha l'oriflamme français des mains de l'ennemi, dans une bataille où le roi de France commandoit en personne.

Ladite chapelle, conservée comme monument d'art religieux et de famille, fut fondée par l'un des ancêtres du général Destaing, M. Martin Destaing, avocat célèbre au parlement de Toulouse, élu capitoul de cette ville, et député en cette qualité vers Henri IV qu'il harangua en lui portant le vœu des Toulousains.

grand galop en essuyant une fusillade; la célérité de cette manœuvre sauva près de cinq cents hommes, et prévint une déroute qui auroit pu devenir générale.

L'adjoint Destaing a fait les siéges de Colioure et de Roses; il y fut employé très-utilement, principalement à la dernière de ces places où il fut occupé des détails de la tranchée, dont étoit chargé son frère, l'adjudant-général Destaing.

Le général en chef Pérignon et le général Sauret commandant la division de gauche de l'armée des Pyrennées-Orientales ont donné des éloges à la conduite, au zèle, à l'intelligence de cet excellent (1) officier.

La paix ayant été conclue avec l'Espagne, et l'état-major de l'armée ayant été supprimé, l'adjoint Destaing rentra dans la huitième demi-brigade d'infanterie légère, devenue quatrième par le sort et dont son corps faisoit partie. Il suivit sa demi-brigade en Italie et se distingua dans plusieurs affaires. A Lonato il fut blessé d'un coup de feu et d'un coup de sabre. A la fameuse bataille de Castillon,

(1) Termes employés par les généraux dans leur certificat en date du 3 fructidor an 3.

il fut fait prisonnier et conduit avec un grand nombre de militaires de son corps, sur les bords du lac de Garda : les Autrichiens vouloient faire embarquer les prisonniers. Le capitaine Destaing, ayant remarqué que l'ennemi étoit battu et se replioit, convint avec quelques camarades de ralentir leur marche, et de s'emparer des armes de l'escorte aussitôt qu'ils pourroient être secourus. A l'instant même un gros de cavalerie française traversa la ligne ennemie ayant à sa tête le général Junot. Le chef de brigade Destaing commandant la quatrième demi-brigade d'infanterie vola au secours des prisonniers. Ces deux officiers supérieurs furent blessés ; le capitaine Destaing saisissoit le sabre d'un officier autrichien lorsqu'il fut blessé par un houlan d'un coup de sabre à l'épaule droite. A son exemple, chaque prisonnier désarma son homme, et la troupe autrichienne à son tour fut faite prisonnière.

Le premier germinal an 8, il fut nommé chef de bataillon et commandoit le bataillon complémentaire de la quatrième demi-brigade légère, à la tête duquel il fit la célèbre campagne de l'armée de réserve. Placé dans la division du général Chabran, il assista au blocus du fort de Bar. Après la capitulation de cette place, la même division dont le bataillon de M. Destaing

tenoit la droite, prit position sur les rives de la Sésia et du Pô, depuis le village de Térassa jusqu'au pont de Valence. C'est en ce lieu que le chef de bataillon Destaing fut averti par un réfugié piémontais, qu'une colonne ennemie avoit passé le Pô à Casal, et profitant de la nuit marchoit avec des équipages de pont vers le bac de Terrassa où elle prétendoit passer la Sésia. Il fit aussitôt multiplier les postes sur le rivage, allumer des feux, et envoya le réfugié piémontais au quartier du général de brigade Brenier-Montmoran, en lui donnant avis des dispositions qu'il avoit faites. Soit que le mouvement de l'ennemi n'eût pour but qu'une diversion, soit qu'il eût changé d'avis, où qu'il eût été trompé par les feux nombrenx qu'il apperçut sur les bords de la Sésia, et qui lui firent penser que Terrassa étoit gardé par un corps nombreux de troupes, il rétrograda sur Casal. A la retraite de Pignerol, il fut blessé d'un coup de feu et d'un coup de bayonnette.

Après la bataille de Marengo, le chef de bataillon Destaing fut avec son corps tenir garnison dans la citadelle de Tortonne, où il trouva l'ordre d'en prendre le commandement. Il fut ensuite avec sa troupe relever le bataillon de la quarante-sixième demi-brigade en ganison à Gavi, pays de Gènes, en exécution des

des ordres qu'il avoit reçus; il prit le commandement du fort et de la place. Mais ayant été suppléé par un chef de bataillon plus ancien que lui, et se trouvant à la suite, il fut nommé par le général Ménard commandant la division de Ligurie, membre du conseil de guerre séant à Gènes.

En l'an 9, il fut employé à la suite du quartier général de l'armée d'Italie : après le passage du Mincio, on lui donna le commandement de la place de Villa-Franca, par les circonstances devenue place d'armes, et entrepôt du siége de Peschiera et du blocus de Mantoue.

L'Italie pacifiée, en considération de ses services et de ses blessures, le chef de bataillon Destaing fut nommé commandant d'armes de la place de Chamberry, dont il a rempli les fonctions depuis le premier fructidor an 9 jusqu'au premier vendémiaire an 13, époque de la suppression de cette place. Cet officier jouit à présent des deux tiers du traitement de commandant d'armes, en attendant la vacance d'un commandement de place, ou sa retraite à laquelle ses blessures lui donnent droit.

C. NÉRIN (O. ✱),

Colonel du soixante-quatrième régiment de ligne.

LYON, département du Rhône, le 30 juillet 1756, a vu naître Claude Nérin que son goût pour l'art militaire fit entrer en qualité de soldat au vingt-quatrième régiment (ci-devant Brie), le 31 août 1775. Il fit les campagnes de 1781 et 1782 sur les côtes de Bretagne, et fut fait caporal de grenadiers le 31 janvier 1783; sergent le 13 mars 1787; sergent-fourrier le premier janvier 1790, et sergent-major de la même compagnie de grenadiers le 18 août 1791.

Le 12 janvier 1792, à l'époque où la guerre fut déclarée à l'Autriche, il fut fait sous-lieutenant. Il fit la campagne de cette année à l'armée du Nord, et obtint successivement les grades de lieutenant le 16 juin; celui d'adjudant-major le 18 octobre, et celui de capitaine le 21 novembre. Il s'étoit trouvé aux prises des villes de Menin et Courtrai, et à la bataille qui eut lieu le 20 septembre même année contre les Prussiens dans les plaines de la Champagne; il faisoit alors partie de l'armée de la Moselle. Il fit ensuite les

campagnes de 1793 et de l'an 2 à l'armée de Rhin-et-Moselle, et assista aux prises des villes de Trève et de Coblentz. Le 11 frimaire; à l'affaire de Neraheim, au déblocus des lignes de Wissembourg, il avoit été blessé d'un coup de feu, la balle ayant pénétré dans la jambe gauche. Le 18 thermidor il fut nommé chef du premier bataillon du vingt-quatrième régiment.

Le 22 fructidor, le bataillon qu'il commandoit faisoit l'avant-garde de l'armée de Rhin-et-Moselle qui se dirigeoit de Trèves sur Coblentz; à huit lieues de cette dernière ville il rencontra un escadron d'hussards hongrois et un bataillon d'infanterie, qui occupoient un poste très respectable, défendu par un large fossé et deux pièces de canon. Les préliminaires du combat durèrent à-peu-près une heure. Lorsque tout fut disposé, le chef de bataillon Nervin ordonna la charge: ce fut le signal de la victoire; tout fut emporté de vive force à la bayonnette; après un des combats les plus opiniâtres l'ennemi abandonna ses retranchemens, se retira dans le plus grand désordre, laissant sur le champ de bataille une pièce de canon, deux caissons, deux cent cinquante hommes tués, blessés ou faits prisonniers; les équipages des officiers et des soldats demeurèrent au pouvoir des Français

Il étoit passé à l'armée du Rhin et fit les campagnes de années 3, 4 et 5. Le 29 messidor an 3, il fut nommé chef de brigade; le 21 brumaire an 4 à la bataille de Frankendal, avec sa demi-brigade il soutint une forte colonne de cavalerie ennemie qui s'avançoit dans la plaine. La bonne contenance de sa demi-brigade, et le feu de mousqueterie qu'il fit faire à propos mit toute la cavalerie en déroute, l'obligea à la retraite, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Ce désordre força l'ennemi de rentrer promptement dans la ville. Tous leurs postes extérieurs furent tués ou faits prisonniers. A ce combat le colonel Nérin fut blessé d'un coup de feu de mitraille.

Le 10 thermidor an 4, après le passage du Rhin, à la bataille qui eut lieu dans les plaines d'Offeimbourg, avec le premier bataillon de sa brigade il soutint un choc contre un régiment de cuirassiers sous les ordres du prince Charles, le força à se replier sur son armée après lui avoir tué le commandant de ce régiment. Trente cavaliers montés dont la plupart étoient blessés, furent faits prisonniers. Le 7 nivôse an 5, il fut blessé à la jambe gauche d'un éclat de pierre au siége de Kell.

En l'an 6, le colonel Nérin servoit aux ar-

mées d'Helvétie, et se trouva aux prises de Soleures et de Berne. Il passa ensuite à l'armée d'Italie.

Le 7 frimaire an 7, à la cascade de Terny en Romanie, avec quinze cents hommes de sa demi-brigade et quatre compagnies de la 64e, il combattit contre une colonne de six mille Napolitains qui occupoient des positions très-avantageuses. Les soldats qu'il commandoit n'ayant point de munitions ne pouvoient tirer un seul coup de fusil; ils avoient fait des marches forcées par un très-mauvais tems. Le signal fut donné pour combattre à la bayonnette; toutes les positions furent enlevées. On prit à l'ennemi dix-sept pièces de canon, vingt caissons, le trésor du régiment Royal-Italien et tous ses bagages. On lui tua trois cents hommes; on lui fit quatre cent cinquante prisonniers parmi lesquels un colonel commandant et douze officiers. Le reste de la colonne ennemie se sauva dans le plus grand désordre et disparut.

Le colonel Nérin fit ensuite les campagnes de Rome et de Naples, se trouva à la bataille de la Trébia près Plaisance et fut employé au blocus de Gênes.

Pendant les années 9 et 10, il étoit passé à l'armée d'Observation du midi, dans les Abbruzes (Etats de Naples).

Le brave officier dont nous venons de rappeler les exploits, a toujours servi dans le même corps. Lors de la formation des demi-brigades, le premier bataillon du vingt-quatrième régiment qu'il commandoit, fut le noyau de la quarante-septième demi-brigade qui par suite du tirage du sort des nouveaux numéros devint quatre-vingt-dix-septième demi-brigade. Ses services n'ont éprouvé aucune interruption. Par un arrêté du 12 vendémiaire an 12 il fut nommé colonel du soixante-quatrième régiment, en remplacement du colonel Charlot nommé général de brigade. Il est aujourd'hui avec son régiment employé à l'armée d'Angleterre, au camp de Wimereux où il sert depuis l'an 12. Il est officier de la légion d'honneur.

C. S. MARION (O. ✱),

Colonel du vingt-quatrième régiment d'Infanterie légère.

Le 7 mai 1757, naquit à Charmes, département des Vosges, Charles-Stanislas Marion, qui, le premier septembre 1776, entra au régiment du roi infanterie; fut fait caporal le 10 avril 1780, et obtint un congé de grace le 10 novembre 1789.

Appelé sous les drapeaux de la liberté par le desir de défendre la patrie, il se présenta au moment où le quatrième bataillon des Vosges se formoit; il en fut élu capitaine; à la tête de sa compagnie il fit les campagnes de 1792 et de 1793 à l'armée du Rhin. Le 30 mars 1793, il fut blessé d'un coup de sabre au bras droit au combat de Rheinturkeim.

Une partie de l'an 1er. et l'an 2, il servit aux armées d'Italie et d'Espagne. En l'an 3, il étoit revenu à l'armée du Rhin. En l'an 4, il fut fait chef de son bataillon, qui fut amalgamé à la vingt-unième demi-brigade d'infanterie par nomination du général Schawembourg. Il se trouva ensuite à plusieurs affaires, et fut fait prisonnier

à Manheim. Le premier frimaire, ayant obtenu sa liberté, il fut rendu à ses frères d'armes. Il se trouva aux différens combats qui eurent lieu en l'an 5 et en l'an 6 à la même armée. Le 11 floréal de l'an 5, il étoit passé par ordre du général Moreau à la quatre-vingt-treizième demi-brigade de ligne, en qualité de chef de bataillon.

En l'an 7, il fut envoyé à l'armée d'Italie, commandée par le général Schérer, et avoit été nommé chef de bataillon dans la neuvième demi-brigade de ligne. Il se trouva à la bataille qui eut lieu le 6 germinal an 7, sur la hauteur, entre Bouzolingo et la Coronna. Le général Delmas lui avoit donné le commandement de huit compagnies de grenadiers, réunies en un bataillon, avec ordre d'enlever trois redoutes à l'ennemi à la bayonnette et sans tirer un coup de fusil. Le chef de bataillon Marion se met aussitôt en marche, atteint les redoutes et enlève les deux premières avant le lever de l'aurore; l'une étoit défendue par deux cents hommes et six officiers, et l'autre par trois cents hommes, ayant un drapeau et deux pièces de canon. Les grenadiers et le brave qui les guide volent à l'attaque de la troisième; mais l'ennemi est sur ses gardes, il a fait des dispositions, ici la victoire doit-être long-tems dis-

putée. Trois fois nos guerriers ont chargé, et trois fois obligés de céder ils se sont ralliés pour tenter une quatrième charge ; la persévérance et la bravoure ont triomphé de tous les obstacles, cette redoute est au pouvoir des Français. Cinq cents hommes qui la défendoient, ayant un drapeau et deux pièces de canon, furent, comme ceux des deux autres redoutes, passés au fil de la bayonnette.

Cette action sanglante nous coûta la perte de onze officiers sur vingt-quatre, et de deux cents grenadiers. Le commandant Marion se distingua dans cette journée ; par son exemple il électrisa les grenadiers, il les ramena quatre fois au combat et fut toujours l'un des premiers qui s'élancèrent dans les trois redoutes.

Le même jour sur le soir, sept cents Autrichiens se dirigeoient sur le port de l'Adige pour le passer. Le commandant Marion aussitôt sollicita auprès du général Grand-Jean l'ordre de leur couper le passage ; l'ayant obtenu, à la tête de cent hommes seulement qu'il a rassemblés, il se précipite en avant de l'ennemi, joint la ruse à l'audace, se place avec avantage derrière un moulin ; parvient au moyen d'un feu bien dirigé à faire mettre bas les armes à cette nombreuse colonne, s'empare du pont, et passe ensuite l'Adige avec les troupes de la division.

Le 16 germinal, à la bataille devant Véronne, le commandant (colonel provisoire) Marion, à la tête du bataillon de grenadiers qu'il guidoit, voyant une de nos demi-brigades mise en fuite par la cavalerie ennemie, soutenue par une nombreuse colonne d'infanterie, s'empara d'une position qui, quoique peu avantageuse, le mit dans le cas d'arrêter l'ennemi, de lui faire deux cents prisonniers et de ménager ainsi à la demi-brigade en déroute le tems de se rallier.

Le 23 floréal, lors de la retraite de sept à huit mille Russes, qui avoient passé le Pô, sous Valence, à la tête de la quatre-vingt-treizième demi-brigade dont il étoit chef de bataillon, et qui s'étoit battue toute la journée en tirailleurs (vu la nature du terrein), il s'empressa de la rallier en y joignant plusieurs militaires de différens corps; il marcha en colonne serrée contre les Russes qu'il poursuivit avec tant de force et de célérité jusqu'au Pô, près Bassignagno, qu'il les força de se jetter dans un bras de cette rivière, où plus de quinze cents se noyèrent en la traversant. Deux pièces de canon et tous leurs bagages tombèrent au pouvoir des Français.

A la bataille de San-Juliano, près d'Alexandrie, le 27 floréal le commandant Marion qui, dans le feu de l'action eut un cheval tué sous lui, reçut les plus grands éloges du général Moreau; il avoit,

dans un moment pénible, par une manœuvre hardie, rallié à la sienne une demi-brigade qui se trouvoit en déroute, et leur avoit fait faire à toutes les deux une retraite en bon ordre.

La demi-brigade commandée par le colonel Marion se trouvoit cernée de toute part à la bataille de la Trébia, par la retraite de la division. Il falloit mettre bas les armes ou se frayer un passage. Il ordonne aussitôt la retraite, s'élance et parvient à s'ouvrir un chemin au travers des bataillons ennemis; l'attaque fut vive; la résistance opiniâtre; il y eut de part et d'autre beaucoup de tués et de blessés.

Deux jours après cette belle retraite, la division dont la quatre-vingt-treizième faisoit partie dut opérer un mouvement. Pendant cinq heures le colonel Marion fut avec les soldats qu'il commandoit séparé de l'armée, et fut avec un seul bataillon en présence de l'ennemi en forces supérieures. Dans cette position critique, il ne consulta que son courage, et donna des preuves de ce que peuvent le talent, le sang froid et la valeur réunis; il sut tour-à-tour employer et la force et l'adresse, se multiplier avec art, tirer parti des positions et faire exécuter de belles manœuvres aux braves qu'il commandoit. Le succès couronna son audace; il se soutint; exécuta sa retraite avec tant de bonheur qu'il parvint

non-seulement à tirer le bataillon sous ses ordres du mauvais pas où il avoit été engagé, mais encore à faire essuyer à l'ennemi une grande perte. Trois cents Russes restèrent sur le champ de bataille.

Le commandant Marion se distingua d'une manière toute particulière à la bataille de Novi, le 20 fructidor an 7, où il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille. Les combats de Fossano et de Cadibone furent autant d'actions où se signalèrent sa valeur et ses talens militaires.

Le 12 vendémiaire an 12, Sa Majesté l'empereur des Français a nommé C. S. Marion, colonel du vingt-quatrième régiment d'infanterie légère, qui fait aujourd'hui partie du camp d'Outreau près Boulogne. Le colonel Marion est officier de la légion d'honneur.

N. BARBARON (O. ✻),

Major du trentième régiment de ligne.

PARMI les braves composant le trentième régiment de ligne, qui par de belles actions s'est immortalisé sous les ordres de nos plus habiles généraux, on doit citer avec honneur et distinction le nom de N. Barbaron, né à Sauveterre, département de la Gironde, le 25 mai 1758; aujourd'hui major de ce corps militaire, illustré par son courage et son dévouement, il offre en sa personne un exemple frappant de ce que font pour l'avancement d'un guerrier l'amour de la discipline militaire, le zèle et l'exactitude dans le service, des connoissances acquises par l'expérience et l'étude, enfin par toutes ces vertus qui font le soldat français.

N. Barbaron entra soldat au régiment Royal de Vaisseaux, le 24 décembre 1776. Estimé de ses chefs, aimé de ses camarades, il mérita les grades de sous-officiers qu'il fut appelé à remplir pendant la durée de son service : il étoit caporal le 26 avril 1778, sergent le 26 juillet 1781, fourrier le 16 mai 1786.

Il obtint son congé par grace, le 14 avril 1788. Il étoit dans ses foyers, lorsque la patrie menacée

fit un appel à ses enfans qui, pour elle, juroient de vaincre ou de mourir. Le 5 février 1792, un bataillon de la Gironde s'étant formé, il en fut nommé chef, et fut envoyé à l'armée du Nord où il fit les campagnes de 1792 et 1793.

Il fut ensuite employé avec le bataillon de la Gironde aux armées de l'Ouest et côtes de l'Océan, pendant les années 2, 3, 4, 5 et 6.

Le 20 frimaire, il avoit été embarqué sur le vaisseau la Révolution, et fit la campagne d'hiver. Avant son départ, le 26 vendémiaire, il avoit été nommé chef de bataillon à la vingt-septième demi-brigade. En l'an 7, envoyé aux armées d'observation du Danube et du Rhin, il étoit de la division Colaud. Dans le mois de vendémiaire, le second bataillon du vingt-septième régiment qu'il commandoit, ayant été forcé par l'ennemi de quitter Bruchsal pour se retirer sur Wisloch, il effectua et soutint sa retraite dans le plus grand ordre, quoique l'ennemi fût bien supérieur en infanterie, et qu'il fût soutenu par une nombreuse cavalerie et de l'artillerie. Le combat fut long et opiniâtre; le général de brigade Roussel eut un cheval tué sous lui. Ce général, dans le rapport qu'il fit au général Colaud, rendit au chef de bataillon Barbaron la justice qu'il méritoit. Il loua la

bravoure des soldats, et les talens que leur chef avoit développés dans la retraite.

Quelques jours après, le deuxième bataillon du vingt-septième ayant été barraqué à deux lieues d'Heilbron, son chef reçut ordre du général de division Baraguay-d'Hilliers d'aller prendre le commandement de quatre compagnies du régiment qui étoient placées sur une hauteur, près le village de Maure, afin d'empêcher l'ennemi, bien supérieur en forces, de couper la retraite à la colonne commandée par ce général, qui se retiroit sur Necker Gémünd. Il marcha à l'ennemi, l'attaqua plusieurs fois, lui fit perdre beaucoup d'hommes, et donna le tems à la colonne d'arriver à Epfenbach, village à la hauteur de la position occupée par les quatre compagnies qui se réunirent alors à la division Baraguay-d'Hilliers.

En l'an 8, Barbaron servoit à l'armée du Rhin; le 16 prairial il fut blessé à l'aisne gauche d'un coup de feu, à Sulminguen en Souabe, et fut toujours, avec le régiment, employé à l'avant-garde commandée par le général de division Richepance.

Le 30 frimaire an 12, il a été nommé major au trentième régiment d'infanterie de ligne, à Aix-la-Chapelle. Il est un des officiers de la légion d'honneur.

J. D'ARNAUD (C. ✻),

Général de Brigade.

JACQUES D'ARNAUD est né à Brine-Boulay, département du Loiret, le 8 avril 1758. Le 10 août 1777 il étoit soldat au trente-sixième régiment d'infanterie, caporal le 21 mai 1782, sergent le premier août 1783, sergent-major le 17 octobre 1787.

Le 15 septembre 1791 il fut nommé sous-lieutenant. On devoit cet avancement à l'ancienneté de ses services, à ses connoissances militaires, à sa bonne conduite. Le 25 août 1792 il fut fait lieutenant, et capitaine le 13 août 1793.

Il fut employé, avec le corps dans lequel il servoit à l'armée du Rhin, l'an premier de la république. En l'an 2, il étoit passé à celle du Nord. Le 9 germinal adjoint aux adjudans généraux, le capitaine d'Arnaud se trouvoit à l'attaque des villages de Saint-Vast et Saint-Aubert. Il rallia la colonne de gauche de la division de Cambray, que l'ennemi supérieur en cavalerie et artillerie avoit presque entièrement culbutée. Il n'obtint ce succès qu'en bravant avec audace les plus grands dangers.

Passé

Passé à l'armée de Sambre-et-Meuse, il fit la campagne de l'an 3, et se trouva à Longwy lorsque cette place fut attaquée par l'ennemi. Chargé de veiller à sa défense, il se distingua par sa bravoure et son dévouement. Les autorités constituées lui délivrèrent un certificat qui rappeloit honorablement la manière dont il avoit dirigé les postes opposés à l'ennemi, lorsque celui-ci s'étoit présenté sous les murs de Longwy. Le 3 fructidor an 4, au blocus de Mayence, à la tête de la trentième de ligne dont il étoit chef, il défendit la position entre Meuse et Rhin. Dans une sortie que fit l'ennemi, il fut blessé grièvement à la mâchoire inférieure, d'un éclat d'obus.

Pendant quatre années consécutives, le général d'Arnaud a commandé la trentième de ligne: il l'a disciplinée et l'a toujours conduite avec avantage à l'ennemi, particulièrement à l'affaire de Lintz et à la retraite du fort de Newied. Le gouvernement et le général en chef Jourdan le félicitèrent par écrit, de sa bonne conduite dans ces occasions.

En l'an 5, le chef de brigade d'Arnaud fut envoyé à l'armée d'Italie; il combattit à la bataille de Civita-Castellana et à celle de Falari, défit les Napolitains sur deux points différens, culbuta

une division et un bataillon, leur prit vingt pièces de canon et trente caissons. Deux jours après, à l'affaire d'Otricoli, à la tête de sept compagnies, il donna l'impulsion aux troupes dont il faisoit partie, et détermina par-là les avantages de cette brillante journée. En l'an 6, il fit la campagne de Rome, et en l'an 7 celle de Naples et d'Italie.

A l'affaire de la Trébia, le chef de brigade d'Arnaud dirigea en colonnes serrées les troupes qu'il commandoit, et qui devoient traverser la rivière. Après avoir renversé l'ennemi qui lui étoit opposé, il passa à plus de quatre cents toises sur les derrières et s'empara de sept pièces de canon dirigées sur lui. N'étant pas appuyé sur ses ailes, il fut obligé de se replier ; mais il le fit avec avantage, quoiqu'il eût été blessé à la jambe gauche. Le 12 messidor an 7, il fut fait général de brigade, en récompense de la belle manœuvre qu'il avoit exécutée sur la Trébia près Plaisance.

Le 28 thermidor, à la bataille de Novi, le général d'Arnaud avoit obtenu les succès les plus brillans sur les Russes qu'il avoit mis en déroute ; mais forcé par le mouvement rétrograde des autres corps de l'armée d'abandonner ses avantages, il parvint néanmoins à s'emparer de deux

pièces de canon, dont il fut obligé de tuer tous les canonniers et les conducteurs, qui se défendirent vigoureusement et avec opiniâtreté.

A l'affaire de Bosco, le 2 brumaire an 8, le général d'Arnaud fit décider la victoire en faveur des troupes françaises. Avec de l'infanterie seulement, il avoit à combattre un ennemi supérieur qui avoit de la cavalerie et de l'artillerie; il le tourna, le déborda par sa gauche, chargea la cavalerie en plaine à la bayonnette, pendant plus de dix milles.

Le 12 du même mois, à l'affaire de Rivalta, le général d'Arnaud, entouré et n'ayant que de l'infanterie, se retira en plaine l'espace de deux lieues, harcelé et environné par de la cavalerie, de l'artillerie et de l'infanterie. Par des manœuvres hardies il échappa à l'ennemi, lui fit éprouver une grande perte, et ne perdit qu'un officier.

Deux jours après, il défendit le front de Novi pendant trois heures contre un nombre de troupes toujours supérieur aux siennes. Obligé de l'abandonner, il se retira dans les montagnes, à dessein d'y attirer l'ennemi; cette ruse de guerre lui réussit complettement : les troupes qui le poursuivoient s'engagèrent dans les gorges, il les fit aussitôt charger, les mit en fuite et les contraignit, après avoir perdu beaucoup de

monde, d'abandonner aux Français trois bouches à feu et trois caissons; un grand nombre de fuyards fut fait prisonnier.

Le 23 frimaire, le général d'Arnaud, ayant été attaqué par une force majeure d'Autrichiens et de Russes, fut obligé de quitter la ligne de Monté-Cornua. Les troupes plièrent en désordre et s'enfuirent à travers les montagnes jusqu'à Nervi, où il devint indispensable de s'arrêter et de s'opposer à l'ennemi, dont les intentions étoient de s'emparer de ce débouché, pour couper la retraite à une colonne qui étoit vers Recco et Sori, à quatre milles de distance.

Le général d'Arnaud s'empressa aussitôt de réunir trois cents hommes de la soixante-treizième demi-brigade, commandés par le chef de bataillon Verney, qu'il plaça à un débouché où quatre hommes pouvoient en arrêter cent; il leur ordonna de tenir jusqu'à extinction. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour assurer la retraite à la portion de troupes qu'il avoit en avant, le général d'Arnaud demanda des hommes de bonne volonté, afin d'aller observer les autres défilés. Epouvantés par le grand nombre d'enemis, nos soldats gardent le silence: deux hommes seulement sortent des rangs. Le général ne renonce point à son projet; il marche seul en avant de Nervi avec les deux

braves qui se sont offerts, et qui promettent d'affronter avec lui tous les dangers. Bientôt après il regarde en arrière, pour s'assurer de la conduite des trois cents hommes auxquels il a confié la garde de l'important débouché qu'il veut conserver; il s'apperçoit que l'ennemi s'en est rendu maître, qu'il s'empresse d'arriver et de s'établir dans les rues de Nervi. Il ne lui reste plus qu'à payer d'audace et de témérité; le sabre à la main, il s'élance avec ses deux compagnons sur l'ennemi qui fait feu; ils ne sont point atteints, ils courent avec plus de violence et s'approchent des soldats ennemis qui ne peuvent se persuader que le général soit seul avec les deux soldats qui l'accompagnent; ils rétrogradent. La colonne qui étoit à Sori se trouve dégagée; elle doit son salut à la présence d'esprit, au courage du général d'Arnaud. La soixante-treizième demi-brigade, le général Wouillemont qui la commandoit, et le chef de bataillon Verney lui-même, qui malgré son courage et ses efforts n'avoit pu réunir ce bataillon en désordre qu'au plateau de Quinto, rendirent justice au beau dévouement de leur général. Le colonel Wouillemont, depuis général de brigade, rappelant dans un certificat honorable les services rendus par le général d'Arnaud à l'affaire du 23 frimaire an 8, disoit:

« L'ennemi ayant porté toutes ses forces sur la brigade de gauche, et l'ayant forcée et suivie dans sa marche rétrograde jusqu'à Nervi, avoit coupé celle de droite que je commandois. Le général de brigade d'Arnaud, par les efforts de son courage, ne dut presque qu'à lui seul l'avantage de me dégager et de me réunir à la deuxième brigade, avec laquelle ce général se défendit dans Nervi, d'où il chassa l'ennemi, et prépara la glorieuse journée du lendemain..... Ce combat et ceux qui suivirent sur ce point, où nous fûmes toujours vainqueurs sous les ordres du général d'Arnaud, retardèrent pendant six mois le blocus de Gênes, où il fit des prodiges de valeur ».

Le 13 germinal, les troupes du général d'Arnaud (la huitième légère en faisoit partie), obligées d'abandonner Recco, se retiroient harcelées par un ennemi infiniment supérieur en nombre. Ce général ne peut souffrir cette retraite, il veut que l'ennemi soit attaqué. Il arrache le fusil des mains d'un soldat, fait feu sur les alliés, ralentit par-là leur ardeur. Excitée par l'exemple de ce brave guerrier, la colonne s'arrête, se rallie, charge l'ennemi, et s'empare de nouveau de Recco; tout ce qui se trouvoit en ce lieu fut pris ou passé au fil de la bayonnette

Les 16 et 17 germinal, l'ennemi toujours su-

périeur en nombre occupoit des positions que les difficultés des lieux faisoient juger inexpugnables. A la tête de ses troupes privées de vivres depuis deux jours, il l'attaqua avec impétuosité, le défit et sauva les pièces de canon et les munitions, quoiqu'il eût reçu des ordres pour les abandonner.

Le 21 floréal, le général d'Arnaud rompit la ligne de l'ennemi par la Bisagno, l'attaqua par derrière sur le Monté-Cornua, et seulement avec le premier bataillon de la deuxième de ligne il battit complettement quatre mille Autrichiens, fiers de l'avantage qu'ils avoient obtenu sur la colonne qui le matin avoit été chargée de les attaquer de front. Tout ce que le bataillon de la deuxième de ligne rencontra fut fait-prisonnier; les magasins de l'ennemi et quatre pièces de canon tombèrent en son pouvoir.

A la tête de deux mille hommes, le 8 prairial, le général d'Arnaud prit plusieurs redoutes d'assaut; mais arrivant à la dernière, il fut grièvement blessé à la jambe gauche, et cette blessure fut telle qu'elle exigea l'amputation.

Au blocus de Gènes, l'ennemi, malgré ses fréquentes tentatives, ne put forcer le général d'Arnaud à rentrer dans les murs de cette place. Ce général occupa toujours des positions qui se trouvoient éloignées de plus de trois milles. Par

ce moyen il conserva des moulins, sans lesquels la place auroit manqué de farines, et des potagers considérables qui fournissoient des légumes à ses habitans.

Le général d'Arnaud a servi vingt-sept ans avec honneur et distinction : et comme le disoit le général Watrin (1), « il a toujours conduit à la victoire les troupes qu'il savoit aussi bien commander que discipliner. A la tête de la même division à l'armée d'Italie, il a constamment repoussé et vaincu l'ennemi dans la rivière de Gênes, jusqu'au moment où une balle lui enleva la jambe, et priva la République des services d'un officier général d'un mérite aussi rare ». Le général d'Arnaud a toujours mérité l'estime, l'attachement et la confiance de ses frères d'armes.

---

(1) Certificat du général Watrin donné au quartier général d'Ancône, le 17 germinal an 7.

A. PAILLARD (*),

Général de Brigade.

Auguste Paillard, âgé de 45 ans, est né en Nivernois de parens aisés qui ne l'avoient point destiné au service; mais leur fils, avide de gloire et porté d'inclination pour l'état militaire, entra dans le régiment des Gardes le 17 mai 1775. Une taille riche, une belle figure, une ame toute de feu le firent distinguer de ses camarades; il passa successivement depuis le grade de caporal jusqu'à celui de sergent-major, dans lequel il a constamment joui d'une estime méritée et de la confiance de ses supérieurs.

Le premier septembre 1792, le régiment des Gardes-Françaises fut licencié, et M. A. Paillard fut nommé sous-lieutenant dans la garde parisienne soldée. Tourmenté par le besoin de servir sa patrie aux armées, il demanda et obtint facilement le grade de lieutenant dans le treizième régiment d'infanterie légère. Il marcha aux frontières avec ce brave régiment, et s'y distingua bientôt par tous les moyens qui caractérisent un militaire franc et loyal. Le vœu de ses camarades et le suffrage de ses supérieurs l'a-

voient fait nommer capitaine, quand le ministre de la guerre qui avoit su apprécier ses talens militaires et les services qu'il avoit rendus aux postes qui lui avoient été confiés, l'éleva au grade de général de brigade le 5 octobre 1793.

Le général Paillard ne tarda pas à justifier le choix du ministre, et se rendit bientôt redoutable aux ennemis de la France. En l'an 2, il commandoit la division d'entre Saare et Moselle, battit l'ennemi plusieurs fois, entre autres à Apach en avant de Sierk où il fit six cents prisonniers, prit cent cinquante chevaux du régiment de Wurmser et s'empara de la position avantageuse que les Autrichiens occupoient sur la hauteur d'Apach près le village de Perle, et poursuivit l'ennemi toute la journée jusques dans ses retranchemens. Le général Paillard fut ensuite chargé du commandement de l'avant-garde de la division du centre de l'armée de la Moselle, et força l'ennemi au pont de Conwesbruc. Il entra un des premiers dans la ville de Trèves.

L'armée de la Moselle ayant marché sur Mayence fut réunie à l'armée du Rhin. Ce général commanda pendant 6 mois la division de gauche, et avoit établi son quartier général à Boudenheim. Ayant attaqué l'ennemi sur la gauche, il le chassa du village de Consenheim et le fit occuper par les troupes sous ses ordres. Peu de jours après

il s'empara du plateau de Montbach ; dans ce combat il fit éprouver une perte considérable à l'ennemi, lui fit 800 prisonniers sous le feu des batteries de la place et de celles des îles St.-Jean et St.-Pierre, et resta devant Mayence pendant tout le blocus qui dura un an et quatre jours.

Ceux qui ont suivi les opérations des armées pendant une guerre aussi active, n'ignorent pas que les troupes devant Mayence furent réduites à toutes sortes de privations pendant l'hiver le plus rigoureux que l'on ait senti. Pendant un long laps de tems mal nourri, mal vêtu, le soldat fut sans cesse agité par la tourmente révolutionnaire, et ne laissoit pas d'inquiéter ceux qui étoient chargés du bon ordre et de la discipline des camps. C'est sur-tout dans ces circonstances difficiles, que le général Paillard donna des preuves non-seulement de courage, mais aussi de sagesse et de prudence. Il voyoit souvent le soldat dont il partageoit la misère ; il l'encourageoit par son exemple, et chaque jour il obtenoit sa confiance par sa sollicitude vraiment paternelle ; aussi en étoit-il chéri comme un pére et pouvoit compter sur son dévouement à la vie et à la mort. Nul ne poussa comme lui au plus haut degré cette facilité à maintenir un bon esprit parmi les troupes.

Après cette pénible campagne, le général Pail-

lard fut employé à la division qui s'étendoit depuis Baals jusqu'à Rhinhau ; et lorsque l'armée française effectua le passage du Rhin dans cette partie, il s'empara du vieux Brissac.

Toujours honoré de la confiance des chefs, on donna au général Paillard le commandement des flanqueurs de l'aile droite ; avec ces troupes d'élite il longea toute la Suisse depuis Binfelden jusqu'à Constance ; s'empara de cette dernière ville, ainsi que de celles de Berlin, de Mersebourg et de Lindau : le lendemain de son arrivée en cette dernière il attaqua et battit complètement l'ennemi, le força de lui abandoner la ville de Bregentz devant laquelle les troupes sous ses ordres restèrent en position jusqu'à la retraite de l'armée française.

En l'an 5, le général Paillard fut employé à l'armée du Danube, et commanda pendant quelques mois la quatrième division, à la tête de laquelle il a complètement battu l'ennemi à Andelfinguen sur la Tour, et lui fit quinze cents prisonniers. Après tant de glorieux travaux ce général fut rappelé à l'armée du Rhin, et y fut employé sur la rive droite ; commanda tout le pays conquis depuis Rotolzel et Stokac jusqu'à Valshout, en remontant la Wuthac jusqu'à Donachinguen. Après avoir fait le bonheur des bons montagnards de cet immense pays pendant près

d'un an, le général Paillard passa à l'armée des Grisons d'après les ordres du ministre de la guerre, et fit cette campagne sous les ordres du général en chef Macdonald.

Ce général aussitôt en arrivant à Trente lui confia le commandement du Tyrol méridional, et ne pouvoit le remettre en de meilleurs mains; il connoissoit sa prudence et son habileté à concilier l'esprit des habitans et celui des troupes, et sa fermeté à faire respecter les personnes et les propriétés. Le général Paillard, dans ce pénible commandement, mérita les éloges du général en chef, et la confiance et l'estime des habitans du pays jusqu'au moment où les armées repassèrent en France. Ce moment est encore présent à son souvenir, et c'est toujours avec émotion qu'il parle à ses amis des marques de vénération et d'amitié qu'il reçut de ces bons étrangers au moment de les quitter pour jamais.

Si quelque chose pouvoit augmenter l'intéret qu'inspire le guerrier dont nous rappelons les beaux faits d'armes, ce seroit sans doute le récit de ses qualités morales et de ses vertus civiques. Ce père de famille est aussi intéressant dans l'intérieur de sa maison, qu'il fut redoutable aux ennemis de l'état; époux heureux et chéri, père de deux fils intéressans, il a déjà la satisfaction de voir son fils aîné parmi les premiers élèves du

lycée de Rennes, et qui promet d'être un jour un de ceux dont s'honorera le plus cette maison respectable.

Le capitaine Gérard, un de ses aides de camp, disoit dans sa correspondance : « Le général Paillard est modeste, probe et sans ambition. Décoré de l'étoile de la légion d'honneur, il semble seul ignorer tous les services éclatans qui l'ont immortalisé ; il ne vit que pour faire des heureux et pour servir la patrie ».

J. QUÉTARD (*),

Général de Brigade.

Le général de brigade Quétard, commandant de la légion d'honneur et le département de la Somme (quinzième division militaire), est né à Orléans, département du Loiret, le 5 décembre 1746. C'est dans le corps de la gendarmerie où il fut reçu le 4 septembre 1768, qu'il se forma dans la pratique et la théorie de l'art militaire. Il servoit dans la campagne de Flandres, et y resta jusqu'au premier novembre 1771.

A l'époque de la formation des bataillons qui marchoient aux frontières pour s'opposer aux coalisés, Jacques Quétard, le 9 octobre 1791, fut nommé lieutenant-colonel du premier bataillon du Loiret. Il fut envoyé à l'armée du Nord, et fut employé successivement sous le commandement des généraux en chef Rochambeau, Luckner, Dillon, Dumourier, Dampierre, Custine et Houchard. Il fit la campagne qui précéda et suivit la bataille de Fleurus, sous les ordres du général Jourdan.

Envoyé à l'armée du Rhin avec la trente-

sixième demi-brigade, devenue quatre-vingt-quatrième régiment, dont il avoit été nommé colonel le premier frimaire an 3, il servit aux armées commandées par les généraux en chef Pichegru, Moreau et Augereau.

Le colonel Quétard avoit assisté aux siéges de Mastricht et de Mayence.

Le 2 floréal an 5, il se distingua particulièrement au passage du Rhin, à Kilstatt: ce passage qui fut pour ainsi dire brusqué, et dont le succès fut dû au génie de ceux qui commandoient, à l'audace de ceux qui exécutoient, offrit, dans son ensemble et dans les détails, tout ce qui peut être employé dans l'attaque et la défense. Un instant, près du pont à Kilstatt, les troupes françaises ont été mises en désordre; le colonel Quétard s'élance sur le pont, rallie les braves, fait prendre une nouvelle position à son régiment, et arrête la colonne ennemie qui lui étoit opposée. Le général Moreau, dans son rapport, loua la conduite et la bravoure du colonel de la trente-sixième, qui dans cette journée avoit rendu nuls, sur ce point, tous les efforts des Autrichiens.

Au siége de Kell, il se distingua d'une manière toute particulière. Son régiment étoit opposé à l'ennemi qui ne put jamais lui faire perdre un pouce

pouce de terrein. Le colonel Quétard, blessé à la main droite dans la sortie du 2 frimaire, ne quitta point le commandement, et partagea les travaux et la gloire des soldats qu'il guidoit au combat, et de tous les Français qui défendirent le fort de Kell.

Il fut ensuite envoyé à l'armée destinée contre l'Angleterre, et qui étoit commandée par le général Dessaix. Il passa ensuite à celle d'Helvétie qui tour-à-tour fut guidée par les généraux en chef Schawembourg et Masséna. Dans cette campagne, il obtint le grade de général de brigade qui lui fut conféré le 7 messidor an 7.

En l'an 8, à la bataille de Tulikou qui fut livrée le 15 vendémiaire an 8, il accourut soutenir le général Heudelet, forcé à la retraite par l'armée russe. A peine eut-il rangé en bataille la demi-brigade qu'il commandoit, qu'il se mit à la tête, chargea l'ennemi qui déjà enveloppoit le corps peu nombreux qui lui étoit opposé, culbuta les Russes, et parvint à rétablir la ligne qui avoit été rompue.

Le général Quétard a fait toutes les campagnes de la liberté, et toujours d'une manière distinguée. Dans toutes les actions qui eurent lieu aux armées dans lesquelles il a servi, il se rendit utile et comme soldat, et comme capitaine, et

comme officier supérieur. Estimé des braves ; cher à tous ses frères d'armes, il est digne d'occuper la plume des écrivains qui se feront un devoir de rendre hommage aux vertus civiles et militaires des guerriers français.

B. AUBURTIN,

Lieutenant, Aide de camp du général de brigade Quétard.

Fils adoptifs des généraux, leurs frères d'armes au champ d'honneur, et leurs amis les plus fidèles dans leurs foyers; souvent leurs élèves et quelquefois leurs dignes rivaux, les aides de camp parlent toujours avec enthousiasme des officiers supérieurs auprès desquels ils ont l'honneur de servir la patrie: pourroit-on s'en étonner? La gloire de ces pères d'adoption réjaillit sur ces enfans, que des talens, des vertus et le vrai courage ont fait choisir. Il en résulte de part et d'autre un attachement durable, une amitié réelle et constante dans la bonne et mauvaise fortune, une douce réciprocité de prévenance et d'égards. Qu'il est flatteur pour nous de pouvoir dans notre ouvrage placer les pères à côté des enfans, et les aides de camp sur la même ligne que leurs généraux! C'est une double jouissance que nous offrons aux uns et aux autres. En parlant de leurs belles actions, il semble que le laurier qu'ils ont cueilli ensemble va refleurir encore; c'est un nouvel intérêt donné à

nos archives; c'est un juste tribut payé par nous à la reconnoissance des uns, à l'amitié des autres.

Guidés par de pareils motifs, nous placerons aujourd'hui la notice du lieutenant Bernard Auburtin à côté de celle du général Quétard dont il est l'aide de camp, et dont il a souvent partagé et les travaux et la gloire.

Né à Ste.-Barbe, département de la Moselle, le 11 novembre 1773, il avoit dix-huit ans, et son éducation étoit à peine terminée, qu'il entra en qualité de sergent-major, le 14 août 1791, au deuxième bataillon de la Moselle, faisant partie de la cent-seizième demi-brigade, devenue quatre-vingt-quatrième régiment, et qui fut envoyé à l'armée de la Moselle sous les généraux Beurnonville, Houchard et Jourdan; ensuite à celle du Rhin sous les ordres des généraux Custine, Beauharnais, Pichegru et Moreau; enfin à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il fut employé au siége de Charleroi et de Luxembourg.

Il étoit passé à l'armée du Rhin commandée par Moreau, division Augereau. Telle fut sa bonne conduite pendant la campagne de l'an 4, celle de l'an 5, qu'il fut nommé le 5 messidor sous-lieutenant au quatre-vingt-quatrième régiment; il s'étoit parfaitement conduit au siége de Kell, particulièrement le 2 frimaire à l'attaque du camp retranché de l'ennemi où il entra

l'un des premiers dans les redoutes. Le 12 frimaire, il fut blessé à la jambe droite par un éclat d'obus.

Il servit ensuite à l'armée d'Angleterre commandée par Dessaix, et fut envoyé à l'armée d'Helvétie aux ordres du général Schawembourg.

En l'an 7, il étoit à l'armée du Danube sous les ordres de Moreau et Masséna. Le 30 thermidor il avoit été nommé aide de camp sous-lieutenant, et combattit à l'affaire du 30 fructidor à Dettingen sur l'Aar en Suisse. Dans cette journée, il donna des preuves de sa bravoure en conduisant trois fois de nouvelles troupes en face des deux ponts qu'avoient jetés les Autrichiens. Il montra qu'il avoit du talent en plaçant les soldats qu'il guidoit, d'une manière si favorable qu'il empêcha l'ennemi de paroître sur les ponts, quoiqu'il fût soutenu par trente-deux pièces d'artillerie.

Le troisième jour complémentaire an 8, il se distingua au passage de la Limath et à la prise des deux camps russes Venenlot et Wartingen, où il entra le premier à la tête des tirailleurs.

Le 15 vendémiaire, à Tulikou près Andelphengen en Suisse, à la tête des tirailleurs des deuxième, quarante-sixième, cent-troisième demi-brigade, première légère et huitième régiment de hussards, il fut chargé de harceler

l'aile droite de l'armée russe ; il mit en déroute une colonne ennemie qui s'avançoit pour le charger et lui prit trois drapeaux et une pièce de canon. Pour le récompenser du service qu'il avoit rendu à l'armée dans cette journée, il fut promu au grade de lieutenant aide de camp sur le champ de bataille par le général de division Menard; sa nomination fut approuvée par le général en chef Masséna et confirmée par l'arrêté du 17 vendémiaire an 8.

Depuis l'an 5, le lieutenant Auburtin a suivi la fortune du général de brigade Quétard, dont il est l'aide de camp; c'est sous ses ordres qu'il s'est distingué. Il est aujourd'hui auprès de son général à Amiens (quinzième division militaire, subdivision de la Somme).

J. B. MILHAUD (C. ✻),

Général de Brigade.

Le guerrier qui nous occupe en ce moment est né à Arpajon, département du Cantal, le 18 du mois de novembre 1766. Elève au corps du génie de la marine en 1788, à l'époque de la révolution il quitta le service de ce corps, et fut nommé en 1790 sous-lieutenant dans un régiment des Colonies, et ne fut employé dans aucune de nos possessions dans les Deux-Indes.

En 1791, Jean-Baptiste Milhaud étoit chef de légion de la garde nationale dans le département du Cantal. Ce fut à la fin de 1792 qu'il fut nommé représentant du peuple à la convention nationale par ses concitoyens de son département. Pendant vingt-huit mois il fut successivement envoyé en mission aux armées du Rhin, des Pyrennées-Orientales et des Ardennes. Il rendit des services importans à nos armées; il obtint le brevet de capitaine au quatorzième régiment de chasseurs à cheval, et fut fait chef d'escadron au vingtième régiment de chasseurs, le 22 juillet 1793.

La constitution de l'an 3 ayant été mise en

activité, il fut envoyé par le ministre de la guerre à l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, où il desiroit de servir, et fut nommé chef de brigade au cinquième régiment de dragons, le 5 pluviôse an 4.

A la tête des dragons, le colonel Milhaud fut employé aux affaires les plus importantes. Au combat de Cisismone, avec son régiment il passa la Brenta à la nage, coupa la retraite à trois mille Autrichiens qui furent pris, ainsi que huit pièces de canon et quinze caissons. Parmi les six drapeaux qui, le soir même, furent présentés au général Bonaparte, le colonel Milhaud en offroit deux qu'il avoit pris lui-même. On sait qu'à la belle journée dans les gorges de la Brenta, l'armée autrichienne fut battue. Le lendemain à Bassano, le combat recommença; le colonel Milhaud fut chargé par le général en chef Bonaparte, avec deux cents dragons, d'attaquer l'arrière-garde de l'ennemi; un escadron de Wurmser qui venoit s'opposer à nos dragons fut culbuté, un bataillon de Hongrois mit bas les armes: le résultat de cette charge fut la prise du grand parc d'artillerie de l'armée ennemie, composée de quarante pièces de canon, de deux cents caissons et de quinze cents chevaux attelés. Le colonel Milhaud, arrivé aux portes de la citadella, fut attaqué par un corps de cavalerie

qui prétendoit reprendre le parc d'artillerie. Pour le repousser il employa quatre pièces d'artillerie ennemie qui étoient en son pouvoir, et qu'il fit servir par des dragons. Dans cette journée, Wurmser fut complettement obligé de battre en retraite, et ne trouva d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue. Un instant de plus, lui-même et tout le trésor de l'armée autrichienne tomboient entre les mains des Français.

Au combat de St.-Michel, où l'ennemi avoit obtenu quelques avantages, le colonel Milhaud fut blessé à la tête.

La veille de la bataille de Rivoli, au combat de St.-Martin près Véronne, le colonel Milhaud chargea à la tête du cinquième régiment de dragons un bataillon ennemi qui faisoit sa retraite sur la grande route de Véronne à Caldiéro, soutenu par une pièce d'artillerie. C'est à la bravoure que fit paroître dans cette action le cinquième de dragons qui eut une cinquantaine de soldats et chevaux tués ou blessés, que l'on dut la prise d'un bataillon ennemi, de sa pièce de canon et d'un caisson. Dans la même affaire, et presque au même instant, le chef de brigade Milhaud fournit avec ses dragons une seconde charge contre le régiment de hussards Prince Joseph, qui venoit pour secourir et délivrer le

bataillon; le culbuta et lui fit une trentaine de prisonniers.

Dans toutes les affaires où le cinquième de dragons fut employé à l'armée d'Italie commandée par Bonaparte, le colonel Milhaud seconda ses braves frères d'armes et cueillit avec eux les lauriers de la victoire.

En l'an 8 le 15 nivôse, il avoit été nommé général de brigade, et fut employé à l'armée de l'Ouest sous les ordres des généraux en chef Hédouville et Brune. Il fit partie de l'armée de réserve aux ordres du général Berthier.

Le 18 brumaire an 8, il étoit aux Tuileries et remplissoit les fonctions de chef d'état-major du général Lanne. Et le 19, à St.-Cloud, il étoit chef d'état-major du général Murat.

Pendant les années 9 et 10, il fit les deux campagnes d'Italie sous les ordres du général Brune, et fut ensuite employé en France auprès du général Murat. En l'an 12, il suivit ce général en Italie, et passa sous le commandement du général en chef Jourdan. Il sert aujourd'hui en qualité de général de brigade à la division de l'armée française, en Ligurie, placée à Gênes. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

A. MANHÉS,

Lieutenant de grenadiers, Aide de camp du général Milhaud.

Nous placerons à côté de son général ce jeune aide de camp, un des élèves sortis de l'école de Mars, qui fit l'apprentissage du noble métier de la guerre au camp formé près Paris (1), et qui fut trouvé digne, même à cette école, d'être nommé élève-instructeur pour l'artillerie.

Antoine Manhés est né à Aurillac, département du Cantal, le 4 novembre 1777. Les heureuses dispositions qui se développoient en lui le firent nommer élève à l'école de Mars par le département du Cantal. Dès son arrivée au camp, il se fit remarquer par son zèle et sa bonne conduite. Le 8 thermidor an 2, il fut nommé élève-instructeur, et mérita les éloges des commandans du camp des Sablons, Labretèche, Dumas et Sanet. Il fit le service en ce lieu pendant six mois et huit jours.

Le tems de la durée de l'école de Mars ayant

(1) Plaine des Sablons à Neuilly.

compté pour une campagne d'après un décret de la convention nationale, par un autre décret du 17 germinal an 3 le jeune instructeur Manhés fut nommé sous-lieutenant au troisième bataillon du Cantal, aujourd'hui vingt-sixième régiment d'infanterie de ligne, qui servoit à l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres de Pichegru.

Le sous-lieutenant Manhés fut envoyé au siége de Luxembourg. Cette ville se rendit au général Hatry le 24 prairial de l'an 3. Il passa ensuite à l'armée des Alpes, et servit sous les généraux en chef Kellermann, Schérer, Bonaparte et Joubert.

Le 28 thermidor an 7, ce jeune officier, à la bataille de Novi, commandoit la compagnie; il se conduisit avec la plus grande bravoure, encourageant ses camarades et les secondant dans une charge vigoureuse contre les Russes. Pendant l'action, il fut grièvement blessé d'un coup de feu à la jambe droite.

Le 3 nivôse an 8, il fut fait lieutenant des grenadiers dans la vingt-sixième demi-brigade de ligne, aujourd'hui vingt-sixième régiment; il étoit à l'armée d'Italie, division du général Thureau. A l'affaire des Gravières, près Suze, comme lieutenant de grenadiers il commandoit deux compagnies; il fut un des premiers qui entrèrent dans les redoutes qui furent prises d'assaut. Dans le combat, il fit preuve d'intelli-

gence et d'une valeur à toute épreuve. Le lieutenant Manhés servit successivement pendant les années 8 et 9, sous les ordres des généraux en chef Moreau, Masséna et Berthier. Il avoit été nommé aide de camp du général de brigade Milhaud, le 10 brumaire an 9, lorsqu'il passa à l'armée d'observation commandée par le général Murat; il y fut employé pendant les années 10 et 11 avec son général, et suivit le général en chef Murat en Italie.

Le lieutenant de grenadiers Manhés est dans la sixième année de ce grade. Il est aujourd'hui en Ligurie, à Gênes, auprès du général dont il est l'aide de camp.

F. N. FRIRION (C. ✻),

Général de Brigade.

François-Nicolas Fririon est né à Vandières près Pont-à-Mousson, département de la Meurthe, le 7 février 1766. Le 23 avril 1782, il étoit soldat au ci-devant quarante-huitième régiment d'infanterie. Son zèle pour ses devoirs, des connoissances acquises et la confiance que ses qualités personnelles inspiroient à ses supérieurs, le firent nommer caporal le 16 septembre 1783, et fourrier le premier juin 1784.

A cette époque mémorable qui, pour la cause de la patrie, créoit des soldats et plaçoit les braves et les hommes à talens au rang qu'ils devoient occuper, M. Fririon fut nommé quartier-maître de son régiment, le premier janvier 1791. Les officiers supérieurs qui lui confièrent alors les fonctions administratives du corps, rendirent justice aux connoissances que lui avoient données et la pratique et la théorie.

Le 31 mai 1792, il fut fait lieutenant, capitaine le 24 septembre 1793; et le 15 vendémiaire an 3, il étoit chef de bataillon au même régiment, qui depuis est devenu la soixante-deuxième demi-brigade.

M. Fririon a fait les campagnes de la révolution à l'armée du Rhin, jusqu'au mois de germinal an 6, époque à laquelle il fut employé en Helvétie. Il s'est trouvé à plusieurs affaires importantes, et a rempli avec zèle et dévouement les fonctions dont il avoit été chargé. Il fut fait adjudant-général chef de brigade, le 19 ventôse an 5.

Le 28 floréal an 6, la conduite du général Fririon en Helvétie fixa les regards du gouvernement. A l'affaire de Sion il se comporta avec intelligence et bravoure. Telle fut la grandeur des services qu'il avoit rendus, que le président du directoire exécutif de la république française, dans sa lettre du 9 prairial, lui disoit: « Le directoire exécutif doit à la valeur un juste tribut d'éloges: il lui a été rendu compte de votre conduite dans l'affaire du 28, près de Sion; il s'empresse d'acquitter sa dette envers vous ». Signé, Rewbell.

En l'an 7, le général Fririon fut employé à l'armée d'Italie, où il remplit les fonctions de sous-chef de l'état-major général. Dans toutes les affaires de cette campagne pénible, par son courage et ses conseils il fut de la plus grande utilité. Il passa quelques tems après à l'armée du Rhin qu'il avoit quittée, avec le même grade de sous-chef de l'état-major général. Par suite

de la conduite qu'il avoit tenue tant en Allemagne qu'en Italie, le 28 messidor an 8, il fut nommé général de brigade, confirmé dans ce grade le 19 thermidor, et maintenu par le premier consul Bonaparte. Il continua ses fonctions de sous-chef de l'état-major jusqu'au traité de paix de Lunéville ; il fut depuis employé dans la cinquième division militaire à Strasbourg. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

Le général Fririon n'a point été placé dans ces brillantes positions qui permettent à un officier de s'illustrer par des actions d'éclat. Toujours chargé de la partie administrative, n'ayant aucun commandement direct, il n'a pu moissonner ces lauriers de gloire que Mars distribue à ses favoris. Mais ceux qui lui appartiennent, attestent sa bravoure, ses talens. Homme de bien, attaché à ses devoirs, à son état, au chef de l'empire, il sera toujours compté parmi les bons citoyens ; les braves soldats et les officiers utiles.

P.

P. DEVAUX (C. ✻),

Général de Brigade.

Né à Vierzon, département du Cher, le 22 mars 1766, Pierre Devaux est entré dragon au régiment ci-devant Monsieur le 24 mars 1782. En 1791, il sortit de ce régiment et fut nommé capitaine de grenadiers à la formation du premier bataillon de l'Indre; il dut le choix qui fut fait de lui à ses connoissances militaires.

Le général Devaux a fait toutes les campagnes avec Dumourier, et celle de Sambre-et-Meuse sous le général Jourdan.

En l'an 2, il servoit à l'armée du Nord et fut nommé sur le champ de bataille adjudant général chef de bataillon, après avoir pris trois redoutes au Cathuan, où il reçut un coup de feu dans la cuisse; il fut fait adjudant général chef de brigade sur le champ de bataille après avoir, dans un combat livré à 3 lieues de Réumois sur Oise, fait cent huit Hongrois prisonniers et leur colonel; il fut blessé au bras d'un coup de sabre. A l'armée de Sambre-et-Meuse, il a commandé la tranchée au siége de Charleroy, où il fut blessé deux fois; il prit à la bayonnette la fameuse

redoute sous Charleroy ; dans ce combat il reçut une blessure. Il devoit porter à la convention les drapeaux pris sur les Autrichiens ; mais il savoit que l'ennemi étoit réuni à Fleurus, qu'une bataille générale devoit avoir lieu ; il voulut cueillir de nouveaux lauriers et combattre dans cette mémorable journée où la victoire fut déclarée pour les Français.

Il fut chargé de porter à la convention les clefs des château et place de Namur.

L'ennemi poursuivi par une armée victorieuse fut obligé de passer le Rhin, l'adjudant général Devaux fut alors envoyé à Valenciennes et reçut bientôt après l'ordre de se rendre à la Vendée. Mais la pacification étant heureusement survenue, il n'eut avec les Chouans qu'un combat à soutenir aux environs de la petite ville de Nort à six lieues de Nantes. Il fut appelé à l'armée d'Italie et s'est trouvé au déblocus de Véronne.

Quelque tems après, il marcha contre les Esclavons qui étoient venus au secours des Vénitiens : dans le combat le chef de brigade fut blessé, l'ennemi fut complètement battu. Il marcha ensuite sur Salo, dans la vallée de Salia, contre des insurgés ; après les avoir chassés et détruits il rentra à Brescia. Le gouvernement de cette ville, en reconnoissance des services qu'il avoit rendus en cette journée, lui donna

un sabre d'honneur avec cette inscription : *Il popolo Bresciano recognescente à l'adjudant général Devaux.*

Après la paix faite à Campo-formio il rentra en France, et se retira à Caen. C'est en cette ville qu'il reçut l'ordre du général en chef Bonaparte de s'embarquer à Toulon pour servir dans son grade à l'armée d'Egypte. Ce brave officier s'empressa d'obéir, se trouva à plusieurs combats livrés près du Caire. Au siége de St.-Jean-d'Acre, il fut blessé six fois à côté de Bonaparte. A la bataille d'Aboukir il reçut encore une blessure honorable.

Le 10 brumaire an 8, les troupes ottomanes ayant débarqué au Bocage de Lesbé, l'armée française marcha contre eux et leur livra bataille le 10 brumaire an 8. Dans cette journée les Ottomans furent complètement battus; on leur enleva trente-trois drapeaux et trois queues de pacha. Le brave Devaux prit lui-même cinq drapeaux; il fut chargé de présenter ces glorieux trophées, pris à l'ennemi, au général en chef Kléber qui lui remit un sabre d'honneur.

De retour en France, il fut nommé par le premier consul général de brigade, fut admis membre de la légion d'honneur dont il est aujourd'hui l'un des commandans, et bréveté avec sabre d'honneur par le chef du gouvernement.

Quelques mois après, il reçut l'ordre de retourner en Egypte avec trois mille hommes; mais le voyage n'eut pas lieu. Il lui fut alors enjoint de s'embarquer avec les trois mille hommes pour Cadix en Espagne, ce qu'il exécuta; il se trouva au combat d'Algésiras (*V.* Gal. Milit., *Linois.*). Il débarqua avec cent hommes qui furent portés au rivage dans les chaloupes des vaisseaux du bord, malgré le feu de six vaisseaux ennemis, et s'empara des batteries espagnoles. Les canons de celle de St.-Iago démâtèrent le vaisseau anglais l'Annibal qui se rendit après un combat opiniâtre, ce qui décida et contraignit les Anglais à se retirer avec leurs vaisseaux, en très-mauvais état dans le port de Gibraltar. Dans ce combat le général Devaux fut légèrement blessé; il reçut du gouvernement, des ministres de la guerre et de la marine, et du sénateur Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de la république française à la cour de Madrid, des lettres de félicitation pour sa belle conduite pendant le combat d'Algésiras.

Après avoir resté six mois à Cadix, le général Devaux reçut l'ordre de partir pour St.-Domingue avec les troupes qu'il commandoit. Quoiqu'il eût été nommé général de brigade et bréveté par le premier consul, on lui annonça à l'armée de St-Domingue qu'il n'étoit compris sur le tableau que comme adjudant général. Malgré ses obser-

ations, le général Leclerc lui objecta l'ordre du tableau envoyé par le ministre de la guerre, et ajouta que l'on servoit son pays dans tous les grades. Le général Devaux ne songea plus qu'à remplir ses devoirs : à la bataille de la Crête-à-Pierrot, après une action longue et meurtrière, il reçut une balle à travers la cuisse. Sa bonne conduite dans l'action et sa blessure le firent nommer général de brigade par le général Leclerc. Ce brave officier est rentré en France, et commande actuellement le département de la Mayenne, vingt-deuxième division militaire.

S. C. DUFRESSE (C. ✻),

Général de Brigade.

COMMANDANT de la légion d'honneur et du département des Deux-Sèvres, Simon-Camille Dufresse, inviolablement attaché à ses devoirs, à la patrie, au gouvernement, est digne de la place qu'il occupe, de la confiance qu'il obtient, de l'estime et de l'amitié de tous ceux qui ont le bonheur de le connoître.

Né à la Rochelle, département de la Charente-Inférieure, le 2 mars 1763, il courut se placer dans les rangs des guerriers français au moment le plus pénible, lorsque la discorde agitoit ses torches funèbres sur la France menacée au dedans et au dehors par des ennemis implacables. Destiné à combattre les soldats de la coalition, il entra en qualité de soldat le 8 septembre 1792, au deuxième bataillon des fédérés nationaux. Le 19 décembre de la même année, il étoit capitaine au même bataillon.

Le 18 septembre 1792, ses services et ses connoissances militaires le firent nommer adjudant-général chef de bataillon, et adjudant général chef de brigade le 6 septembre 1793.

Il avoit fait les campagnes de 92 et 93 à l'armée du Nord. Il avoit reçu deux coups de sabre à la bataille de Newied; et il avoit dirigé différentes colonnes de l'armée, lorsque le 22 brumaire an 2 il fut nommé général de brigade.

Cet officier supérieur fut envoyé à l'armée des côtes de Brest, où il fit la campagne de l'an 2. En l'an 4, il passa à l'armée du Rhin et se trouva à plusieurs actions.

Le 13 germinal an 5, le général Dufresse avoit sous ses ordres quinze cents hommes, mais l'élite de l'excellente quatre-vingt-treizième demi-brigade: avec ces braves il attaqua deux mille Autrichiens, les culbuta, les environna et les fit prisonniers.

Il fit ensuite les campagnes des Alpes, d'Italie. Le 12 frimaire an 7, il servoit à l'armée de Naples. A la tête de la brave quatre-vingt-dix-septième, et seul avec elle à Terni; après une affaire de quatre heures, il fit prisonniers dix mille Napolitains; et s'empara de huit pièces de canon.

Les 4 et 5 pluviôse de la même année, il commandoit la première division de l'armée de Naples. Il avoit à combattre les intrépides lazzaronis, qui avoient juré de vaincre ou de mourir, pour s'opposer à la prise de la grande ville qu'ils défendoient. Le combat fut des plus opiniâtres;

mais les onzième et douzième demi-brigades avoient à soutenir l'honneur et le nom français. La bravoure de ces intrépides guerriers, jointe au dévouement héroïque du général de brigade Kellermann, triompha de tous les obstacles. Le 5 pluviôse, la division du général Dufresse s'empara de toute la partie droite de la ville; ce qui détermina la prise entière de la cité de Naples, dont le commandement lui fut confié par le général en chef, pendant deux mois. Le général Dufresse maintint l'ordre et la tranquillité.

Bientôt après, il quitta ce commandement pour aller prendre celui de la division de Rome. Ce beau pays, sur les derrières de l'armée française, étoit livré à l'anarchie; le gouvernement étoit sans force, et les ennemis de la chose publique étoient nombreux. Le général Dufresse se comporta avec tant de prudence et de sagesse, qu'il parvint en peu de tems à rétablir la confiance entre les gouvernans et les gouvernés. Quel sera l'étonnement de ceux qui liront cet ouvrage, lorsqu'ils sauront que ce militaire distingué fut à cette époque privé de son commandement, et qu'il partagea l'honorable persécution du brave Championnet!

Le général de brigade Dufresse fut en l'an 8 employé à l'armée de l'Ouest, et placé dans le département des Deux-Sèvres. Deux fois l'or et

les promesses perfides du gouvernement anglais essayèrent d'égarer les malheureux habitans de ce pays, et prétendoient y réorganiser encore l'horrible guerre civile. Fidèle à son poste, vigilant, infatigable, le général Dufresse déjoua les projets des ennemis de l'Empire français; il conserva à ces contrées cette paix si utile à sa prospérité. Par ses soins tous les cœurs furent réunis, et il obtint sur les ennemis de la patrie une victoire enviée de toutes les belles ames, dont les jouissances sont durables, parce qu'elles ne laissent aucune amertume après elles, que les suites se renouvellent chaque jour et qu'elles sont dues à la vigilance, à la probité, au véritable amour de la patrie.

J. M. VERGEZ (O. ✻),

Colonel du douzième régiment d'Infanterie de ligne.

Le 12 janvier 1757, Jean-Marie Vergez naquit à S.-Pé, département des Hautes-Pyrénées. Soldat le 1er. avril 1778 au cinquante-cinquième régiment, il fut congédié par ancienneté le premier avril 1786, après avoir fait les campagnes de 1778 et 1779 sur mer. Le premier mars 1787 il entra au quatre-vingt-deuxième régiment.

Le 11 juillet 1789, jour où fut formée la garde nationale parisienne, il passa à la garde soldée de Paris comme fusilier. En 1792, cette garde soldée ayant été envoyée aux frontières, il fit la campagne de cette année avec le bataillon dans lequel il servoit. Le 9 février 1793, par nomination du gouvernement il fut fait capitaine au premier bataillon des Chasseurs des Montagnes, et fit les campagnes de 1792 et 1793.

En l'an 2, il servoit à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Au mois de thermidor, il commandoit les éclaireurs et la colonne. A la prise du fort de Marsa, il enleva lui-même deux drapeaux à l'ennemi. Le même soir ayant découvert un

magasin à poudre dont l'explosion menaçoit le fort, il éteignit les deux mèches allumées, et les troupes françaises lui durent leur salut. A la prise de Tolosa, il arrêta lui-même l'artillerie ennemie, en se saisissant des mulets employés à la sauver.

Le 23 vendémiaire an 3, à la prise de Lescombery, il sauva un magasin à poudre considérable où l'ennemi avoit mis le feu, en enlevant quatre mèches allumées qui brûloient dans des barils enfoncés, et par cette action de valeur il assura les fruits que retira l'armée dans cette mémorable journée.

Au mois de germinal an 4, il étoit employé à l'armée des Côtes de l'Océan, où le commandement des carabiniers lui avoit été confié; c'est à leur tête qu'il arrêta le chef des Vendéens Charette, il le saisit après l'avoir blessé d'un coup de pistolet et d'un coup de sabre pendant le combat; il tua deux autres chefs qui l'accompagnoient. En récompense, il fut nommé par arrêté du directoire exécutif, le 18 thermidor an 3, chef de bataillon.

Il fut ensuite employé aux armées d'Italie, de Rome et de Naples, pendant les années 5, 6 et 7. En sa qualité de chef de bataillon, il passa à la douzième demi-brigade de ligne, par arrêté du directoire exécutif, du 8 pluviôse an 5.

Le 25 frimaire an 7, à l'affaire de Lestorta près de Rome, à la tête d'un détachement il prit deux pièces de canon à une des colonnes napolitaines, commandée par le général ennemi Damas.

Le 16 floréal, il fut fait chef de brigade par nomination du général en chef Macdonald. Il fut blessé d'un coup de feu à l'épaule droite, à la prise de Modène, le 24 prairial, et d'un autre coup de feu à la hanche droite, à l'affaire de Chiavari le 9 fructidor.

Le 15 brumaire, devant Novi, à la tête d'un bataillon, il coupa la ligne ennemie et s'empara de toute son artillerie composée de cinq pièces de canon et de leurs caissons. Par cette action hardie, il força la victoire à se décider en faveur des Français.

Le 15 floréal, il fut confirmé, par arrêté du premier consul, dans son grade de chef de brigade. Aujourd'hui colonel du douzième régiment d'infanterie de ligne, officier de la légion d'honneur, il est en activité à la troisième division du camp de Bruges.

A. M. J. VALETTE (C. ✱),

Général de Brigade.

ANTOINE-MARIE-JOSEPH VALETTE est né à Valence, département de la Drôme, le 26 janvier 1748. Dès sa plus tendre enfance il reçut une éducation soignée; ses parens se firent un devoir de former l'esprit et le cœur d'un jeune homme qu'ils destinoient à l'état militaire. Le 19 août 1766, il étoit sous-lieutenant au régiment de Boulonnois, et lieutenant le premier août 1770. Il fut envoyé en Corse avec ce régiment; fit les campagnes de 1771, 72, 73, 74 et 75, et se distingua dans plusieurs affaires auxquelles il dut son avancement. Le 19 juin 1771, il étoit sous-aide-major, et pendant toute la guerre il en remplit les fonctions. Il fut fait capitaine en second le 17 mai 1783, et capitaine commandant le 8 juin 1789.

La révolution qui venoit de commencer plaça dans le rang des officiers fidèles à la patrie le capitaine Valette; et lorsque la guerre eut été déclarée, il fut envoyé aux frontières à l'armée des Alpes; il fit les campagnes de l'an 2, 3, 4 et 5, à l'armée d'Italie.

Le 24 brumaire an 5, au combat de Rivoly,

il fut fait prisonnier; rendu à la liberté il fut employé aux armées d'Italie et de Rome pendant les années 6, 7 et 8.

Aujourd'hui à la tête de la subdivision de l'Ain, il est un des commandans de la légion d'honneur.

A. GIRARDON (C. ✻),

Général de Brigade.

Antoine Girardon est né à Chaumont, département de la Haute-Marne, le premier février 1758. Soldat au régiment de Brie le 25 avril 1776, caporal le 25 septembre 1778, il servit dans ce corps jusqu'au 8 juillet 1783.

Il avoit fait les campagnes de 1780, 81, 82 et 83, en Amérique ; assista au combat naval du 29 avril 1781 devant la Martinique, à la prise de Tabago, au combat naval du 5 septembre 1781 devant la baie de Chesapeack, au siège d'Yorck, aux combats devant St.-Christophe en janvier, et prise de cette île en février 1782.

Après le 14 juillet, il fut nommé commandant de la garde nationale de Chaumont, et fut ensuite appelé à remplir les fonctions administratives au directoire du district.

Chef de bataillon du premier bataillon de réquisition de Chaumont, le 2 septembre 1793, il fut confirmé par décret de la convention du 6 du même mois, et passa successivement et par suite des embrigademens, dans les cent soixante-dixième et douzième demi-brigades de ligne.

Il fut employé à toutes les affaires qui eurent lieu à l'armée de Rhin-et-Moselle, sous le général Hoche, depuis le premier octobre 1793, notamment à celle de Geisberg devant Wissembourg, le 6 nivôse an 2, où le bataillon de réquisition de Chaumont qu'il commandoit, s'étant distingué, mérita d'être excepté de l'incorporation, et fut mis au rang des anciens corps, par décret du 9 pluviôse.

Le chef de bataillon Girardon étoit au siége de la tête du pont de Manheim, sous les ordres du général en chef Michau, en nivôse an 3; aux attaques de Largentière et Brezès, sous les ordres du général en chef Kellermann, en frimaire an 4. Il étoit passé à l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, dans la division du général Serrurier. Il fit la campagne de l'an 5, et le 21 frimaire il fut nommé colonel du douzième régiment d'infanterie de ligne, par nomination du général en chef.

Il commanda la place de Venise, sous les ordres du général Serrurier, depuis le 3 vendémiaire au 18 nivôse an 6, époque de la remise de cette ville aux Autrichiens.

En floréal de la même année, il faisoit partie de l'armée de Rome, sous les ordres du général en chef Gouvion-Saint-Cyr; il assista à l'affaire de Citadel-Castello, contre les rebelles, fut

fut chargé par le général en chef Macdonald, en thermidor, de soumettre les provinces révoltées du Latium et Marais Pontains, alors connus sous le nom de département du Circéo, et les a commandés jusqu'à l'invasion des Napolitains, en frimaire an 7. Le gouvernement romain, par décret, lui fit don d'un sabre d'honneur.

Pendant la guerre de Naples, employé dans la division du général Macdonald, sous les ordres du général en chef Championnet, il fut chargé de pénétrer jusqu'au château St.-Elme, et de donner de là le signal de l'attaque de la ville, ce qu'il effectua.

Nommé général de brigade par le général en chef Macdonald le 10 floréal an 7, il servoit lors de l'évacuation du royaume de Naples, effectuée le 20 floréal; le général Macdonald le chargea du commandement en chef des troupes qu'il y laissoit; elles se réduisoient à huit cents hommes dans le château St.-Elme, quinze cents dans Gaëta, et deux mille trois cents dans Capoue, avec les employés. Dès le lendemain, il eut à soutenir les attaques du peuple insurgé et des débris des vieilles troupes commandées par le cardinal Ruffo, qui ne purent qu'inquiéter ses communications avec Naples, et les interceptèrent avec Gaëta. En prairial, il eut à se défendre contre les Anglais et Portugais débarqués à Na-

ples, et les Turcs et Russes débarqués à Brindes. Il perdit le château St.-Elme le 22 messidor, et fut resserré dans la ville de Capoue, devant laquelle les alliés, qui ne la tenoient que bloqués, mirent le siége. Il employa à la défense de cette place, presque démentelée, toutes les ressources des ruses de guerre, dont on ne trouve d'exemple que dans la défense de Grave par M. de Chamilly, en 1614. Mal approvisionné, il fut obligé de faire fondre en balles la couverture de la cathédrale. Après dix sorties, dont les plus remarquables sont celles des 8 et 15 messidor, après avoir pris à l'ennemi huit pièces de canon, trois drapeaux et un guidon, il fut obligé, faute de vivres et de munitions, de rendre la place le 11 thermidor par capitulation, avec les honneurs de la guerre.

De retour en France, il fut employé à la pacification de l'Ouest, sous les ordres du général en chef Hédouville, au commencement de l'an 8. Il avoit été confirmé dans son grade de général de brigade, par arrêté du directoire, du 26 vendémiaire an 8, et depuis par arrêté du premier consul, du 8 germinal an 9. Il a toujours été en activité, et commande depuis ce tems-là le département de Maine-et-Loire.

Sa Majesté l'a décoré du grand aigle, en le nommant l'un des commandans de la légion d'honneur.

P. E. PETITOT (C. ✻),

Général de Brigade.

Né à Dijon, département de la Côte-d'Or, le 12 février 1752, Pierre-Etienne Petitot entra soldat au régiment d'Aunis le 5 septembre 1769. Après avoir servi avec honneur pendant huit années, d'après les ordonnances, il se retira dans son pays natal, où il remplissoit les devoirs d'un homme probe et d'un bon citoyen, lorsque la trompette guerrière se fit entendre sur les frontières de la France menacée par des ennemis nombreux, et appeloit aux combats les braves et les guerriers instruits.

P. E. Petitot se présenta; il fit à la patrie le sacrifice de sa fortune et de sa vie, et fut nommé, le 25 août 1792, par ses concitoyens, chef du troisième bataillon des volontaires du département de la Côte-d'Or. Le corps qu'il commandoit fut un de ceux qui furent chargés de dissiper un rassemblement de rebelles dans le Porentruy. Il le guida dans cette expédition qui fut de courte durée.

Ce chef de bataillon se trouva en l'an 2 à la

reprise des lignes de Weissembourg, au déblocus de Landau. Il passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, et combattit à la tête de son bataillon au siége et à la prise de Charleroy, à la célèbre bataille de Fleurus, à la prise de Namur, à celle de Liége où il fut blessé, au siége et à la prise de Mastricht.

Le 18 nivôse an 3, il fut fait colonel de la quatre-vingt-septième demi-brigade, devenue le soixante-dix-huitième. Il fut employé au blocus et à la reddition de Luxembourg. Il se distingua aux trois passages du Rhin. Le troisième jour complémentaire de l'an 3, il fut blessé en avant et à la prise de Dietz-Nassau sur la Lahn. Toujours en activité à l'armée de Sambre-et-Meuse, il combattit et se signala dans toutes les affaires qui eurent lieu pendant la campagne.

En l'an 7, il fut envoyé à l'armée d'Italie, et fut un des guerriers français qui se trouvèrent à la prise de Naples. Il servit sous le général Macdonald, lors de la retraite de l'armée française, et combattit avec courage à la bataille de la Trébia, à celle de Novi, et s'enferma dans Gênes avec les braves qui combattoient sous les ordres du général en chef Masséna. Il avoit été nommé général de brigade, le 12 messidor an 7.

En l'an 9, il servoit à l'armée d'Italie, com-

mandée par le général en chef Brune, et se trouva au passage du Mincio et de l'Adige, où il se fit remarquer par des talens et par sa valeur.

Aujourd'hui le général Petitot commande le département de la Creuse, à Guéret (deuxième division militaire), où il fut nommé par le premier consul, au mois de nivôse an 11. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

P. J. OSTEN (C. ✻),

Général de Division.

Toutes les campagnes de la révolution faites avec honneur, une bravoure à toute épreuve, des talens distingués ont mérité au général de brigade Osten les éloges des généraux en chef sous les ordres desquels il a combattu, l'estime des soldats, la reconnoissance de la patrie et la confiance du gouvernement. Le 4 avril 1759, Pierre-Jacques Osten naquit à Menin, département de la Lys. Lorsque les Belges insurgés opposoient, pour la défense de leurs droits, toutes leurs forces aux troupes de l'empereur, il fut nommé sous-lieutenant au premier régiment de Namur (chasseurs) par les états assemblés, et employé à l'armée de Brabant sous les ordres de Vandermesch, qui sut tirer parti de cet officier dont il connoissoit les talens, et le fit agir dans différentes attaques qui eurent lieu contre les Autrichiens dans la ci-devant Flandres, le Brabant et les Ardennes. Osten fut fait capitaine au même régiment le premier avril 1790. Il en conserva le titre jusqu'au 3 août 1792.

La France étoit menacée par les coalisés;

elle devoit aux braves qui vouloient se dévouer pour elle, des postes honorables, où par leur valeur et leur talent ils pussent lui être utiles. Le 3 août 1792, elle confia au capitaine Osten le commandement de deux bataillons de chasseurs français, ci-devant Belges, qui furent envoyés à l'armée du Nord commandée par Luckner, division du général Rozières. A la tête de quatre cents chasseurs belges et de cent hussards d'Esterhazy, il occupa le Pont-Rouge, Warneton, Commines et Wervicq sur la rive gauche de la Lys (pays autrichien), s'empara du pont de cette dernière place, selon les intentions du maréchal qui le traversa au point du jour avec son armée.

Le chef de bataillon Osten passa à la division commandée par le général Valence; il fut employé à la prise de Courtrai, près le premier moulin, et enleva avec son détachement la première pièce de canon qui fut prise pendant la campagne. Après la prise de Courtrai, il passa sous les ordres du général Jarry : ayant reçu l'ordre d'enlever les villages d'Harlebeke et Kurne, et de brûler le pont sur la Lys, ce qu'il exécuta, il occupa ce poste pendant quelques jours.

Les chasseurs belges passèrent à la division commandée par le général Labourdonnaie. Pendant le bombardement de Lille, guidés par leur chef Osten, ils reprirent Quesnoy sur le Déale

qui avoit été abandonné; malgré différentes attaques de l'ennemi, ils occupèrent Delmont et Pont-Rouge. Leur commandant sut si bien s'y fortifier qu'il s'y maintint, ce qui empêcha de cerner entièrement Lille; dans la nuit du 30 juin au premier juillet 1792, il fit sa retraite sur Lille avec l'arrière-garde.

Le 4 novembre de la même année, d'après les ordres du général en chef Dumourier, il partit du camp de Cisoing et pour la seconde fois rentra dans la Belgique pour aller reprendre Wervicq et brûler ou détruire le pont. Il passa par le Pont-Rouge, Warneton; il arriva devant cette place à minuit et l'attaqua sur trois points. Après un combat de deux heures, le pont fut détruit, l'ennemi mis en déroute; il fit une quarantaine de prisonniers dont trois houlans avec leurs chevaux et rentra au camp. Les Autrichiens perdirent beaucoup de monde. D'après un arrêté du général en chef Dumourier, le commandant Osten fut nommé chef de brigade de deux bataillons de chasseurs belges le 28 février 1793.

Le 23 octobre, il reçut ordre du général Souham de faire une forte reconnoissance sur le camp de Cisoing pour favoriser son attaque sur Menin. Après plusieurs combats livrés pendant cinq jours, il força le camp commandé par le duc d'Yorck, qui prit le parti de se retirer sur Tournai. Dans

ces différentes attaques le chef de brigade Osten chargea la cavalerie de l'empereur : au fort de la mêlée il se trouva engagé dans un combat particulier contre deux dragons ennemis, il en tua un et mit l'autre en fuite. Il fut blessé à la main et son cheval fut tué sous lui.

Lors de la conquête de la Belgique, en partant du camp, il commanda l'avant-garde de troupes légères du général Lamarlière; se trouva au siège du château d'Anvers, après la reddition duquel il passa avec ses troupes sous les ordres du général Berneron, et se trouva à la prise de Klunder et au bombardement de Willemstadt. A la retraite de l'armée, le chef de brigade Osten commandoit l'arrière-garde et prit poste à Stinworden près Cassel, du premier au 2 avril. Il fut employé successivement sous les ordres des généraux Omoran, Dampierre, Lamarche, Custine et Houchard.

Depuis le premier jusqu'au 23 mai, il fut placé dans les bois de Vigogne et de Valenciennes où il se soutint contre les attaques des Autrichiens et des Anglais. Il eut une vingtaine d'officiers hors de combat, et environ quatre cents chasseurs tant tués que blessés; il étoit alors sous les ordres du général Kilmaine.

Le 27 brumaire an 2, il avoit été nommé général de brigade et servoit à l'armée commandée

par Pichegru. Le 22 messidor, il arriva à Ath avec sa division comme flanqueur de droite. Ayant reçu l'ordre de rétrograder pour aller bloquer Condé et Valenciennes, malgré différentes attaques et sorties de l'ennemi, il parvint à bloquer ces places de très-près. Le général de division Schérer qui venoit de faire le siége du Quesnoy, arriva sur ces entrefaites; on chargea le général Osten du soin de faire le siége de la citadelle de Valenciennes. Cette forteresse étoit défendue par trois fortes redoutes situées sur les glacis. Le 10 fructidor, pour faciliter à l'ingénieur les moyens d'ouvrir la tranchée, il fit ses dispositions pour attaquer ces trois redoutes, et se mit à la tête des troupes pour attaquer celle du centre. Il enleva le village à la bayonnette, sauta le premier dans le fossé, arracha les premières palissades. Après un combat de trois quarts d'heure il fut maître des trois redoutes et du village. Il fit retrancher les troupes sous les palissades et la barrière.

Le lendemain vers les onze heures du matin, le pavillon blanc fut arboré sur la citadelle, le feu cessa, et il fit conduire au général Schérer un major autrichien qui demandoit à capituler. Ce même général lui donna l'ordre d'aller sommer Condé de se rendre. La place se rendit à la première sommation.

Le 10 fructidor an 2, le général Osten enleva à la bayonnette le village d'Anzin et les postes et redoutes tenant à Valenciennes, qui ouvrit ses portes le lendemain à midi. (*V.* Premier tableau des Campagnes des Français).

Le 22 fructidor, il reçut l'ordre du général en chef de joindre l'armée du Nord en Hollande, qu'il trouva à Ellemond.

Dans les premiers jours de vendémiaire de l'an 3, il repoussa jusques dans la place l'ennemi qui étoit campé devant Graves. Le premier brumaire le général Osten, ayant passé la Meuse à Lit, battit les coalisés qui lui étoient opposés et prit poste sur la rive gauche du Wal; le 6 brumaire, il enleva à la bayonnette le village d'Herwacrden et les redoutes que couvroient le fort St.-André.

Le 7 nivôse, le général Osten s'empara des lignes de Hollande, de trois forts et postes retranchés qui composoient ces lignes, prit trente six bouches à feu, des munitions, des bagages, et fit beaucoup de prisonniers. Cette action fut mise à l'ordre du jour de l'armée du 10 nivôse.

Le 22, il prit une batterie devant Gorcum où il y avoit neuf bouches à feu. Le 28, il s'empara du village d'Hartinisveld. Une pièce de six avec ses caissons et 12 chevaux furent le prix du vainqueur. Le 30, il enleva Dortha où l'on trouva

six cents bouches à feu, vingt mille fusils et une quinzaine de bâtimens de transports anglais.

Le premier pluviôse, il força les redoutes de Daalem en avant de Gorcum; prit huit bouches à feu. Les villes de Gorcum, Loewestein et Worcum se rendirent à la première sommation. Toutes les attaques et mouvemens, après la prise des lignes de Hollande, eurent lieu sur la glace.

A la fin de fructidor an 3 le général Osten entra en Zélande. Il fut ensuite employé pendant les années 4, 5 et 6 sous les ordres des généraux en chef Moreau, Beurnonville, Joubert et Hatry. Il servit à l'armée de Batavie une partie de l'an 6, et les années 7, 8, 9 et 10 à l'armée de Batavie commandée successivement par les généraux Augereau et Victor. En l'an 11, par ordre du ministre de la guerre, il fut employé à l'armée d'Hanovre commandée par le général Mortier. En l'an 12, il passa à l'armée de Batavie aux ordres du général Marmont. Un des commandans de la légion d'honneur, il est aujourd'hui au camp de Walcheren où il commande la droite du camp.

J. D. COMPANS (C. ✻),

Général de Brigade.

Compans (Jean-Dominique) naquit à Salies, département de la Haute-Garonne, le 26 juin 1769. A l'époque mémorable où la France menacée par la coalition appeloit les Français aux armes et formoit ces nombreux et braves bataillons de volontaires nationaux à qui elle dut son salut, il avoit quitté le collège depuis environ trois ans, pour se livrer au commerce. Le cri de la patrie en danger avoit retenti au fond de son cœur. Il se fit aussitôt inscrire au nombre des volontaires de son canton, dont la confiance et l'estime l'élevèrent au grade de capitaine. Ce fut dans ce grade qu'il débuta dans la carrière des armes, où il ne tarda pas de se faire distinguer par son attachement à ses devoirs et son application à l'étude de son nouvel état.

En juin 1792, le troisième bataillon de la Haute-Garonne dont il faisoit partie, passa à l'armée des Alpes, et en novembre de la même année à celle d'Italie, où il acheva la campagne. Ce fut à cette dernière armée que le capitaine Compans vit l'ennemi pour la premiere fois.

Il fut employé à la défense du camp de Braous, aux ordres du général Dumerbion. Ce camp avoit été surpris dans les premiers jours d'avril, par les troupes piémontaises qui, après y avoir pénétré à la faveur d'une nuit obscure et d'un tems affreux, en furent repoussées avec perte. Il se trouva à l'attaque et enlèvement du camp de Bruis par une colonne aux ordres du général Dagobert. Le 8 septembre suivant, sous les ordres du général Serrurier, il étoit du nombre des guerriers qui défendirent le village de Lantosca. Dans cette journée, le capitaine Compans contribua à la vigoureuse résistance qu'éprouvèrent sur la montagne à gauche, et un peu en arrière de Lantosca, les troupes conduites par le duc d'Aoust, qui tentèrent vainement plusieurs attaques sur cette position foiblement retranchée. A la reprise du poste de Gillette, vers la fin du même mois, quelques compagnies du troisième bataillon de la Haute-Garonne firent une centaine de prisonniers croates. Le capitaine Compans se distingua dans cette affaire.

Le 16 octobre, tandis que plusieurs compagnies du troisième bataillon de la Haute-Garonne et deux compagnies de chasseurs corses défendoient avec opiniâtreté le poste important de Gillette, où elles étoient bloquées par des forces supérieures qui cherchoient à s'ouvrir ce passage

pour aller couper toute retraite à notre armée au pont du Var, le capitaine Compans étoit aussi de son côté bloqué, attaqué et sommé au village des Ferres par environ mille hommes, tant piémontais qu'autrichiens. Barricadé dans son poste, qu'il défendoit avec deux compagnies de son bataillon et une vingtaine d'hommes du régiment de Barrois, il repoussa avec vigueur toutes les attaques de l'ennemi, et répon dit avec fierté à ses sommations. Par sa bonne contenance, il le força de se retirer après douze heures de blocus, et de renoncer à son projet de s'ouvrir un chemin pour se porter sur les derrières des troupes que le général Dugommier avoit réunies au confluent du Var et de l'Ateron, dans le dessein de dégager Gillette. Cette opération qu'il exécuta le lendemain, et à laquelle concoururent les troupes aux ordres du capitaine Compans, renforcées par trois cents gardes nationaux du département du Var, fit une diversion utile. Il n'y eut sur le village de Toudon point de retraite devant l'ennemi.

Vers les premiers jours de frimaire an 2, le troisième bataillon de la Haute-Garonne reçut ordre de se rendre à l'armée de siége devant Toulon, où il arriva au moment de l'attaque des forts et positions retranchés qui défendoient les approches de cette place. Le capitaine Compans

eut à regretter de n'avoir trouvé aucune occasion de se distinguer à ce siége mémorable, où toutefois il reçut la récompense des services qu'il vient de rendre en Italie, et notamment aux Ferres. Il fut promu au grade d'adjudant général chef de bataillon.

Il partit peu de jours après pour se rendre à l'armée des Pyrénés-Orientales dont le général de Dugommier alloit prendre le commandement. Il fut employé à l'état-major général de cette armée jusqu'au moment des premières opérations, et alors il obtint de ce respectable général le commandement d'un des bataillons de chasseurs d'élite qu'il venoit d'organiser, et qui par la suite rendirent les services les plus éclatans.

Celui dont le commandement fut confié à l'adjudant général Compans, prit part à une infinité d'affaires de poste, d'escarmouches, de reconnoissances et de fausses attaques qu'il seroit trop long de détailler.

A la brillante affaire du Boulou, il faisoit partie de la colonne aux ordres du général Martin, qui, après avoir passé le Tech au gué de Brouilla, et traversé la plaine de Villongue en pleine nuit, gravit les albères et se porta, en longeant leurs crêtes, sur les derrières de l'armée espagnole, de manière à lui couper toute retraite sur Bellegarde. Ce fut à l'avantage de se trouver

sous

sous les ordres immédiats du chef de brigade Lannes, que l'adjudant général Compans joignit celui non moins précieux d'avoir puissamment contribué à la déroute et aux pertes de l'ennemi.

Conduits par l'intrépide chef de brigade qui les guidoit à la gloire, les chasseurs de l'adjudant général Compans franchirent plusieurs obstacles, et outrepassant leur mission se portèrent sur la route de Morceillas, au col de Porteil, où ils interceptèrent la retraite d'un convoi immense d'artillerie et de bagages.

A la reprise de la montagne Boisée, en avant de la Jonquières, les Espagnols, à la faveur de la nuit, étoient parvenus à surprendre les postes français établis sur cette position qui parut au point du jour couronnée de leurs troupes. Le chef de bataillon Bon, mort général de division en Egypte, et l'adjudant général Compans n'attendent pas des ordres pour repousser l'ennemi. Ils sortent de leurs camps à la tête de leurs bataillons de chasseurs, gravissent la montagne, fondent sur les Espagnols, les repoussent avec une perte très-considérable, et les forcent de rentrer dans leur ligne. Le général Augereau, dans le rapport qu'il fit de cette affaire, rendit un compte avantageux de la conduite de l'adjudant général Compans.

Le 27 brumaire an 3, à cette bataille où l'ar-

mée eut le malheur de perdre le général Dugommier, le bataillon aux ordres de l'adjudant général Compans fit plusieurs fausses attaques sur les redoutes que l'ennemi occupoit en face de la montagne Boisée, et l'y contint toute la journée, comme le portoient ses instructions.

Le 30 brumaire, ce bataillon concourut au succès du combat par l'enlèvement d'une partie des redoutes dont il vient d'être parlé, enlèvement qu'il exécuta avec impétuosité sous les yeux du général en chef Périgon. Dans l'action, l'adjudant général Compans eut son panache enlevé par un biscayen. Quelques jours après la reddition de Figuières à notre armée, il quitta le commandement de son bataillon pour rentrer à l'état-major général, où il continua de servir jusqu'à la paix avec l'Espagne; et dans ces entrefaites il fut promu au grade d'adjudant général chef de brigade. Il s'appliqua beaucoup à mettre à profit les leçons que lui offroit la bonne organisation du travail à cet état-major, où il fut toujours utilement employé. Aussi à l'époque de la dissolution de l'armée, cette partie lui étoit-elle très-familière. Il ne tarda pas à sentir tout le prix d'un pareil genre d'instruction, et fut bientôt appelé à remplir successivement les fonctions de chef d'état-major des dixième et onzième divisions militaires réunies sous les ordres du gé-

néral Lamer, des neuvième et dixième sur ceux du général Châteauneuf-Randon, des dix huitième et neuvième séparément, sous divers généraux.

A la fin de l'an 6, il quitta le midi de la France, où il avoit souvent donné des preuves d'énergie et de prudence, pour passer à l'armée d'Italie, où il fut employé dès son arrivée en qualité de chef de l'état-major de la division du Brescian, aux ordres du général Grenier. Il fit avec cette division toute la campagne de l'an 7, jusqu'à la fin de messidor. Il se trouva à la bataille du 6 germinal an 7. Dans cette journée glorieuse pour nos armes, l'adjudant général Compans eut occasion de signaler son intelligence et son ardeur, en repoussant, à la tête d'un régiment suisse, un corps de troupes autrichiennes qui avoit profité d'un intervalle qui existoit entre les divisions Delmas et Grenier, pour menacer les derrières de celle-ci.

Le 16 germinal, journée qui fut une des plus sanglantes dont l'Italie ait été le théâtre pendant les campagnes de la révolution, l'adjudant général Compans se montra souvent à la tête des troupes. le digne émule des généraux qui, employés dans la division, donnèrent des preuves d'une grande bravoure.

A la journée de Vaprio, le 8 floréal, l'adjudant général Compans se fit remarquer dans le combat, l'un des plus chauds et des plus opiniâtres de la campagne. Il dirigea plusieurs charges, et se trouva souvent dans des mêlées. Vers les quatre heures du soir, dans le fort de l'action, il prit le commandement de la brigade aux ordres du général Kister, qui venoit d'être mise hors de combat, et couvrit avec elle la retraite d'une partie de la division, mouvement qu'il exécuta avec beaucoup d'ordre, quoique vigoureusement poursuivi par l'ennemi qui tiroit sur lui à mitraille, et faisoit des efforts soutenus pour le tourner par son flanc droit.

Le 23 floréal, au combat de Pacetto, les Russes deux fois avoient enlevé le village à la bayonnette : ils l'attaquoient pour la troisième fois avec une nouvelle ardeur, lorsque l'adjudant général Compans, se détachant d'une position voisine à la tête de quatre à cinq cents fantassins, fondit impétueusement sur leur droite. Ce mouvement ranima le courage des troupes sous les ordres du général de brigade Gardanne, qui défendoient ce poste qu'elles avoient déjà repris deux fois; elles se précipitèrent alors de leur côté sur l'ennemi, que le concert de ce double mouvement mit dans la plus grande déroute. L'adjudant gé-

néral Compans prit part à plusieurs autres charges, et sa conduite dans cette journée lui valut des éloges sur le champ de bataille.

A la bataille de San-Juliano, le 2 messidor, l'adjudant général Compans se montra souvent sur les points les plus périlleux. Sur le soir, l'affaire étoit encore indécise lorsque le général Grenier lui confia le commandement d'une partie de sa réserve, avec ordre de renverser la droite de l'ennemi, mouvement qu'il exécuta avec autant d'intelligence que d'intrépidité; ce qui contribua essentiellement au succès de cette brillante journée, à la suite de laquelle il fut promu au grade de général de brigade.

Le général Grenier passa peu de jours après au commandement supérieur des septième et huitième divisions militaires, avec des instructions pour la défense des Alpes, depuis Genève jusqu'à la mer, et la prompte organisation des renforts qu'attendoit l'armée d'Italie. Le général de brigade Compans le suivit à cette nouvelle destination, et le seconda de tout son zèle et de tous ses moyens, remplissant auprès de lui les fonctions de chef de l'état-major.

Le général Championnet venoit d'être nommé au commandement de l'armée des Alpes. Le général Grenier prit sous lui celui de la Morienne et de la Tarentaise. Le général Compans accom-

pagna ce dernier général à son nouveau commandement, et se rendit dans la Tarentaise, dont la défense immédiate lui fut confiée. Il rédigea des instructions à cet égard, qui reçurent l'approbation du général divisionnaire.

L'ennemi occupoit en avant de la Tuile une position avantageuse qui lui facilitoit l'attaque du petit St.-Bernard. Le général Compans la reconnoît, sent la nécessité de l'en déposter, et deux jours après elle est enlevée l'épée à la main. (L'enlèvement de ce poste qui eut lieu le 30 thermidor an 7, est consigné dans le précis des évènemens militaires du général M. Dumas, n°. 7, p. 373). Sur ces entrefaites, le général Grenier passa au commandement de la division réunie, dans la vallée de Barcelonnette, et le général Compans le suivit à cette nouvelle destination.

Cette division se mit bientôt en marche pour pénétrer par les vallées de Stura, de Grana, Vraita et du Pô, dans la plaine du Piémont. Ses principales forces agissoient par cette première vallée. Elles avoient forcé le poste des Barricades, et étoient parvenues à Vinadir, lorsque le général Championnet, passant au commandement de l'armée d'Italie, confia au général Grenier celui de l'armée des Alpes, sous la dénomination d'aile gauche de cette première armée.

Le général Grenier, en se rendant à ce nouveau poste, confia au général Compans le commandement de sa division, forte d'environ neuf mille hommes. Il lui donna pour instructions de déboucher dans la plaine et d'y camper; de débloquer Coni, de l'approvisionner pour six mois, et de manœuvrer sur la droite de l'armée du général autrichien Mélas, de manière à fixer son attention et à l'attirer vers la Stura. Cette manœuvre devoit déconcerter les projets de ce général sur notre armée d'Italie, dont le moral étoit encore affecté des résultats de la bataille de Novi.

Le général Compans déboucha de la vallée de Stura, et fut camper à Caraglio et Vignolo. L'ennemi abandonna aussitôt le blocus de Coni. Cependant les détachemens qui descendoient les vallées de Vraita et du Pô furent prendre position à Dronero et Castel-Delfino. Ce fut des camps de Cazaglio et Vignolo, que le général Compans fit jusqu'aux portes de Savigliano et Fossano ces nombreuses incursions, au moyen desquelles il nourrit ses troupes et approvisionna la place de Coni.

Mais son objet n'étoit pas entièrement rempli; il falloit alarmer le général Mélas sur ce point.

Le général Compans quitta le voisinage des montagnes, et vint camper à Centallo et Faren-

tusca, poussant des partis sur Magdeleine, le Valdigi et Villafalette. Il fit occuper en même tems Busca par les troupes stationnées à Dronero.

La garnison de Coni, de son côté, fit des excursions jusqu'à Castelletto et la Marguerite. Le général Mélas se décida enfin à lever son camp d'Asti, et à marcher vers Bras. Il y étoit déjà arrivé avec un corps de dix mille hommes, lorsque le général Compans reçut ordre de s'emparer de Savigliano et Fossano. Ces deux places furent aussitôt attaquées et enlevées. L'ennemi dans le combat qui eut lieu en avant de Savigliano, sur les bords de la Grana, et auquel le général compans commandoit en personne, laissa sur le champ de bataille un grand nombre d'hommes tués et blessés; nos troupes firent en outre six cents prisonniers, dont un colonel et beaucoup d'officiers.

Le général autrichien Mélas, qui n'avoit pu arriver à tems pour prévenir cet échec, réunit en toute hâte son armée, livra un combat à la division aux ordres du général Compans, et la força à rentrer dans les camps Caraglio et Vignolo; mais cette division avoit rempli les ordres qui lui avoient été donnés. Coni étoit approvisionné, et dans la Ligurie l'armée d'Italie étoit dégagée.

Le général Muller, destiné depuis long-tems

au commandement de cette division, venoit d'arriver; le général Compans prit sous ses ordres le commandement d'une brigade d'avant-garde.

Bientôt après, le général Championnet manœuvra pour réunir son armée devant Coni, et transféra son quartier-général dans cette place. La brigade aux ordres du général Compans campa à la Madona de L[illegible], d'où elle fit un grand nombre de reconnoissances sur l'ennemi, qui de son côté en fit plusieurs sur elle. Quelques-unes de ces reconnoissances amenèrent des engagemens, dans lesquels l'ennemi eut toujours du désavantage.

Le 9 brumaire an 8, au combat de Murazzo, cette brigade nouvellement établie en ce lieu menaçoit l'aile droite de l'armée ennemie, appuyée à la rive droite de la Stura au village de Montanera, lorsque les généraux Mélas et Krai fondirent sur elle avec un corps d'environ dix-huit mille hommes. Sa force, à elle, n'étoit pas plus de cinq mille. Aussi ne tarda-t-elle pas à être débordée et forcée de faire sa retraite sur Centallo. Les premières attaques de l'ennemi avoient été si vives, et la résistance si opiniâtre, que cette brigade avoit déjà près de cinq cents hommes hors de combat quand elle commença sa retraite. Les pertes des Autrichiens n'étoient

pas moindres. Sans la vigueur et le sang froid que le général Compans déploya dans cette affaire, l'ennemi qui déborda plusieurs fois sa brigade, seroit probablement parvenu à l'envelopper. Il en manifesta long-tems le dessein; mais il reconnut enfin l'impossibilité de le remplir, et il rentra dans ses positions.

A Genola, le 13 brumaire, la grande supériorité de l'ennemi étoit plus équivoque lorsque la retraite fut ordonnée. La brigade Compans, destinée à la couvrir, dut faire la plus vigoureuse résistance à l'emfourchure des routes qui se dirigent de Genola et le Valdigi vers Saviliano. Elle remplit parfaitement cette tâche: toutes les troupes engagées dans l'action étoient hors de danger et en pleine retraite sur Centallo, lorsqu'elle abandonna sa position pour se retirer, en les couvrant dans sa marche.

En avant de Centallo, cette brigade reçut ordre de s'arrêter et de résister à l'ennemi. Celui-ci qui devina bientôt ses intentions, pressa la marche d'une de ses colonnes qui remontoit la Grana par la rive gauche, et la dirigea vers le pont qui est vis-à-vis de ce village, où elle se seroit emparée de nos derrières, si le général Compans, qui pénétra son dessein, ne se fût porté rapidement vers ce pont avec quelques compagnies pour lui en disputer le passage; ce

qu'il réussit à faire assez long-tems pour donner, à sa brigade et à la réserve de l'armée qui étoient venues à son appui, le tems de faire leur retraite. Dans cette action il eut un cheval blessé sous lui.

Au combat de Vignolo, le 15 brumaire, la brigade aux ordres du général Compans campoit en avant de Vignolo, lorsque le prince de Lichsteinstein vint la reconnoître à la tête d'un corps très-supérieur en nombre. Une action très-vive s'engagea : un de nos bataillons s'abandonna imprudemment à son ardeur; il fut chargé par un corps de trois ou quatre cents chevaux, et mis en pleine déroute. Le général Compans qui avoit prévu le mouvement de l'ennemi, avoit donné l'ordre à deux escadrons de chasseurs de se porter au galop vers le point menacé. Ils alloient y arriver lorsque l'ennemi chargea. Ce général se mit à leur tête, tomba sur la cavalerie, la repoussa, la mit dans le plus grand désordre, lui fit plusieurs prisonniers, et la força d'abandonner ceux qu'elle venoit de faire elle-même.

Bientôt après, l'armée se sépara pour faire sa retraite par les vallées du Tanaro, de la Vermenagna et de la Stura : la division aux ordres du général Richepance dut exécuter la sienne par cette seconde vallée. La brigade Com-

pans, qui faisoit partie de cette division, prit part aux combats qu'elle eut à soutenir dans sa retraite à Borgo San.-Dalmazzo le 19 brumaire, en avant de Robillante le 20 brumaire, et à Vernante le 24 brumaire. C'est à la résistance que cette brigade opposa à l'ennemi, à l'entrée de la vallée formée par le ruisseau qui se jette dans la Vermenagna à ce village, que les troupes qui se battoient en avant sur la route de Robillante, durent la conservation de leur unique point de retraite. Dans le fort de l'action, le général Compans descendit de cheval pour reprendre, à la tête d'un de ses bataillons, une position avantageuse que ce bataillon avoit abandonnée trop facilement.

Après cette action, la brigade aux ordres du général Compans alla cantonner à la Briga, où elle resta jusqu'à la chûte des neiges, gardant sur les montagnes tous les cols par lesquels l'ennemi pouvoit venir sur elle. Elle passa ensuite dans la rivière de Gênes, aux ordres du général de division Victor : elle fut chargée de couvrir les quartiers d'hiver. Son point principal étoit la Piéva.

Le 16 germinal an 8, l'ennemi après avoir réuni son armée dans le Piémont, se porta rapidement sur la division Marbot, lui enleva les positions de Cadibona, fut bloquer Savone, et

sépara par cette manœuvre la lieutenance aux ordres du général Suchet, du corps d'armée du général Masséna. Le général Compans étoit alors employé dans cette lieutenance; et ce fut sur-tout dans les circonstances difficiles où elle se trouva, qu'il signala son courage, son énergie et son dévouement à l'état.

L'ennemi s'étoit emparé des positions importantes de Meloyne, Settepani et San.-Giacomo qu'il occupoit avec des forces considérables. Il falloit franchir ces barrières pour opérer une réunion avec le corps d'armée du général Masséna. Le 20 germinal an 8, le général Compans reçut ordre d'attaquer Meloyne à la tête de mille hommes qui avoient été mis sous ses ordres à Calissano. Il gravit rapidement la montagne, poussant devant lui quelques postes autrichiens qu'il rencontra sur ses pas, et arriva à la tour de Meloyne au moment où le chef de bataillon Chevalier, qui avoit été dirigé sur cette tour par un autre chemin, à la tête d'une centaine d'éclaireurs, venoit d'y surprendre le poste ennemi qui y étoit établi.

La colonne aux ordres du général Compans n'étoit pas encore entièrement arrivée sur ce point, que les Autrichiens étoient sortis de Meloyne pour le reprendre. Un brouillard des plus épais couvroit la montagne; on ne se voyoit pas.

Les Autrichiens, arrivés tout-à-coup sur nos troupes, les somment de se rendre. Le général Compans ordonna la charge, et fondit sur eux à la tête d'un bataillon de grenadiers. Ils furent culbutés et poursuivis jusques dans les retranchemens de Meloyne, où les grenadiers entrèrent avec eux, firent cent prisonniers, et mirent tout le reste dans la plus grande déroute; elle fut telle, que le lendemain plusieurs détachemens égarés dans leur fuite vinrent se rendre aux Français.

Cependant la septième légère gravissoit la montagne de Settepani qui domine Meloyne, pour y contenir l'ennemi; elle n'avoit pas encore marché un quart-d'heure qu'elle rencontra tout-à-coup un avant-poste fort d'environ trois cents hommes; elle se précipite sur lui, le renverse, et lui fait cent cinquante prisonniers. Le 21 germinal an 8, au point du jour, le général Compans reçut ordre d'attaquer les retranchemens de Settepani et de les enlever. L'ennemi défendoit avec douze cents hommes cette position déjà si fameuse par les actions dont elle avoit été le théâtre depuis les premières campagnes de l'armée d'Italie. Le général Compans l'attaqua à la tête d'une colonne de huit cents hommes; et malgré la résistance la plus opiniâtre et une perte de deux cent cinquante

hommes tués ou blessés, il parvint à s'en emparer. Mille prisonniers furent le fruit de cette brillante action. Le général Compans entra un des premiers dans les retranchemens.

Au combat de Rouchi de Mailla le 29 germinal, ce général reçut l'ordre de concourir, à la tête de douze cents hommes, à l'attaque de la montagne de ce nom et de prendre cette position par sa gauche, tandis que le général Jablonoushi y marcheroit de front, et que le général Seras tenteroit de la tourner au loin par sa droite.

Le général Compans, profitant de l'accessibilité de son point d'attaque, dévance les autres colonnes, arrive sur l'ennemi, le renverse, et lui fait quatre cents prisonniers. Dans cette affaire, M. Berthesene, son aide de camp, fut blessé à ses côtés.

Le lendemain 30, ce général fut chargé de concourir, à la tête de quinze cents hommes, à l'attaque de San-Giacomo, position non moins fameuse que celle de Settepani, et de la tourner par le côté qui est en vue de Savone.

Il gravit rapidement la montagne, poussant devant lui les postes ennemis qu'il rencontra, parvint à deux cents toises des retranchemens, y déposa ses troupes, reconnut le terrein, et choisit le meilleur point d'attaque; mais à peine

en mouvement pour les conduire aux retranchemens, il fut atteint d'une balle et mis hors de combat.

Il se fit transporter à Draguignan, où il s'occupa de la guérison de sa blessure. C'est de là qu'il suivit d'esprit et de cœur les brillantes opérations de l'armée de réserve franchissant, pour aller reconquérir l'Italie, des obstacles que le génie de Bonaparte pouvoit seul affronter et surmonter.

Vers les premiers jours de thermidor suivant, le général Compans rejoignit l'armée d'Italie. Le chef de l'état-major de cette armée, en lui assignant sa destination, lui adressa la lettre suivante :

« Le général en chef desirant, général, utiliser le plutôt possible votre zèle et vos talens, saisit avec empressement l'occasion que lui en fournit le départ du général Bonami. Il me charge de vous prévenir que vous êtes destiné à remplacer ce général dans le commandement de la brigade actuellement sous ses ordres dans la division Miollis ».

Jusqu'à la reprise des hostilités, le général Compans s'occupa avec le plus grand zèle de l'instruction de ses troupes. Placé dans la lieutenance Suchet, division Loison, il se trouva le 30 au combat de la Volta.

Dans

Dans cette journée la brigade du général Compans fut disposée au centre de l'attaque avec ordre de la commencer. Elle l'entreprit avec tant de vigueur qu'elle en occupa bientôt seule tout le front. L'ennemi également intimidé de la vigueur de ce mouvement et de l'ensemble des dispositions de la lieutenance Suchet, qui l'appuyoit de très-près, se mit en pleine retraite. Il fut poursuivi jusque sur le Mincio qu'il repassa, non sans avoir fait quelques pertes.

Le 4 nivôse, au passage du Mincio, la brigade Compans força l'ennemi à rentrer dans sa tête du pont de Borghetto et l'y contint. Elle souffrit beaucoup du feu de l'artillerie ennemie. A Monsanbano, le 5 nivôse, la brigade aux ordres du général Compans, après avoir passé le Mincio, fut mise à la disposition du général Delmas, commandant l'avant-garde; elle devoit appuyer la brigade aux ordres du général Lapisse, qui avoit devant elle des forces considérables, ce qu'il exécuta; et ce fut ainsi qu'il prit part à la gloire de cette brillante journée. A l'affaire en avant de Paronna, la brigade aux ordres du général Compans longea l'Adige par la rive droite, combattit et repoussa devant elle, jusque sous les murs de Véronne, toutes les forces que l'ennemi lui opposa. Un de ses bataillons reçut avec le plus grand sang froid la

charge d'un corps de cavalerie qu'il mit dans le plus grand désordre, par la belle résistance qu'il lui opposa. Dans cette journée, le général Compans dirigea en personne plusieurs charges.

Passé de la lieutenance du centre à l'avant-garde de l'armée, il prit part à toutes les actions qui eurent lieu à Montebello, Villafranca et Spaziano, jusqu'à la cessation des hostilités. Les troupes à ses ordres cantonnèrent ensuite dans les états vénitiens jusqu'à l'évacuation, époque à laquelle le général Compans partit pour se rendre à Ferrare, où il commanda pendant quelques jours l'avant-garde de l'armée stationnée dans le Ferrarois. Brave, actif, infatigable, le général Compans a toujours mérité l'estime de tous ses frères d'armes et les éloges de ses chefs. Utile, comme administrateur et guerrier, il a rendu de grands services dans les divisions qui lui ont été confiées. Les rapports des chefs des états-majors rappellent avec éclat les affaires importantes où il s'est trouvé et les belles actions qui l'ont illustré. Sa Majesté l'Empereur, dans le brevet qui le confirme dans le grade de général de brigade, en date du 30 fructidor de l'an 11, lone la fidélité, la valeur et l'expérience de cet officier. Un des commandans de la légion d'honneur, il est aujourd'hui en activité à Boulogne, et fait partie du camp de St.-Omer.

C. A. H. PRÉVAL (O. ✻),

Colonel du troisième régiment des cuirassiers;

CLAUDE-ANTOINE-HYPOLITE PRÉVAL, né à Salins, département du Jura, le 18 avril 1772, fut destiné à suivre la carrière des armes que ses ancêtres avoient honorablement parcourue. A l'âge de 10 ans, il fut porté comme volontaire sur les contrôles du régiment d'Enghein où son père étoit officier et chevalier de St.-Louis. Sous-lieutenant en septembre 1789, il passa en 1791 au régiment de Guyenne. Ses heureuses dispositions s'annonçant dès ses premiers essais, il fut choisi en 1792 pour commander l'artillerie de ce corps, et en messidor an 2, étant alors capitaine, il délogea avec huit pièces de canon une batterie ennemie de quatorze, en avant de Wingen près de Spire.

En l'an 4, successivement adjoint des adjudans généraux Ducomel et Grand-Jean, il fut employé avec distinction par le général Gouvion-St.-Cyr, commandant les divisions du centre de l'armée de Rhin-et-Moselle, et chargé habituellement de missions qui demandoient de la résolution et des moyens.

Dans la retraite de Bavière, détaché près du

général Gérard (dit Vieux) pour l'importante et difficile opération de forcer le passage du Val-d'Enfer confiée à ce général, il mérita d'être consigné dans son rapport comme un des officiers qui avoient le plus contribué au succès. Nos premières colonnes débouchoient à peine des montagnes Noires, qu'on lui donna le soin, à la tête de trois escadrons de troupes légères, de parcourir la plaine entre Fribourg et Neuf-Brisach pour reconnoître la position de l'ennemi, et principalement pour tenter de communiquer avec la rive gauche du Rhin, ce qu'il exécuta très-heureusement; car à onze heures du soir du même jour il parvint à se jeter dans Neuf-Brisach. Le général en chef le combla d'éloges pour cette entreprise délicate, et pour l'à-propos de quelques dispositions essentielles qui n'auroient pu lui être indiquées.

Les militaires, employés comme lui à la défense de Kell, peuvent attester le zèle et la distinction qui là, comme ailleurs, caractérisent sa manière de servir.

Il suivit, en l'an 6, son adjudant général en Italie, et fut du nombre des dix officiers appelés par un arrêté du gouvernement, à exercer dans le grade de chef de bataillon les fonctions d'adjudant général; il commença en cette qualité et pour la partie militaire la campagne de l'an 7, à la divi-

sion d'avant-garde, et justifia bientôt la confiance qu'on avoit dans ses talens militaires. Deux bataillons qu'il commandoit à l'affaire du 6 germinal, rendirent les plus grands services. Le 4 floréal suivant, le ministre lui adressa à cette occasion un brevet d'adjudant général, et l'expression de la satisfaction du gouvernement.

Mais sa brillante conduite à la journée du 6 ne fut que le prélude de celle de la journée du 16, où il sut (1) avec une brigade composée de quatre bataillons et de quatre escadrons, contenir pendant six heures un corps ennemi plus considérable, et mettre tant de précision dans ses mouvemens qu'il lui enleva un bataillon de grenadiers hongrois et six pièces de canon, lorsqu'il se disposoit à nous enfoncer comptant sur l'épuisement de nos forces. Pour montrer à quel prix cet avantage fut acheté, il suffit d'indiquer que la troisième compagnie du brave premier régiment de hussards perdit son capitaine et trente-trois hommes. Alors restant seul adjudant général à cette division, il réunit les détails de l'état-major à la partie active.

(1) Lettre du général de division commandant l'avant-garde, datée de Mantoue, le 20 germinal, quatre heures après la bataille.

En thermidor an 7, il fut nommé sous-chef de l'état-major général de l'armée, passa de ce poste à celui de chef de l'état-major du lieutenant général Suchet commandant la division du centre qui, par sa belle défense du Var, sauva le midi de la France, et par ses marches savantes dans la rivière de Gênes prit à l'ennemi sept mille hommes et trente bouches à feu.

Le lieutenant général Suchet voulut après cette campagne lui faire conférer le grade de général de brigade, dont il avoit rempli les fonctions dans cette courte et brillante campagne et précédemment encore. L'adjudant général Préval résista au desir de son général, que lui témoignoient également les autres officiers généraux du corps d'armée, se défendit sur sa jeunesse et sur l'importance qu'il attachoit à commander long-tems un corps pour mériter assez une distinction pareille.

Il fit encore la campagne de l'an 9 comme chef de l'état-major des divisions aux ordres de ce général, de qui il acquit de plus en plus l'estime et l'affection. Enfin le 15 ventôse de la même année, sa Majesté Impériale lui donna le commandement du troisième régiment de cavalerie (cuirassiers); ce corps délabré et ruiné par ses succés à la guerre avoit besoin d'un chef

éclairé, intègre, plein de zèle : il l'a rencontré dans le militaire à qui nous consacrons cette notice, et il lui paye, par sa discipline et son attachement à tous ses devoirs et à l'auguste personne du Monarque, le prix de ses soins et de son active sollicitude. Le colonel Préval est officier de la légion d'honneur.

A. DELMAS-LACOSTE (*),

Major au troisième régiment des cuirassiers.

Le 23 janvier 1774, Antoine Delmas-Lacoste naquit à Argental, département de la Corrèze. Son père, ancien militaire et chevalier de St.-Louis, n'avoit rien négligé pour lui donner une bonne éducation et le rendre digne de ses ancêtres.

A l'époque de la révolution, Delmas-Lacoste n'avoit que dix-sept ans : c'est alors qu'il vint se placer volontaire au premier bataillon de la Corrèze le 14 septembre 1791. Dans ce corps, il se fit remarquer par son zèle, la pureté de ses mœurs et l'attachement à ses devoirs. Il fut nommé caporal le 18 septembre 1791.

Déjà il avoit acquis des connoissances, l'estime de ses supérieurs, et promettoit de faire un jour un bon officier. Telle étoit la confiance qu'il inspiroit, qu'en février 1793 on lui confia, quoique caporal, la défense de Valdegesheim, village du Palatinat, et le commandement d'un détachement composé de cinquante-trois hommes. Attaqué par l'ennemi, le jeune caporal se défendit avec courage et opiniâtreté. Quatre hommes seulement de ceux qu'ils dirigeoient échappèrent au

fer des coalisés. La fermeté et l'intelligence que Delmas-Lacoste avoit déployées dans cette circonstance furent le présage qu'il honoreroit un jour sa carrière militaire par des exploits plus signalés encore.

Le 30 juin, il entra en qualité de lieutenant dans les hussards de la liberté et fut fait aide de camp du général Delmas, et le premier juillet capitaine au sixième bataillon de Saône-et-Loire.

Le 15 floréal an 2, il servoit à l'armée du Rhin et se trouva aux affaires de la Rehut. En l'an 4, il assista aux combats d'Ingolstadt et de Neusbourg.

Le 4 floréal an 7, il fut fait par arrêté chef d'escadron, et se trouva en cette qualité aux combats qui, en l'an 9, eurent lieu sur le Mincio et Montebello. Dans toutes les affaires où cet officier fut employé, il s'est toujours distingué par sa bravoure, et a mérité des généraux en chef les témoignages les plus honorables.

Le 23 frimaire an 10, il entra au troisième régiment de cavalerie (cuirassiers), et fut nommé major de ce régiment le 6 brumaire an 12, par arrêté du premier consul qui vouloit récompenser le zèle, la probité et les talens de cet officier.

Depuis le 5 germinal an 12, il est membre de la légion d'honneur.

L. J. P. SENTUARY (✻),

Chef d'Escadron au troisième régiment de cuirassiers.

Louis-Joseph-Paulin Sentuary est né à l'île Bourbon, le 9 novembre 1752, d'une famille ancienne militaire. Le 10 octobre 1775, il étoit sous-lieutenant de dragons dans la légion corse, et fut nommé sous-lieutenant dans le régiment de Schomberg le 23 novembre 1776.

Passé en Amérique, il fit les campagnes de 1777, 78 et 79, et obtint les croix de Cincinnatus et de St.-Louis. Il avoit été blessé à la cheville du pied le 4 octobre 1777, à l'affaire de Jourmentwen, et fut ensuite employé en qualité de lieutenant-colonel provisoire au service des Etats-Unis.

De retour dans sa patrie, M. Sentuary rentra dans son corps jusqu'à l'époque de sa défection; reprit du service dès qu'il le put sans danger, et vint se placer en qualité de simple hussard au douzième régiment; il partit pour l'armée des Pyrénées-Occidentales, où il fut blessé à l'affaire du 5 frimaire, et d'une manière si grave qu'il perdit l'usage de l'index gauche. Il se distingua aux affaires de Tholosa et de Vianson, à

celle des 5 et 6 frimaire. Il fut fait capitaine au même corps le 7 germinal. Le 22 vendémiaire an 6, il étoit passé capitaine au onzième de même arme.

Il étoit à l'armée d'Italie et se trouva aux batailles des 6 et 16 germinal sous Véronne et à celle de la Trébia, même année, où il mérita les éloges des généraux en chef.

Le 9 nivôse an 9, le capitaine Sentuary fut nommé chef d'escadron du troisième regiment de cuirassiers et membre de la légion d'honneur le 26 prairial an 12. Cette double nomination étoit bien due à l'ancienneté de ses services, aux blessures qu'il a reçues, et à la manière honorable avec laquelle il a toujours servi son pays.

V. J. CHAMORIN (*),

Chef d'Escadron au troisième régiment de Cuirassiers.

VITAL-JOACHIM CHAMORIN, né le 16 août 1773 à Bonnelles, département de Seine-et-Oise, étoit soldat au septième régiment d'infanterie le 23 décembre 1788; caporal le 27 avril 1792, et fourrier le 27 avril de la même année. Il étoit avec le régiment à l'armée des Pyrénées-Orientales. Le 11 juillet 1773, il étoit passé adjudant sous-officier au sixième bataillon de l'Hérault, et fut fait sous-lieutenant le 11 octobre. Blessé à la bataille du Boulou le 11 floréal an 2, il entra un des premiers dans la redoute de Montesquiou, ce qui lui mérita le grade de capitaine au huitième bataillon de la Côte-d'Or, le 22 fructidor.

En l'an 4, le sous-lieutenant Chamorin commanda un détachement contre les rebelles dans le département de la Haute-Loire; sa conduite lui mérita l'estime des habitans et la bienveillance de ses chefs. Le 5 floréal an 4, il avoit été nommé capitaine de grenadiers à la douzième demi-brigade de ligne. A la tête d'une partie de grenadiers et de chasseurs il entra dans Borgoforte; sa bonne conduite dans cette affaire pro-

voqua en sa faveur la demande du grade de chef de bataillon; le capitaine Chamorin remercia, desirant conserver le commandement des grenadiers.

Il fut de l'expédition du Circéo dans l'Etat Ecclésiastique, et pénétra un des premiers dans la ville de Frosinone, prise d'assaut. Le général Girardon, qui commandoit l'expédition, demanda pour lui le grade de chef de bataillon. Le premier messidor, an 8, il étoit capitaine aide de camp au premier régiment de hussards; servit à l'armée d'Italie, et fut blessé à l'affaire de Montebello. Il eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Marengo.

Nommé sur le champ de bataille chef d'escadron aide de camp du général Watrin, par sa bravoure et ses services, il avoit conquis ce grade au passage du Mincio le 4 nivôse an 9.

A la descente que firent les Anglais dans l'île d'Elbe, il fut un des guerriers qui furent opposés à ces orgueilleux ennemis de la France. Le chef d'escadron Chamorin reçut de son général et des officiers supérieurs des corps qui se trouvoient à cette affaire, les témoignages les plus honorables.

Avant son départ pour St.-Domingue, le général de division Watrin avoit demandé que son aide de camp fût employé à l'expédition de

St.-Domingue. Le chef d'escadron Chamorin, quoique nouvellement uni à une jeune épouse, suivit son général ; il fut témoin de la mort de ce brave officier supérieur (V. Galerie Militaire), et quitta St.-Domingue après avoir payé le tribut au climat.

Le 2 pluviôse an 12, de retour en France, M. Chamorin passa chef d'escadron au troisième régiment de cavalerie (cuirassiers); cet officier est membre de la légion d'honneur, il a fait toutes les campagnes de la révolution, et a reçu des généraux Lucotte, Girardon, Malher, Pérignon et Murat, sous les ordres desquels il a servi, des certificats qui prouvent ses talens et sa bonne conduite dans toutes les circonstances.

G. H. EPPLER (C. ✻),

Général de Brigade.

GEORGES-HENRY EPPLER est né à Strasbourg, département du Bas-Rhin, au régiment de Salis-Grison suisse, le 15 juillet 1764. Formé à l'école des braves dès sa plus tendre enfance, il apprit de l'art militaire tout ce qui tient à la théorie. Il n'avoit que dix ans, lorsque le 31 mai 1774 il fut honoré du titre de soldat au régiment de Salis-Grison. Après avoir servi avec zèle, honneur et probité pendant l'espace de douze ans, il obtint son congé le 30 mars 1786.

Le 15 octobre de la même année, toujours entraîné par son goût pour l'art militaire, il rentra en qualité de soldat au régiment de Salis-Samade suisse. Il fut nommé caporal le 22 mars 1787; sergent le 23 septembre, et sergent-major le premier mai 1788.

Le 25 septembre 1792 il fut licencié avec le régiment, et fut nommé sous-lieutenant à la première compagnie franche de la Dordogne, qu'il avoit formée lui-même d'après l'ordre du général Biron, le premier octobre, et fit les campagnes à l'armée du Rhin. Il se trouva

à toutes les affaires qui eurent lieu à la division de droite de laquelle il formoit l'avant-garde, pendant toute la campagne de 1793. Il fut fait capitaine de la même compagnie où il étoit sous-lieutenant, et il fut incorporé au quatorzième (*bis*) bataillon d'infanterie légère, le 10 vendémaire an 2. Le capitaine Eppler venoit d'être nommé chef de bataillon de la quatorzième légère depuis le 7 messidor, lorsqu'il se distingua par sa bravoure et son intrépidité à l'attaque de la montagne dite Sau-Kopf près Neistadt, le 14 du même mois. Au milieu d'un combat terrible, il est entraîné au fort de la mêlée; un hussard prussien s'attache à lui : au moment où il lui portoit un coup de sabre, un sergent s'élance, terrasse l'ennemi, et délivre son chef de bataillon.

Le 25 du même mois, Eppler se trouva également à l'attaque de la montagne du Platzberg, qui fut prise d'assaut malgré la résistance opiniâtre d'un corps de six mille Prussiens.

En l'an 4 le 7 brumaire, il défendit les postes de Laubenheim, Weissenhau et les redoutes avancées sur la droite des lignes de Mayence. Trois fois attaqué par des forces nombreuses, trois fois il les repoussa; mais forcé de céder par la retraite de l'armée entière, il soutint, avec

les

les débris du corps dont il prit le commandement après la perte du chef, la retraite de la division jusqu'à Kirchenpolen. Le 14 messidor il participa à la prise de la montagne de Knebis, se trouva à la bataille d'Ettingen le 3 thermidor; le 5 il fut employé au passage du Lalech près Ausbourg, passage qu'il effectua le premier avec son bataillon. Il enleva à l'ennemi deux pièces de canon du calibre de dix-sept, et fit prisonniers tous les canonniers qui les servoient. Toujours employé avec succès, il se fit remarquer dans toutes les affaires qui eurent lieu au-delà du Rhin, et mérita les éloges des généraux sous les ordres desquels il fut employé.

Le chef de bataillon Eppler étoit passé en l'an 5 à l'armée d'Italie; il eut sa part de gloire dans tous les combats livrés avec tant de succès pendant cette belle campagne, qui força l'armée d'Allemagne à signer le traité de Campo-Formio. Il se distingua d'une manière toute particulière aux passages de la Piave et du Tagliamento : il fit ensuite partie de l'armée qui se porta sur Rome.

En l'an 6, il étoit du nombre des braves de l'armée d'Orient, qui, sous les ordres du plus grand capitaine de son siècle, devoient faire la conquête de l'Égypte. Embarqués à Toulon, Malthe a capitulé le 22 prairial : le chef de ba-

taillon Eppler se trouva sur la plage où les premières attaques furent faites.

On débarque en Égypte ; et le bataillon que guide Eppler est placé dans cette formidable division commandée par le général Desaix, à qui de grands travaux sont réservés, et dont la marche en Égypte sera signalée par des victoires et des triomphes. Des batailles ont été livrées en avant du Caire, et l'armée française est maîtresse de l'Égypte. Desaix est envoyé avec sa division pour soumettre entièrement les villages de la province de Fayoum ; il a chargé le chef de bataillon Eppler de la garde de l'ambulance établie dans la ville du même nom, et lui a laissé, à cet effet, un détachement de trois cent quatre-vingt-dix hommes des deuxième, sixième et quatre-vingt-huitième demi-brigades.

Bientôt la ville de Fayoum est attaquée par cinq mille Mameloucks et Arabes qui ont appelé à leur secours une foule de paysans armés ; tous ensemble ils se précipitent avec fureur dans les rues de la ville, pénètrent de toutes parts. Le petit nombre de soldats guidés par Eppler, après une résistance vigoureuse, ont dû céder au nombre ; leur retraite sera de courte durée. Un instant ils se sont retirés dans la cour de la maison d'Ali-Kiachef, où l'ambulance

étoit établie. Bientôt organisés en deux colonnes hérissées de bayonnettes, la première obéit aux ordres du chef de bataillon Eppler; la seconde est commandée par le chef de bataillon Sairost. Le signal est donné : le terrible pas de charge retentit; les Français, la bayonnette en avant, se précipitent sur l'ennemi, qui dans l'instant est frappé, culbuté et chassé de la ville. En moins d'une demi-heure les Mamelloucks, les Arabes et les paysans armés ont disparu, laissant deux cents des leurs morts sur le champ de bataille, et un grand nombre de blessés. Le général Desaix donna les plus grands éloges à la belle défense qu'avoit opposée Eppler à des ennemis nombreux, et qui croyoient la victoire assurée. Le général en chef Bonaparte, instruit par le rapport du général Desaix, lui témoigna sa satisfaction par l'envoi d'un brevet de chef de brigade, pour le commandement de la vingt-unième légère, en date du 8 brumaire an 7.

Le 3 pluviose, le chef de brigade Eppler se trouva à la bataille de Samanhout contre les forces réunies de Mourad-Bey et d'Assan-Bey Djedaoni.

Les 17 et 19 ventôse, il contribua aux succès des batailles de Cophtos et de Bénout contre les Mamcloucks et les Arabes d'Yambo. Dans plu-

sieurs circonstances il fit preuve de talent et de courage.

En l'an 8, il étoit réuni à la grande armée commandée par le général Kléber, à qui Bonaparte avoit confié le gouvernement de l'Égypte. Le chef de brigade Eppler combattit, le 30 ventôse, à la bataille d'Héliopolis, dans cette journée où l'armée immense des Turcs fut battue complettement. Il étoit à la prise du village de Belbeys, le premier germinal; à celle de Boulack, le 25. Dans cette journée, où les Français combattirent un peuple rebelle, animé par le fanatisme et la haine, Eppler, à la tête de sa demi-brigade, entra le premier dans la ville. Dans la chaleur de l'action il fut blessé au pied gauche. Les 28 et 29 il étoit au siége et à la reddition du Caire.

Le général Menou succédoit à Kléber; et l'Égypte, autour de laquelle se pressoient les ennemis du nom français, étoit menacée. Les Anglais ont débarqué sur la plage d'Aboukir: aussitôt l'armée française, réunie s'avança vers Alexandrie, où, le 30 ventôse, fut livrée la bataille qui décida du sort de l'Égypte. En cette journée, la deuxième demi-brigade fit des prodiges de valeur; son chef reçut un coup de feu qui lui traversa la main gauche. Par cette blessure il est privé de l'usage de trois doigts. Il

fut ensuite chargé par le général en chef Menou, de la défense des approches d'Alexandrie, pendant le blocus de cette ville et jusqu'à la capitulation.

Le 7 floréal an 9, Eppler fut nommé général de brigade. De retour en France, ce guerrier fit partie du corps d'armée commandé par le général Ney, lors de la dernière insurrection qui eut lieu en Helvétie au commencement de l'an 11. Aujourd'hui un des commandans de la légion d'honneur, il est employé à la première division du camp de Bruges, sous les ordres de M. le maréchal de l'empire Davout.

S. VIALA (O. ✱),

Colonel du quatre-vingt-cinquième régiment de ligne.

Né à Rodez, département de l'Aveyron, le 11 mars 1763, Sébastien Viala, entraîné par son goût pour l'art militaire, entra le 4 novembre 1781 soldat au régiment de Vermandois. Caporal le 25 juin 1784, il étoit caporal major le 15 juillet 1685, sergent-fourrier le 25 avril 1787, et obtint son congé le 6 octobre 1789.

La révolution donnoit à la France une face nouvelle ; tous les citoyens étoient armés pour la cause commune : Sébastien Viala, alors fait capitaine aide-major dans la garde nationale de Rodez, fut ensuite nommé commandant en second.

La guerre ayant été déclarée à l'Autriche, il fut choisi pour être capitaine d'une compagnie de volontaires, formée à Rodez le 14 janvier, et le 4 juillet il étoit chef de bataillon en second du deuxième bataillon de l'Aveyron.

Le premier ventôse an 2, il fut fait chef du premier bataillon de la cinquante-sixième demi-brigade, époque de son amalgame ; à la tête de ce corps il fit les campagnes de l'an 2.

Il étoit passé à l'armée des Alpes, et pendant une partie de l'an 2 et toute la campagne de l'an 3 il se distingua dans les affaires les plus importantes, particulièrement à la prise du Puget-Ténières. Il s'empara de Rodda à la tête de deux cents hommes, et fit plusieurs prisonniers.

A la prise d'Isola, il fut obligé, pour arriver près de ce lieu, de chasser l'ennemi qui occupoit une position très-avantageuse. Il se trouva aux prises de Guillaume, St.-Etienne et à beaucoup d'autres petites affaires dans le ci-devant comté de Nice; il vint occuper la vallée de Morin, d'où l'on chassa l'ennemi.

Il étoit passé à l'armée qui faisoit le siége de Toulon; il fut de tous les combats livrés aux Anglais, nos plus implacables ennemis, et fut employé aux attaques des redoutes de la montagne de Pharasmond.

Il revint à l'armée des Alpes et seconda nos troupes à la prise de Saorgio et autres postes qu'occupoient les Piémontais jusqu'au Col de Tende, et fit partie de la colonne qui marcha sur Coni.

L'armée d'Italie étoit réunie sous les ordres d'un des plus grands capitaines dont la France s'honore. A la tête des soldats français, Bonaparte victorieux descendoit les Alpes, et con-

duisoit à la victoire les braves qui l'accompagnoient. Viala, chef du premier bataillon de la quatre-vingt-cinquième demi-brigade, nommé depuis le premier messidor an 4, époque de son amalgame, étoit du nombre des guerriers qui devoient s'illustrer dans cette campagne à jamais célèbre. Il assista aux attaques de la redoute de St.-Bernard sur Gurregio, à Céva, à St.-Michel et Mondovi; fut embarqué sur le lac de Guarda, débarqua à Torbola; marcha sur Roveredo, et chassa l'ennemi de tous les postes qu'il occupoit. Il étoit à la prise de Pavie en avant de Trente.

En l'an 5, Bonaparte content des services de ce brave officier le confirma dans son grade de chef de bataillon. Après l'attaque de Segonzano et des hauteurs qui l'environnent, où Viala avoit assisté, il fut chargé de reprendre les postes de Pinet, Rizzolaga et la Piazza. Ayant exécuté les ordres qu'il avoit reçus, avec trois bataillons il défendit ces postes qui étoient sa conquête, pendant une journée entière, contre une armée de dix mille hommes, et par sa persévérance et son courage il protégea la retraite de la division française.

On lui confia le soin, avec un bataillon, d'occuper un poste sur les hauteurs de Roveredo, où il contint l'ennemi jusqu'à ce que notre armée

eut défilé. A Rivoli il reprit plusieurs des postes à la gauche de la division Joubert, dont l'ennemi s'étoit emparé. Il eut sa part de gloire à la bataille du 28 brumaire, où l'armée française fut obligée de céder. Le 2 frimaire il assista à la reprise de Rivoli, et se fit remarquer par le trait suivant : Une demi-brigade formant la tête de la colonne s'étoit repliée en entier; bien loin d'imiter ce mouvement qui se propageoit, il ne consulta que son courage et s'arrêta. Quinze grenadiers de son bataillon imitèrent son exemple, et firent en même tems une décharge sur l'ennemi qui étoit prêt d'arriver sur la colonne. Cette décharge brusque et inattendue porta le désordre et la mort dans les rangs ennemis. Viala et ses grenadiers s'élancent aussitôt; toute la colonne s'est ralliée, elle se joint à ses braves frères d'armes, elle charge l'ennemi, le met en fuite, et lui fait plus de huit cents prisonniers.

Il avoit assisté à quelques engagemens qui eurent lieu à la Corona et se trouva à la bataille de Rivoli. Le lendemain, il fut chargé d'attaquer les Autrichiens dans leur position en arrière de Caprino, d'où il les força de se retirer, et leur fit dans cette journée huit mille prisonniers, les ayant poursuivis jusqu'au bas de l'escalier de la Corona.

Quelques jours après il fit partie de la colonne

qui marcha sur Trente, chassant l'ennemi de ses positions sur les bords de l'Adige, et assista à la reprise des postes de Bedoul.

En l'an 6, l'armée destinée pour l'Egypte s'embarquoit à Toulon ; la flotte française portoit les légions victorieuses, qui dans les campagnes de l'Italie avoient cueilli des lauriers immortels ; Bonaparte les commandoit encore. Le chef de bataillon Viala étoit du nombre de ces guerriers. Il se trouva à l'attaque de l'île de Gozze et à la prise des forts de cette ville.

On débarqua à Alexandrie, et Viala qui devoit partager tous les travaux et les triomphes des soldats français, se trouva à la prise d'Alexandrie, à la bataille de Chabrais, à celle des Pyramides, au combat d'Elkanka contre les mamelouckes d'Ibrahïm-Bey réunis aux Arabes, au siége d'El-Arich, à l'attaque et à la prise du camp des mamelouckes devant cette place. Il étoit passé en Syrie. Ayant marché au siége de St.-Jean-d'Acre, il fut employé à plusieurs assauts, et chargé de repousser plusieurs sorties; la nuit où on lui confia le soin de lever les travaux extérieurs de la place, sur la gauche de l'armée, il chassa les Turcs et encloua leurs pièces. Durant le siége, avec son bataillon il escorta par ordre du général en chef un convoi de chameaux et d'artillerie jusqu'à Jaffa, le long de la mer, et le

défendit contre plusieurs milliers de Naplousains et Arabes des environs. A son retour, il eut encore à soutenir, contre les mêmes qui s'étoient réunis en plus grand nombre, un combat des plus vifs. Par ses bonnes dispositions, il sauva un convoi très-précieux en munitions, qu'il fit arriver sain et sauf au camp devant Acre. De retour au Caire, il fut nommé par Bonaparte, le 30 floréal an 7, chef de brigade de la quatre-vingt-cinquième de ligne.

En l'an 8 le 29 ventôse, il combattit à la bataille d'Héliopolys, et se trouva à la prise du camp des Turcs, à la prise du camp de Belbeis, au combat de Koraïm, au siége et reprise du Caire.

Il avoit assisté à la bataille d'Alexandrie, livrée le 30 ventôse an 9, lorsqu'il fut chargé par le général Menou de partir d'Alexandrie à la tête de cent dromadaires, de traverser le désert sur le lac Natron, pour porter des dépêches au Caire, que les Anglais, les Turcs et les mamelloucks tenoient bloqués. Il passa dans la nuit à travers ces derniers, et entra dans Gisel sans perte.

Lorsque les Français quittèrent l'Egypte, il revint en France dans le mois de messidor. Ce guerrier commande aujourd'hui avec le titre de

colonel qui lui a été conféré par Sa Majesté l'Empereur le 28 ventôse an 13, le quatre-vingt-cinquième régiment, qu'il a si souvent conduit à la victoire, et qui fait partie, au camp de Rosendal, de la troisième division du camp de Bruges. Il est officier de la légion d'honneur.

A. SCHRAMM (O. ✻),

Colonel du troisième régiment d'Infanterie légère, commandant le troisième régiment de grenadiers de la réserve.

Le colonel du deuxième régiment d'infanterie légère, Adam Schramm, est né à Beinheim, département du Bas-Rhin, le 24 décembre 1760. A l'âge de seize ans, entraîné par le noble desir de servir son pays et d'acquérir des connoissances militaires, il entra en qualité de soldat au régiment de Diesbach suisse, le 24 février 1777. Cinq ans après il fut fait caporal le premier mars 1782; sergent le 17 septembre 1784, et sergent-major le 10 octobre 1786.

Il étoit encore à son régiment, lorsqu'une nouvelle carrière s'offrit aux regards des soldats qui avoient à-la-fois des talens et de la conduite: la perspective d'un prompt avancement devenoit alors le prix de leurs services. Le 21 août 1792, à la formation du premier bataillon franc faisant partie de ce régiment, Schramm fut nommé capitaine, et fut envoyé à l'armée du Nord.

Le 3 novembre il fut commandé pour former

l'avant-garde : il attaqua les avant-postes ennemis près le moulin Boissu, entre Mons et l'Abbaye de Crépin. Le chef de son bataillon lui avoit fourni deux cents hommes et six officiers qu'il commandoit en qualité de capitaine. Il partit à six heures ; les Autrichiens s'étoient retranchés près le moulin Boissu et dans les bois : il commença l'attaque des avant-postes dans un village ; il s'approcha du bois en gagnant un autre village, il fit alors toutes les dispositions pour s'emparer du moulin défendu par cinquante hommes qui avoient deux pièces de canon. Il cerna le poste, fit les hommes prisonniers, et s'empara des canons. Il y avoit dans ce bois un autre poste où l'ennemi, avec une pièce de canon, étoit retranché dans un fossé. Avec la moitié des soldats qu'il commandoit, il enleva ce poste. Bientôt le nombre des prisonniers fut plus grand que celui des braves qui leur avoient fait mettre bas les armes. Deux cents Français avoient pris trois pièces de canon, enlevé ou repoussé les avant-postes ennemis. Les Autrichiens, au nombre de trois mille hommes, firent une sortie du camp près la montagne de Mons ; ils avoient avec eux trois bouches à feu et quatre cents hussards : ils s'avancent et commencent l'attaque. Le capitaine Schramm voit aussitôt sa retraite coupée par la cavalerie ; la colonne en-

nemie avance à grands pas. Les prisonniers, à cet aspect, se jettent sur nos soldats, les saisissent corps à corps. Les deux cents Français sont cernés de toutes parts : toute retraite devient impossible ; l'avant-garde qui devoit les secourir avoit reçu contr'ordre. Dans cette cruelle position la mort étoit inévitable : le combat fut bientôt terminé. Trois officiers et cent quatre-vingt-trois soldats furent égorgés ; dix-sept hommes qui parvinrent à s'échapper étoient couverts de blessures : le capitaine Schramm, qui avoit reçu un coup de feu à l'épaule droite, resta pendant deux heures parmi les morts sur le champ de bataille.

Guéri de ses blessures, il se trouva à la prise de Mons, à l'affaire de la montagne de Fer et à la prise de Liége.

Le premier mars 1793, il étoit au combat de Gosseland près de Juliers, aux affaires des 14, 15 et 16 auprès de Tirlemont, et aux siéges de Landrecie et du Quesnoy.

En l'an 2, il fut employé devant Valenciennes et à la prise de la montagne d'Ipremont.

En l'an 3, il étoit au siége de Luxembourg, au passage du Rhin près de Newied, aux affaires sur la Lahn, et à celle qui eut lieu près du fort d'Ehreinbreinsten.

Le 17 floréal an 4, la demi-brigade dont il

faisoit partie, passa le Rhin à Weissentour ; c'étoit la douzième fois qu'elle opéroit ce passage. Le 29, elle eut une affaire très-vive sur la Lahn. Les bataillons francs placés sur la rive droite, après de fortes fusillades et canonnades, furent obligés de céder le passage aux Pandours. Ces derniers se trouvèrent, en même tems que les Français, dans une plaine d'une très-petite étendue. Le capitaine Schramm n'avoit avec lui que quatre compagnies du deuxième bataillon. Il les rallia avec ce petit nombre d'hommes, il ordonna le pas de charge, et la défaite des Autrichiens fut l'affaire d'un instant ; ils s'enfoncèrent en désordre dans le bois dont la montagne est couverte, regagnèrent la rivière qu'ils furent obligés de passer au milieu d'une grêle de balles. Les Français eurent trois hommes blessés ; l'ennemi en perdit cent soixante-quinze.

Il étoit passé à l'armée d'Italie le 3 germinal an 5. A la bataille de Tarvis il commandoit un bataillon qu'il conduisit à la victoire.

En l'an 6 il étoit à l'armée d'Italie, et combattit à l'affaire du pont de St.-Gilles et à la prise de Fribourg.

Il faisoit partie des braves qui, en l'an 7, suivirent Bonaparte en Égypte. Il étoit à la prise d'Alexandrie et au siége de St.-Jean d'Acre, en Syrie. Le jour où le général Kléber fut attaqué

par

par vingt-cinq mille Turcs près de Nazareth, il se distingua dans le combat, et paya de sa personne dans toutes les affaires qui eurent lieu depuis le débarquement jusqu'au moment où les Français quittèrent l'Égypte. Souvent le général Kléber lui confia les expéditions les plus importantes, particulièrement dans la reconnoissance et la garde des deux ponts du Jourdain.

Le 10 brumaire an 8, les Turcs ayant débarqué à Lesbeck près de Damiette, il coopéra à la gloire de cette journée. Sa bonne conduite lui mérita le grade de chef de brigade sur le champ de bataille.

De retour en France, ce guerrier, qui toujours a mérité les éloges de ses chefs par sa bonne conduite et son courage, fut nommé, par Sa Majesté l'Empereur, colonel du deuxième régiment d'infanterie légère. Officier de la légion d'honneur, il commande le troisième régiment des grenadiers de la réserve.

L. J. MARMOUD (*),

Chef de bataillon au deuxième régiment d'Infanterie légère.

Le 20 août 1753, est né à Farvagnie, canton de Fribourg en Suisse, Jean-Joseph Marmoud qui, le 10 décembre 1771, entra au régiment de Diesback suisse. Il fut nommé caporal le 15 juin 1774, sergent le 10 mars 1781, et sergent-major le 15 août 1783.

Toujours attaché à la discipline militaire, et remplissant tous ses devoirs, il avoit acquis l'estime des officiers et l'amitié de ses camarades. A l'époque de la révolution française et du licenciement des régimens suisses, il fut fait capitaine au premier bataillon franc qui fut formé le 20 août 1792, et fut envoyé à l'armée commandée par Dumourier. Il se trouva aux affaires de Boussu, aux prises de Mons, de Bruxelles, à l'affaire de la montagne de Fer et à celle de Liége.

Après avoir combattu aux affaires de Coselard près Juliers le premier mars 1793, et à celle du 14 du même mois, le 15 il fut commandé avec un détachement de deux cents

hommes pour s'emparer d'un village occupé par l'ennemi qui avoit des forces supérieures. Par trois fois il attaqua le village et enleva cinquante prisonniers et deux pièces de canon. Le général en chef Dampierre loua la bravoure et le zèle dont le capitaine Marmoud avoit fait preuve dans cette affaire.

Il se trouvoit enfermé dans Valenciennes, lorsque cette place fut cernée par les Autrichiens, les Anglais et les Hollandais réunis.

En l'an 2 il fut de plusieurs affaires près Mastricht. Il étoit à la journée où le passage de la Roër fut forcé, et assista au siége de Mastricht.

En l'an 3, employé au siége de Luxembourg, il passa le Rhin à Newied. Pendant la retraite il eut une affaire sur la Lahn et une autre près du fort d'Ehreinbreisten. En l'an 4, après le second passage du Rhin, il assista au blocus de cette dernière place.

Il étoit passé à l'armée d'Italie, lorsque le 3 germinal an 5, à la bataille de Tarvis, quoique capitaine, il commandoit un bataillon. Sa conduite dans cette affaire contribua beaucoup à la victoire; il déploya ce sang froid et cette bravoure qui le caractérisent. Son excellente conduite lui mérita le grade de chef de ce bataillon qu'il avoit si glorieusement guidé au combat et à la victoire.

Il avoit suivi le général Bonaparte à l'armée

d'Orient, et avoit partagé les travaux et la gloire des Français en Egypte.

Le 22 germinal an 9, il fut laissé avec trois cents hommes dans le fort Lesbeck (ou Lesbé); il étoit à quarante lieues du corps d'armée, et fut attaqué par les troupes ennemies en nombre infiniment supérieur : il refusa de se soumettre à trois sommations faites par les Anglais et les Turcs; résista à tous leurs efforts; opéra sa retraite sur Burlos; fit embarquer sa troupe sur de fiêles bâtimens, et vint aborder dans le royaume de Naples. Cette retraite effectuée par une poignée de Français tient du prodige; elle honore les talens et le courage du guerrier qui guida ces nouveaux Spartiates. Le fort Lesbeck étoit investi de toute part, les provisions de vivres étoient épuisées; il étoit impossible d'être secouru. L'ennemi dont les forces étoient considérables, menaçoit avec insolence les braves qui lui résistoient avec opiniâtreté. Il falloit céder au nombre, au besoin, à la fatigue; mais des Français ne se rendent jamais lorsqu'il leur reste une lueur d'espérance. Le chef de bataillon Marmoud rallie ses soldats, enflamme leur courage, il les guide sur le rivage de la mer. Le long de la côte, ils marchent, s'arrêtent, combattent, repoussent l'ennemi qui les poursuit, continuent leur route, parviennent au cap Burlos, où se

trouvent quelques petites barques sur lesquelles ils s'élancent. Mais de nouveaux dangers se préparent ; les bâtimens des deux nations ennemies qui sont dans la rade environnent les barques. On oppose la plus vigoureuse résistance ; trois compagnies sont obligées de se rendre aux Anglais. L'intrépide chef de bataillon Marmoud parvient à percer la ligne ; le bâtiment qu'il monte échappe à toute poursuite, et nos braves errent en liberté sur les mers ; mais on n'avoit pu se procurer des vivres : déjà le besoin se faisoit sentir, et faute d'alimens nos guerriers pouvoient succomber. Le chef de bataillon Marmoud sut se sacrifier encore : on aborde à une des îles de l'Archipel, et, pour se procurer des vivres, il fit le sacrifice de tout ce qu'il possédoit. Quelques jours après on aborda sur les côtes de la Calabre.

De retour en France, le brave et généreux Marmoud fut fait chef de bataillon au deuxième régiment d'infanterie légère. Membre de la légion d'honneur, il commande aujourd'hui le cinquième bataillon des grenadiers de la réserve.

J. A. A. DELORT (*),

Major du neuvième régiment de dragons.

JACQUES-ANTOINE-ADRIEN DELORT est né le 16 décembre 1773, à Arbois, département du Jura. Il semble que l'amour de la gloire soit naturel aux peuples qui avoisinent les hautes montagnes qui séparent la France de l'Helvétie. Ces contrées ont fourni pendant la révolution une foule de héros qui se sont fait un nom immortel, et dont la patrie conservera toujours le souvenir. Parmi ces guerriers, on verra J. A. A. Delort, qui à l'âge de dix-huit ans vint se placer sous les bannières de l'honneur, en qualité de volontaire dans le huitième bataillon du Jura, le 15 août 1791. Il fit ses premières armes dans ce corps avec tout le zèle et l'activité d'un bon soldat, profitant des momens de loisir que lui laissoit son service, pour acquérir les connoissances propres aux guerriers.

Le 16 juin 1792, il fut nommé par le roi sous-lieutenant au huitième régiment d'infanterie (Austrasie), et lieutenant le 18 septembre de la même année. C'est dans ce corps illustre, qui dans nos armées s'est fait une si belle réputation,

qu'il fit les campagnes de 1792 et 1793. Ce fut à cette époque qu'il fut envoyé à l'armée des côtes de la Rochelle. Le 15 juin, il avoit été nommé adjoint aux adjudans généraux, et passa à l'armée des Pyrénées-Occidentales. La paix ayant été signée entre la France et l'Espagne, il fut envoyé à l'armée des Alpes. Il étoit capitaine de cavalerie depuis le 28 août 1793.

Attaché à l'état-major de l'armée d'Italie, et personnellement au maréchal Serrurier, le 30 vendémiaire an 6 il fut placé dans le grade qu'il avoit obtenu au vingt-quatriéme régiment de cavalerie, et fit la campagne de l'an 7.

A la bataille du 6 germinal, il fit preuve de talent et de bravoure, et mérita dans cette journée d'être promu au grade de chef d'escadron. Mais avant que d'avoir cueilli les lauriers de la victoire, il avoit reçu du ministre de la guerre les éloges les plus flatteurs sur un travail qu'il avoit présenté, relatif à l'organisation, la discipline et l'administration de l'infanterie à la paix. « Votre travail, disoit le ministre, embrasse de bonnes vues.... Je vous rends ce témoignage avec d'autant plus de plaisir, que ce n'est pas seulement à votre zèle que je veux donner de l'encouragement, mais aussi à vos connoissances que je prétends rendre justice ».

Dans l'action du 10 germinal an 7, qui eut

lieu près Véronne, le chef d'escadron Delort servit utilement près le général Serrurier ; il seconda avec beaucoup de succès le colonel Soyez, commandant le dix-huitième régiment d'infanterie légère, dans la défense de la tête du pont de Lecco, depuis le 11 floréal an 7 jusqu'au 18 du même mois. C'est dans ces actions que les Russes se mesurèrent pour la première fois avec les Français ; ils furent repoussés avec tant de force qu'ils laissèrent les environs de la redoute de Lecco jonchés de morts et de mourans, qu'ils ne purent enlever malgré la plus audacieuse bravoure.

Le chef d'escadron Delort fut placé en cette qualité au vingt-deuxième régiment de cavalerie. Honoré de la confiance du général de division Moncey, il fut chargé du commandement de la vallée de la Reuss et d'Urseren, pendant tout le passage de l'aile gauche de l'armée d'Italie, qui s'effectua dans les premiers jours de prairial an 8.

En l'an 9, il fit une reconnoissance très-importante sur Mantoue. A la tête du vingt-deuxième de cavalerie, il chassa l'ennemi de tous les postes qui avoisinoient cette place.

Il commandoit le même régiment, lorsque ce corps reçut des magistrats de la commune de Lendinara (Polésine de Rovigo), le 29 ventôse an 9, un drapeau portant pour inscription ces

mots : *Discipline et Gloire*, en témoignage de sa bonne conduite et de la discipline qu'il avoit observée.

Le premier consul de la République, pour récompenser la valeur et la fidélité du chef d'escadron Delort, le 6 brumaire an 12 le nomma major de nouvelle création dans le neuvième régiment de dragons, et le 5 germinal de la même année, membre de la légion d'honneur.

Ce fut à cette époque qu'il présenta quelques idées sur l'organisation des troupes; le gouvernement qui les trouvoit utiles, en accepta l'hommage.

F. G. GUILLOT (C. ✻),

Général de Brigade.

La ville d'Angers, département de Maine-et-Loire, le 17 août 1759, a vu naître François-Gilles Guillot. Le 6 juin 1775, il étoit soldat au régiment de Lyonnais; fut nommé caporal en 1778 et passa sergent dans le régiment du Maine, dédoublement de celui de Lyonnais, le 15 juillet 1780.

Sergent-fourrier en 1783, il fut fait sergent-major au même régiment le 17 février 1788; adjudant le 29 avril de la même année. Il avoit ainsi obtenu par son propre mérite tous les grades de sous-officier à l'époque de la révolution. Le premier avril 1791, il fut fait quartier-maître trésorier avec rang de lieutenant, et capitaine le 6 novembre 1792. Il s'étoit trouvé à toutes les actions qui avoient eu lieu aux armées du Var et d'Italie, pendant les années 1792 et 1793, et fut fait chef de bataillon provisoire, commandant l'infanterie légère de l'armée d'Italie, par brevet du général en chef, le 17 juillet de cette même année; il s'étoit principalement distingué à la bataille du 8 septembre 1793. A l'attaque des Gi-

lettes, il étoit à la tête des chasseurs de ligne, et telle fut sa bonne conduite en cette journée qu'elle lui mérita le grade d'adjudant général chef de brigade, par suite de la recommandation du général Dugommier dont le brevet lui fut expédié le 13 brumaire an 2.

Il fut alors envoyé à l'armée qui faisoit le siége de Toulon; il commandoit une avant-garde composée d'une brigade d'infanterie qui s'empara d'une des redoutes anglaises. Cette action lui mérita le titre de général de brigade, dont le brevet lui fut envoyé le 30 frimaire.

Passé à l'armée des Pyrénées-Orientales, il commandoit une brigade d'infanterie légère avec laquelle il fit les campagnes des années 2 et 3, et se trouva avec elle à tous les siéges, batailles et combats qui eurent lieu sur cette frontière de la France. Le 30 brumaire an 3, à l'attaque des redoutes espagnoles, il fut blessé d'un coup de feu à la jambe droite. Le 3 fructidor an 3, il fut nommé vétéran par brevet.

A la tête de la division Sauret, il repassa en l'an 4 à l'armée d'Italie, où n'ayant pu, à cause de ses blessures et de sa mauvaise santé, servir d'une manière active, il fut employé par le général en chef en seconde ligne.

Pendant les années 6, 7 et 8 il servit successivement aux armées d'Angleterre et de l'Ouest,

Il fut envoyé par ordre du ministre de la guerre à Belle-Ile-en-mer pour défendre cette place menacée par les Anglais. Par ordre du général en chef Brune, il repassa sur le continent pour opérer la destruction des chouans dans les départemens de l'Ouest; il ne contribua pas peu au désarmement, et le calme parut un instant se rétablir dans ces lieux désolés par la guerre intestine.

La guerre venoit de se rallumer avec l'Angleterre; cent douze voiles bloquoient Belle-Ile; le général Bernadotte ordonna au général Guillot d'aller se jeter dans cette île pour veiller à sa défense et s'opposer aux tentatives des Anglais. Le général en chef crut la présence de cet officier nécessaire, il connoissoit les localités, il avoit commandé à Belle-Ile, et pendant dix-huit mois il avoit fait les préparatifs de défense nécessaires durant les divers blocus que les Anglais avoient faits; il pouvoit donc être utile aux autres officiers généraux qui se trouvoient en ce lieu. Le général Guillot se hâta d'obéir, il se jeta dans une barque de pêcheur, et malgré le blocus le plus resserré, il passa au milieu de la flotte anglaise le soir de la St.-Jean et entra dans Belle-Ile; les Anglais n'ayant fait que quelques frêles tentatives, ou plutôt n'ayant osé attaquer une place bien pourvue, levèrent le blocus; le général Guillot

repassa sur le continent où il fut employé à l'inspection générale de l'armée de l'Ouest.

Quelque tems après, il reçut du général Bernadotte l'ordre d'aller prendre le commandement supérieur de la cinquante-deuxième demi-brigade d'infanterie de ligne qui s'étoit insurgée contre ses chefs (*V. notice du gl. Ferry*); il la joignit à Tours où il l'assembla en bataillon quarré, fit sortir les plus coupables qu'il livra à une commission militaire, conformément à ses instructions et aux ordres du premier consul. Il se rendit ensuite à la tête de ce corps à Dijon, d'où il le mit en marche peu de tems après pour l'armée d'Italie.

Le général Guillot vint à Paris rendre compte au premier consul du rétablissement de l'ordre et de la discipline dans ce corps. Il fut envoyé dans la huitième division militaire, où peu de jours après il reçut l'ordre de se mettre à la tête d'une colonne d'éclaireurs pour opérer la destruction du brigandage qui étoit à son comble dans quelques parties du département du Var. Par son activité infatigable, et secondé par le zèle, la vigilance et l'énergie des autorités constituées, il parvint à détruire ou dissiper ces bandes au nombre de trois cents.

Au mois de messidor an 12, il fut chargé spécialement de la défense et de l'inspection des

côtes du département du Var, depuis Toulon jusqu'à l'embouchure de cette rivière. Les Anglais firent quelques tentatives, notamment au Lavandou et au cap Négre, mais ils ne purent réussir; leurs flottes furent obligées de rester au large; l'activité des troupes françaises, et les dispositions faites par leur général en imposèrent à ces implacables ennemis de la France.

Le général Guillot, ayant alors reçu l'ordre de cesser l'inspection des côtes, rentra dans son commandement particulier du département du Var. Nommé membre de la légion d'honneur le 20 frimaire an 12, le 26 prairial il fut fait commandant de cette légion.

C. J. BOYÉ (C. ✻),

Général de Brigade.

Le 11 février 1762 naquit à Ehreinbreisten, électorat de Trèves, Charles-Joseph Boyé. Avide de gloire, jeune encore, il vint se placer dans les rangs des soldats français; il exécuta ce projet avec d'autant plus de facilité que ses parens avoient pris domicile à St.-Mihiel, département de la Meuse. Le 12 février 1778, il étoit hussard au régiment de Conflans Colonel-Général, aujourd'hui quatrième régiment de hussards.

Il obtint successivement tous les grades de sous-officier, étoit fourrier le 2 juillet 1780, et adjudant le 7 juin 1785; il avoit mérité cet avancement par sa bonne conduite et ses qualités morales. Le 17 septembre 1791, il fut fait sous-lieutenant, et fut envoyé à l'armée du Nord. Le 29 octobre il étoit capitaine, et se trouva aux affaires de Virton, de la Croix-aux-Bois, du camp de la Lune, à la poursuite de l'armée prussienne, et au siége de Namur.

A la bataille de Nerwinde, le capitaine Boyé se distingua dans la charge que son régiment effectua sur les cuirassiers ennemis de Nassau-

Ussingen. Il rentra en France avec l'armée qui, sous les ordres de Dumourier, achevoit sa retraite de la Belgique. Le 21 mai 1793, il fut fait chef d'escadron, et fut employé aux affaires de Valenciennes, à la bataille de Houscoote, au deblocus de Maubeuge. Capitaine commandant le premier escadron du quatrième régiment de hussards, il fut chargé par le général de division Fromentin de s'emparer d'une redoute ennemie, située dans un enclos près le village de Montgarnie et le bois l'Evêque, entre Onse sur Simbie et la route qui conduit de Landrecie au Cateaux. Au moment où, malgré le feu de l'ennemi, il emportoit cette redoute, il fut chargé par le régiment de Royal-Allemand en entier, qui se trouvoit masqué derrière le retranchement. N'ayant que son escadron, il ne put soutenir cette charge, et dut songer à faire sa retraite, très-difficile à exécuter dans des sentiers étroits qu'il avoit suivis au travers du bois, pour arriver sur la redoute.

Dans cette pénible position, le capitaine Boyé ne voit d'autre moyen de salut, que de se jeter sur une ligne d'infanterie ennemie, qui se trouvoit à sa gauche, près le chemin de Landrecie au Cateaux, et de se faire jour le sabre à la main au travers de cette ligne, ce qu'il exécuta avec autant d'audace que d'intelligence, et rejoignit

joignit son régiment, seulement avec quarante-huit hommes, après en avoir perdu trente, soit par le feu de l'infanterie, soit par la charge de la cavalerie. Dans cette affaire le capitaine Boyé eut son cheval tué sous lui, par une balle qui lui traversa le col.

Le 6 floréal an 2, il fut fait chef de brigade, et le 22 prairial, général de brigade; c'est en cette qualité qu'il servoit à la bataille de Fleurus. L'avant-garde du centre de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous le général Kléber, confiée à son commandement, chassa l'ennemi de St.-Tron et Tongres, et s'empara de ces deux villes. Il s'est ensuite trouvé aux premiers passages du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse, et à sa retraite de Francfort. Placé à l'armée du Danube, il étoit à la bataille de Zurich, à Engen, à Moertzkirch, à Hohenlinden, où, d'accord avec le général Grandjean, il dirigea l'attaque sur les bataillons de grenadiers hongrois. Le général en chef, dans une lettre particulière, mentionna honorablement la conduite du général Boyé dans cette journée.

Pendant les années 8 et 9 il fut de toutes les affaires brillantes qui ont illustré l'armée du Rhin. Il soutint la retraite de la division Ney, sur la route de Muhldorff sur Hay. Il soutint également avec sa brigade le corps d'armée du gé-

néral Lecourbe, au passage de la Salza. A cet effet, il ordonna à un bataillon de la cent huitième de traverser la rivière : il n'y avoit point de barques en cet endroit; guidés par leur chef de bataillon Després, les soldats se jetèrent à la nage, et malgré l'ennemi qui étoit posté sur la rive opposée, ils parvinrent à s'y établir.

Le général Boyé fut ensuite chargé de la défense des ponts du Lech près d'Augsbourg, et de la position avantageuse de Fribourg contre le prince de Reuss.

Aujourd'hui il est employé dans la seizième division militaire, commandant le département du Nord. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

P. J. GUILLET (C. ✻),

Général de Brigade.

PIERRE-JOSEPH GUILLET est né à Chambéri, département du Mont-Blanc, le 3 février 1765. Issu d'une famille honnête, il est le douzième enfant, l'espoir et la consolation d'un père vertueux.

Guillet interrompit ses études, parce que son goût pour le métier des armes le porta à s'y vouer de bonne heure; il entra dans le régiment des grades du roi de Sardaigne en février 1782; il passa bientôt au service du roi d'Espagne, où ses talens et sa bonne conduite lui méritèrent un prompt avancement. Il fut proposé pour une sous-lieutenance au régiment de Flandres en 1792; mais à cette époque la cour incorpora le régiment dans celui de Naples, en même tems qu'elle déclaroit la guerre à la France.

Ce fut alors qu'il reçut la nouvelle que la Savoie, par la volonté libre et presque unanime de ses compatriotes, étoit réunie à la France. Il s'empressa d'offrir au pays qui avoit adopté le sien, son bras et des moyens militaires acquis pendant dix années de service; il le fit à une

époque où l'Europe entière étoit armée contre la France, où nul succès décisif n'annonçoit encore quel seroit le résultat de cette grande querelle livrée au sort des combats. Il arriva à Chambéri en 1793.

Guillet fixa les vœux de ses concitoyens; il fut successivement choisi par eux pour lieutenant au premier bataillon des volontaires du Mont-Blanc, le 28 février 1793, et pour capitaine au même bataillon le 18 mars de la même année.

Ce nouveau corps fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales. Le lendemain de son arrivée au camp de l'Union, Guillet fut choisi pour commander, à l'avant-garde, la compagnie de chasseurs-flanqueurs pris dans son bataillon.

Le chef de brigade Pérignon, aujourd'hui maréchal de l'empire, qui commandoit l'avant-garde, dont la compagnie Guillet faisoit partie, eut plus d'une fois occasion de remarquer son activité et ses talens militaires; devenu général de brigade, le général Pérignon se confirma dans cette bonne opinion.

Il s'étoit porté à Elne pour observer l'ennemi au-delà du Teck, et le gêner dans sa retraite: le capitaine Guillet qui étoit venu rendre compte au général du mouvement de l'ennemi, rejoignoit sa compagnie lorsqu'il se trouva, presque au sortir d'Elne et au-dessous des moulins, vis-

à-vis de quarante grenadiers espagnols du régiment de Vittoria, dont les cannes qui bordent les fossés lui avoient caché jusque-là la position. Dans cette circonstance délicate, Guillet eut le sang froid de commander: *A moi, chasseurs!* Quelques menaces vigoureusement prononcées en langue espagnole firent craindre à ces grenadiers d'être enveloppés; quelques-uns firent feu, mais tous finirent par fuir devant Guillet seul: un d'eux étoit un peu en retard, cet officier fond à cheval sur lui, le désarme et le ramène au général Pérignon.

Le général Pérignon fut ensuite chargé de suivre le mouvement de l'armée espagnole qui se retiroit sur le Boulou; il donna à Guillet, en cette circonstance, la preuve la plus flatteuse, en l'appelant auprès de lui en qualité d'aide de camp; mais il le céda au général Daoust, et le capitaine Guillet devint ainsi aide de camp du général en chef de l'armée.

Il fut toujours en activité auprès du général en chef Daoust, aussi estimable par son cœur que par ses grands talens, qui n'avoit pris trois fois le commandement en chef de l'armée, dans des circonstances critiques, que pour battre l'ennemi, et rentrer sans se plaindre sous le commandement d'autrui; à qui l'on devoit particulièrement le gain de la bataille de Peyrestortes.

L'estime particulière et la confiance entière du général Daoust, des services importans et des talens militaires, méritèrent au capitaine aide de camp Guillet d'être nommé par les représentans du peuple adjudant général, le 10 nivôse an 2.

On connoît le succès brillant de l'attaque du poste de Villelongue, qui eut lieu le 30 frimaire. Une force républicaine très-inférieure défit complettement six mille Espagnols ou Portugais, et s'empara de toute leur artillerie et de toutes leurs munitions. Sous les ordres du général Daoust, le capitaine aide de camp Guillet eut une part décisive à cette journée utile et brillante, en dirigeant un escadron du premier régiment de hussards, de manière à couper la retraite à l'ennemi. L'affaire terminée, trente Portugais, dont deux officiers et deux cadets se disposoient encore à tenir dans une vigne au-dessous d'une batterie: Guillet les apperçoit; il n'avoit alors auprès de lui que Fabre-Lichier, ordonnance des dragons nationaux de Nismes; il n'hésite point, il s'élance, suivi de son ordonnance, au milieu des Portugais, désarme le capitaine Francisco Pereira Coelho et son lieutenant, malgré le feu de ses soldats, et ramène les trente hommes tous prisonniers de guerre au général Daoust et aux représentans du peuple.

Le lendemain, premier nivôse, l'ennemi ayant

appris que les Français devoient quitter leurs positions de Bagnols, Tresserre, etc., résolut de profiter des renseignemens qu'il avoit reçus depuis peu d'un Français émigré; il avance la nuit, attaque notre ligne, et étant parvenu à rompre quelques-uns des bataillons qui la formoient, deux escadrons de cavalerie ennemie pénètrent sur les derrières du général Soret, entre le Mas de la paille et le quartier général; il ne leur restoit plus qu'un fossé à passer pour descendre dans le grand chemin : Guillet qui, au premier coup de canon, avoit pressenti que par cette attaque nous devions être repoussés, s'adressa au général Daoust, et lui dit : « Je » vais prendre un tambour en croupe, mon do» mestique en fera autant, je vole aux avant» postes, et je chercherai à faire réussir quelque » ruse, pour donner le tems au général Massias » d'arriver avec la réserve ». Ce qu'il promet, il l'effectue sur-le-champ : il apperçoit les deux escadrons au haut d'un ravin que le grand chemin parcourt; il met à terre les deux tambours, leur fait battre la charge, crie : *à moi, grenadiers!* et tire avec son domestique des coups de pistolets et de carabines sur les escadrons. Par cette ruse que l'obscurité favorisoit, il leur en impose : un cheval et un dragon ennemi sont

blessés; le jour arrive; avec le jour nos troupes reprennent l'offensive et l'ennemi se retire.

Le général Guillet, après la mort du général Daoust qui périt sur l'échafaud, victime innocente d'accusations absurdes, et qui emporta les justes regrets de tous ceux qui l'ont connu, fut successivement chef d'état-major d'une division sur les côtes de la Méditerranée et commandant des départemens de l'Hérault, du Tarn et de l'Aveyron.

D'aprés les demandes réitérées que le général Guillet ne cessoit de faire, depuis l'an quatrième, pour être employé à l'extérieur, il fut envoyé en l'an 7 à l'armée d'Italie. Attaché à la division du général Serrurier en qualité d'adjudant général chef de son état-major, il se trouva avec ce général à toutes les actions qui eurent lieu à cette armée.

En l'an 7, le 12 thermidor, le directoire exécutif, sous le ministère du général Bernadotte, le nomma général de brigade.

Le général Serrurier ayant envoyé le général Guillet avec quatre compagnies de carabiniers à Ulcinato, après l'affaire du pont de Lecco contre les Russes, Guillet se maintint deux jours dans cette position. Ayant ensuite reçu le renfort de la trente-neuvième de ligne qui descendoit de

la Valteline, il opéra sa retraite du pont de Lecco, en même tems que le chef de brigade Soyez la faisoit par le lac : le général Guillet ne perdit rien de l'artillerie de la division : quoique poursuivi et harcelé par les Autrichiens et par les Russes, il envoya sur-le-champ le chef d'escadron Manpetit, du neuvième régiment de dragons avec sa troupe, réunir à Sesto toutes les barques possibles; il fit passer son artillerie, et vint prendre une position heureuse sur le Tesin, à la gauche de l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles depuis cinq jours. Le général Moreau qui commandoit dans le moment en chef, l'envoya chercher à Novarre, et lui témoigna, en présence du général Dessolles et de tout l'état-major, sa satisfaction sur la sagesse hardie de cette opération militaire.

Sous le gouvernement consulaire, le général Guillet a été constamment employé ; d'abord à l'armée de l'Ouest, commandée par le général Brune : le général de brigade Guillet fut ensuite nommé commandant de la quatorzième division militaire, à Caen.

Ayant reçu l'ordre de rester à Angers auprès du général Hédouville, qui traitoit avec Bourmont, le général Brune écrivit au général Hédouville, et lui ordonnoit des mouvemens prompts et simultanés qui devoient être exécutés

par les généraux Delarue, au Mans; Guidal, à Alençon ; et Gardanne, à Caen. Le général Hédouville n'avoit malheureusement pas assez de cavalerie pour faire parvenir avec sûreté ces différens ordres; le général Guillet ne consulta que son zèle, et se chargea de les remettre; déguisé il traversa la division Bourmont, fut spectateur d'un combat livré aux Chouans par la trentième légère, fut arrêté vingt fois, échappa par miracle aux recherches, sous les formes d'un marchand de chevaux qui alloit à Caen, et pénétra enfin jusqu'aux trois généraux, auxquels il remit à propos les ordres du général en chef, d'où dépendoit une opération importante. Le surlendemain, Baude-Mallie son aide de camp partit d'Angers avec les chevaux et tous les effets du général, sur la foi d'un traité que Bourmont venoit de signer ; mais les gens de Bourmont l'arrêtèrent à Fouilletourtre, pillèrent tout ce qui le suivoit, le conduisirent lui-même trois fois dans un champ pour le fusiller. Il ne dut la vie qu'au dévouement personnel de deux Chouans.

Il quitta le commandement pour passer dans la troisième division militaire, et un mois après il fut employé au corps d'observation de la Gironde, dans lequel il a guidé la seconde division à Valladolid, après le départ du général Gilly. Il commande actuellement le département de

l'Hérault, après avoir commandé ceux des Hautes-Pyrénées et de l'Aude.

Dans les divers commandemens qu'il a obtenus dans l'intérieur, le général Guillet a allié la sagesse à la fermeté; il a résisté avec force et succès à tous les désordres, à toutes les réactions; il a considéré comme son premier devoir d'exécuter impartialement les ordres de l'autorité qui l'avoit choisi, et s'est conduit en homme qui pense que, pour n'avoir pas besoin de faire craindre le gouvernement, il faut s'occuper de le faire aimer.

Le général Guillet aime la France et ne veut que son bonheur; il a des principes sévères sur la subordination militaire, dont il croit que les généraux doivent l'exemple. La loyauté, la franchise sont les qualités de son caractère et les vertus de son pays. Jaloux d'obtenir l'estime de tous, même de la commander, il ne veut de bienveillance que celle de ses amis, pour lesquels il sut toujours se dévouer. Son ambition se borne à inspirer à un gouvernement qu'il aime, une juste confiance. Satisfait d'avoir adouci la vieillesse d'nn père mort octogénaire, il se fait un devoir de le remplacer près de ses onze frères ou sœurs. Il est un des officiers commandans de la légion d'honneur.

N. L. JORDY (C. ✻),

Général de Brigade.

NICOLAS-LOUIS JORDY est né le 15 septembre 1758 à Abracheviller, département de la Meurthe. Ses parens, occupés du commerce, aimés et respectés de tout le canton, quoique dans une honnête aisance, mais chargés d'une famille nombreuse, ne purent seconder le goût des voyages et de l'art militaire, qui dès son bas âge maîtrisoit leur aîné. Ils le placèrent chez un habile chirurgien qui lui fit exercer cette profession utile dans les hôpitaux militaires de Schelestadt et de Strasbourg, depuis le 15 août 1774 jusqu'au 9 avril 1778. Le desir de servir la patrie ayant pris de nouvelles forces, N. L. Jordy contracta le même jour 9 avril un engagement pour le régiment d'Alsace, dans lequel il resta simple soldat jusqu'au 23 août 1782. Sa bonne conduite l'avoit fait distinguer de ses supérieurs. Appliqué à ses devoirs il trouvoit encore le tems de lire les Mémoires de Turenne, de Villars, et tout ce qui avoit rapport aux mouvemens des troupes. On lui offrit de l'avancement que sa délicatesse l'empêcha d'accepter. Par un réglement inoui, les soldats des régimens allemands

étoient soumis, pour des fautes militaires, à des punitions révoltantes; les sous-officiers de ces régimens étoient chargés de l'exécution de ce réglement. Jordy étoit Français, par ses qualités morales il n'avoit point de punition à craindre ; mais il auroit trop souffert s'il avoit accepté un grade qui l'eût obligé de sévir contre ses camarades; il refusa donc l'avancement qui lui étoit offert. Le ministre ayant demandé un détachement pour les Grandes-Indes, notre guerrier dont le penchant des voyages étoit dans toute son activité, se présenta un des premiers. Le prince Max, alors colonel du régiment d'Alsace, qui vouloit conserver un soldat dont le zèle et les bonnes qualités lui étoient connus, le fit venir et lui dit : « Quoi, je veux vous procu-» rer de l'avancement dans mon régiment, et » vous voulez me quitter pour vous expatrier » ? « Par-tout où je pourrai servir mon pays avec » gloire, répondit le jeune militaire, je me » croirai bien placé. Le voyage que j'entreprends » peut hâter mon avancement, que mon peu » de fortune et des préjugés me priveront d'ob-» tenir en France, où je ne pourrai jamais par-» venir qu'au grade de sous-officier ».

Cette réponse plut au colonel, qui cependant le fit rayer du rôle des partans, et le conserva au régiment jusqu'en 1782, que M. Jordy père

acheta le congé de son fils, qui ne lui fut accordé que par protection. Le régiment d'Alsace étoit alors sur les côtes de la Basse-Normandie. Jordy avoit fait deux années des campagnes d'Amérique.

Retiré dans ses foyers, le jeune Jordy s'occupa du commerce jusqu'à l'époque où les citoyens et les guerriers vinrent se ranger autour du drapeau tricolor déployé sur nos frontières. Nommé capitaine de la garde nationale de son pays, il fut député à Haguenau pour l'assemblée d'élection des députés aux Etats-généraux. Le 6 mai 1790, il étoit chef de légion de la garde nationale de tout le canton. d'arrondissement. Par ses soins et ceux des magistrats, la tranquillité fut maintenue dans cette contrée. La légion qu'il commandoit coopéra au rétablissement de l'ordre, troublé par un mouvement déplorable dans la ville de Nancy, le 31 août 1791. Le premier juillet 1790, il fut mis au nombre des députés à la fédération générale qui eut lieu à Paris.

En 1792 la patrie fut déclarée en danger. L'amour de la gloire maîtrisa de nouveau l'ame de Jordy; il fit aussitôt le sacrifice de ses intérêts les plus chers pour la cause commune; il oublia qu'il étoit époux et qu'il aimoit avec tendresse un père et une mère respectables, se rappela le

serment qu'il avoit fait le jour de la fédération, où il avoit promis de mourir pour la patrie, et se plaça au milieu de quatre-vingt volontaires inscrits sur les registres de la municipalité. Il part avec eux pour Sarrebourg, et de là à Nancy, chef lieu du département; bientôt le premier bataillon de la Meurthe est organisé, il est fort de huit cent quatre-vingt volontaires; Jordy à l'unanimité en est élu le premier commandant, et d'après les ordres qu'il a reçus, il part pour Metz, où n'ayant pu obtenir des armes du ci-devant comte de Bellemont, alors général commandant la place, il fut envoyé au fort de Belle-Croix, où se trouvoit déjà un bataillon du régiment d'Auvergne. Il falloit des armes aux volontaires de la Meurthe, le commandant Jordy les obtint de M. de Bellemont par sa fermeté et la résolution qu'il manifesta de faire respecter les soldats de la patrie.

Les volontaires de la Meurthe étoient à peine armés, qu'ils furent visités par un parti de houlans, qui vint faire le coup de pistolet jusques sur le glacis du fort Belle-Croix. Les grenadiers répondirent à coups de fusils, et démontèrent quelques-uns de ces audacieux ennemis. Le commandant du fort, le lieutenant-colonel d'Auvergne ayant alors disparu, on eut tout lieu de croire que sans la bonne contenance du com-

mandant Jordy le fort auroit été livré aux ennemis.

Peu de jours après il reçut du général en chef Luckner l'ordre de partir avec son bataillon pour se rendre à l'armée du général Custines. Il assista aux attaques et prises de Spire, Worms, Mayence et celle de Francfort. A la retraite de cette dernière place, il fut chargé de commander l'arrière-garde; inquiété par l'ennemi, il opposa un feu de chaussée par division en retraite depuis cette dernière ville jusques sous les canons du fort de Kœnigstein, quoiqu'il n'eût pour couvrir ses flancs que quelques chasseurs à cheval du septième régiment. Rentré dans Mayence il fut par ordre tenir garnison dans la citadelle.

Le 11 février 1793, le général Custines confia au commandant Jordy le fort de Mars, sur la rive droite du Rhin, qu'il conserva jusqu'au 25 juillet suivant, c'est-à-dire depuis quelques mois avant le blocus jusqu'à la reddition de Mayence. Le 10 mai il fut chargé par le général Meunier, commandant les troupes sur la rive droite du Rhin, de s'emparer des îles de Veisseneau, défendues par deux pièces de canon, et gardées par deux cents soldats prussiens, avec un pareil nombre de chasseurs de Cassel. Il commença l'attaque, passa le Mein sur des radeaux et surprit l'ennemi qui abandonna ses canons et

ses

ses bagages, laissant beaucoup de morts et de mourans sur le champ de bataille. Le commandant Jordy fut blessé dans cette action. Bientôt nos soldats vainqueurs eurent à verser des larmes sur la mort du général Meunier qui, blessé le 2 juin en repassant le Mein sur une nacelle, expira quelques jours après. (v. Galerie Militaire).

Son successeur Aubert-Dubayet ordonna au commandant Jordy d'aller enlever toutes les pièces de la redoute de Gustavenbourg, dont le canon avoit blessé le brave Meunier; elle étoit gardée par quatre cents Prussiens. La nuit du 8 au 9 juin il en fit l'attaque : maître d'agir en toute liberté, il fit observer à sa troupe le plus grand silence, et la fit monter sur des radeaux. A la tête de trois cents hommes du septième régiment de chasseurs à pied, il traversa le Mein, parvint sans bruit à égorger les sentinelles avancées, pénétra dans la redoute, et sans tirer un coup de fusil s'en rendit maître. Les soldats prussiens qui refusèrent de mettre bas les armes furent passés au fil de l'épée. Ainsi fut vengée la mort du général Meunier, de cet excellent capitaine que ses talens et ses vertus rendoient cher à la patrie. Le commandant Jordy fit enclouer les gros canons et ramener à force de bras une pièce et deux obusiers français, qui après la

capitulation furent amenés en France dans des charriots couverts, pour servir de modèle. (Ces obusiers se chargent par la culasse).

La nuit du 10 au 11 suivant, l'ennemi, pour prendre sa revanche, attaqua et débusqua du village de Catheim les troupes qui gardoient ce poste important : Jordy reçut l'ordre de le reprendre ; il étoit plein jour et le village tout en feu. A la tête du premier bataillon des fédérés de Paris, il fit l'attaque : trois fois l'ennemi fut repoussé hors du village, et trois fois il en fit ressortir les Français ; mais à la quatrième charge les Prussiens furent chassés jusques sous la redoute dite de la Briquerie. Jordy s'empare d'un drapeau, va le planter sur le parapet de la redoute, et fait entendre à ses frères d'armes qu'il faut vaincre ou mourir. Les efforts redoublent, Français et Prussiens sont pêle-mêle dans la redoute ; l'ennemi est enfin chassé, son propre canon est tourné contre lui, et les Français sont maîtres de ce lieu ainsi que du village qui n'est plus que cendres. L'ennemi perdit trois cents hommes : Jordy fut blessé d'un coup de bayonnette qui lui traversa la mâchoire inférieure et lui perça la langue.

Le 14 ou 15 juillet suivant, l'ennemi se mit en mouvement entre dix et onze heures du soir, au nombre de dix mille hommes, pour venir prendre le fort d'assaut ; mais telles furent les

bonnes dispositions du commandant Jordy, que les rangs de l'ennemi furent éclaircis par une grêle de balles; les Prussiens laissèrent douze cents des leurs sur le champ de bataille, et s'éloignèrent avec précipitation.

Le 21, il fut nommé adjudant-général chef de brigade. Le 25, Mayence ayant capitulé, à la tête de la première colonne aux ordres du général Aubert-Dubayet, il quitta cette ville. Le général ayant été arrêté à Sarre-Libre, et les troupes s'étant révoltées, il fut assez heureux pour les faire rentrer dans le devoir: enfin la convention rendit à la brave garnison de Mayence la justice qui lui étoit due; elle continua sa marche jusqu'à Toul. Les soldats pour la plupart étoient sans vêtement, pieds nuds; il leur étoit dû plusieurs mois de solde. Le chef de la colonne Jordy employa la douceur et la persuasion pour ramener les troupes, qui un instant s'étoient oubliées. On reçut quelques secours, et l'on se remit en route. A Orléans, les corps constitués et les habitans accueillirent les braves de Mayence, avec tous les égards dus aux généreux défenseurs de la patrie.

Arrivée à Nantes, la colonne fut campée aux Sorinières. Le 7 septembre, Jordy remplissoit les fonctions de général de brigade sous les ordres du général Naxo; il fut chargé de s'emparer

du bourg de Rouana, où les Vendéens étoient retranchés avec de l'artillerie. Malgré les obstacles qu'offroient la nature du lieu et les fortifications, il divisa sa troupe en trois corps, rompit les barricades, s'empara d'une pièce de canon, et en moins de deux heures il fut maître du bourg. Le général Naxo ordonna à Jordy, le 3 brumaire an 2, de s'emparer de la petite ville de Verton, située sur une montagne au pied de laquelle règne une masse d'eau croupie et profonde. Cette petite ville étoit défendue par cinq pièces de canon et fortifiée par la nature. Jordy commença l'attaque par une artillerie bien servie ; fit avancer l'infanterie qui, à la faveur du feu, passa pour ainsi dire un à un sur des poutres, se jeta ensuite sur les retranchemens ; détruisit tout ce qui lui résista ; le pont fut rétabli à la hâte. Toute la brigade ayant passé, l'assaut fut donné à la ville qui fut emportée. Trois pièces de canon, leurs caissons, beaucoup de chevaux et soixante-quatre prisonniers tombèrent au pouvoir des Français.

Le premier frimaire, d'aprés les ordres du général Thurreau, il poursuivit Charette et les siens. Arrivé sur les bords du canal de Grand-Lieu sous port St.-Père, le passage étant devenu impossible faute de bateaux sur la rive, Jordy malgré le feu de l'ennemi traversa la marre à

la nage avec quelques braves, se procura des bateaux, opéra le passage, chassa l'ennemi, se rendit maître de tout le canal et du port St.-Père, et battit avec huit cents hommes sept à huit mille Vendéens commandés par Charrette, Catelinière et la Robrie, qui se retirèrent sur Sainte-Pazanne, pays couvert de forêts et coupé de fossés.

Les Vendéens poursuivis firent plus de résistance à Pazanne: c'étoit le même jour que le général Naxo prenoit Machecoul et Beauvoir; ils se retirèrent toujours en désordre jusques dans la forêt de Princé, où Jordy ayant pénétré s'empara d'une quantité prodigieuse d'effets et de munitions. Le 13 il marcha sur la presqu'île de Bouin, vigoureusement défendue, et attaquée avec un courage que rien ne put rallentir. Des moulins en avant de la ville furent emportés à la bayonnette, et toutes les redoutes furent enlevées de même. Huit cents Vendéens trouvèrent le moyen de se sauver; Charette étoit à leur tête: trois cents ennemis restèrent morts sur le champ de bataille. Les Français eurent dix-neuf de leurs camarades tués sur la place, et deux cents blessés. L'attaque de la presqu'île de Bouin qui ne coûta qu'un jour d'hiver aux troupes de la république, avoit coûté neuf mois de blocus avec trente mille hommes à Henri IV. Elle nous

rendit maîtres de toute cette côte depuis la Rochelle jusqu'à Noirmoutier.

Ce fut encore à Jordy que fut confié le soin de s'emparer de cette île. Il seroit trop long de rappeler tous les moyens qui furent employés par cet officier à l'attaque de Noirmoutier, où l'ennemi opposa une longue résistance. Il falloit parvenir à la rive opposée avant le jour, et surprendre l'ennemi. Guidés par Jordy, à l'aide de quelques petits navires, les Français ont débarqué. Le jour commence à paroître, et le commandant de l'expédition est blessé à la cuisse gauche, l'os est fracassé. Malgré sa douleur, Jordy se précipite du haut du bâtiment dans la mer. Soutenu de quelques soldats il est sur la rive ennemie où il sait que sa présence est nécessaire, et s'adresse à ses camarades : « Soldats, que quelques-uns » de vous se chargent de me porter ; je suis seul » commandant de cette expédition, je ne vous » quitterai pas ; que ma blessure ne vous inquiète » nullement ; la fortune ne nous laissera pas en » si beau chemin, car la victoire n'abandonne » jamais les braves ». En ce moment des larmes coulent des yeux du soldat vainqueur ; on se dispute l'honneur de le porter, on fait un brancard avec des fusils ; Jordy dispose ses bataillons, ordonne la marche et l'attaque ; les Vendéens battus sont poursuivis au pas de charge jusqu'au

bourg de Barbatre, qui malgré son artillerie et sa bonne position fut emporté après une heure d'attaque.

Il étoit environ une heure après midi, et Jordy étoit blessé depuis six heures du matin ; toujours il avoit guidé ses soldats et toujours la victoire lui fut fidèle. Mais ses forces sont affoiblies ; il n'a que le tems de faire prendre à sa troupe une position respectable. Le général Naxo arrivoit alors avec la réserve, et Jordy songeoit à se retirer lorsqu'il reçut une seconde blessure à la tête qui lui enfonça l'os pariétal, et le précipita du brancard qui servoit à le porter ; il tomba sans connoissance : on le crut mort. Dans le rapport qui fut fait à la convention par les représentans du peuple en mission, ils disoient : « Vos ordres sont exécutés, l'île de Noirmoutier est en notre pouvoir, mais nous avons à regretter l'intrépide général Jordy qui a été chargé de cette opération ».

Dans l'attaque de Noirmoutier, les Vendéens eurent trois mille hommes de tués ; on leur prit quatre-vingt-cinq pièces de grosse artillerie, vingt-trois de petites, des munitions, des effets et des bâtimens dans le port qui resta au pouvoir des Français.

Jordy fut rendu aux vœux des soldats qui aimoient son courage ; guéri de ses blessures dont

l'une lui a fait perdre l'usage de la main gauche, il fut trépané pour l'autre; et par suite de cette opération il perdit l'usage d'un œil; il fut nommé général de brigade, et en l'an 3 il fut envoyé à l'armée du Rhin : vu l'état de foiblesse dans le quel il se trouvoit, il fut nommé au commandement de la citadelle de Strasbourg.

Le 18 brumaire, le général Jordy, ayant demandé à être employé plus activement, fut envoyé près du général Desaix, qui commandoit l'attaque de droite du siége de Mayence; on lui confia la brigade de droite de la division. Le 30 frimaire, il fut grièvement blessé dans une affaire sur le village de Veissenau, ce qui l'obligea de se retirer de nouveau pour sa guérison. Le 13 thermidor an 3, appelé par le général Desaix qui commandoit en chef toutes les troupes dans le Haut-Rhin, et qui avoit son quartier général à Blosdheim près Huningue, il se proposa pour aller sur la rive opposée du Rhin examiner la situation de l'ennemi, ce qu'il effectua avec intelligence et courage, et lui mérita les éloges du général en chef. Il resta trois jours sur l'autre rive, au milieu des troupes ennemies, et en rapporta tous les renseignemens désirés.

Au mois de thermidor an 4, Jordy reçut l'ordre d'organiser de fausses attaques depuis Bâle jusqu'à Margolsheim, et avec la troisième demi-

brigade de tenter un passage du Rhin entre les villages de Rincau, sur la rive gauche et celui de Nonnenviler sur celle opposée, ce qu'il effectua.

Le 23 messidor, il étoit passé à la division Ferino; il prit à Gaugbech le commandement de la brigade de gauche, marcha à l'ennemi, et emporta la petite ville de Zell. Le 26, à 2 heures du matin, il se porta sur Steinback, dont le pont avoit été détruit; les soldats guidés par Jordy passèrent dans le torrent sur quelques poutres, surprirent l'ennemi et le culbutèrent: le pont fut rétabli. On se porta malgré la plus vive résistance sur la ville de Haslack : après une forte cannonnade, les soldats français s'élancent, rien ne leur résiste; les jardins sont balayés, les portes de la ville prises. Dans chaque rue un nouveau combat recommence, mais l'ennemi ne peut plus tenir, il abandonne une pièce de canon, tous les blessés et malades, environ quatre cents prisonniers, et bat en retraite. En vain un escadron de hussards émigrés de Damas et quelques cuirassiers veulent encore soutenir la défense, ils sont mitraillés, poursuivis à la bayonnette dans les reins jusqu'aux postes de Neusach, où les batteries et les retranchemens leur servirent de nouveau point de ralliement.

Jordy ordonna une nouvelle attaque, fit tour-

ner l'ennemi, qui fut culbuté par la cinquante-sixième de ligne, obligé de se retirer sur la ville de Hornberg, et qui s'arrêta au-delà de la jonction de la Guttach avec la Kinzig, y trouva du renfort, et chercha par un feu très-vif à nous arrêter. La brigade du général Jordy manquoit de munitions; il lui est ordonné par le brave chef qui la guide d'attaquer à la bayonnette; on obéit, on s'ébranle; à cet aspect l'ennemi épouvanté se retire après avoir perdu dans la journée quatre ou cinq cents des siens tués ou blessés; on lui avoit fait six cents prisonniers.

Le 29, la brigade dirigée par Jordy traversa les montagnes qui avoisinent Elsach; aidée par leur général, elle fit passer les canons en les portant sur les épaules, et poursuivit un corps d'émigrés qui avoit abandonné tous ses bagages. Toujours battu, l'ennemi arriva à Villingen où Jordy établit son quartier général. Il rendit alors compte au général de division Ferino de la rapidité de ses opérations; celui-ci lui répondit: « Doucement, doucement, mon cher général, n'allez pas à Vienne avant nous ».

Le 27, l'ennemi lui disputa le passage de la petite rivière de Kemlach, mais il fut battu par la brigade commandée par le brave Abatucci. Le 29, il marcha sur Schomberg. Le 7 vendémiaire, les brigades Jordy et Abatucci arrivèrent sur les

bords du Leck ; tandis que la seconde tourne le flanc gauche de l'ennemi, la première occupe le centre. Les Autrichiens stupéfaits de tant d'audace, battus pour ainsi dire aussitôt qu'ils sont attaqués, abandonnent quatorze pièces de leur artillerie, plusieurs drapeaux, leurs tentes encore dressées dans leur camp retranché de Fiedberg; la brigade Jordy fit halte par ordre du général en chef, et du 9 jusqu'au 13 il s'empara de plusieurs villes dans la Bavière. Les 14 et 15 furent employés à faire des reconnoissances le long de Liser, il couvrit la gauche de la brigade et le bataillon qui marchoit sur Munich. Le 17, il seconda l'attaque que fit la division St.-Cyr sur la ville de Freysing; il s'empara ensuite de Moosbourg après trois heures de marche et quatre de combat.

Ce fut à cette époque que l'on apprit la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse: celle du Rhin, quoique victorieuse, ayant sa gauche tout-à-fait à découvert, fut obligée de rétrograder. Le général Jordy fut alors chargé de couvrir avec sa brigade la retraite de l'aîle droite qui s'opéra. L'ennemi qui ne s'apperçut de cet évènement qu'au moment où les Français avoient huit heures de marche, essaya d'envelopper les troupes guidées par Jordy. Ce général fit former le bataillon

quarré, et quoique harcelé par les Autrichiens il les fit souvent repentir de leur audace. Après une marche longue et pénible il arriva à Neustadt où il eut le bonheur de sauver un des aides de camp du général Ferino qui alloit être percé d'un coup de sabre, en abattant le poignet du soldat autrichien qui alloit le frapper. Les jours suivans, il soutint avec avantage plusieurs attaques des ennemis qui furent toujours repoussés avec perte.

Continuellement à cheval pour ainsi dire depuis Moosbourg en Bavière jusqu'à Villitgen, et au même endroit pendant trois jours et trois nuits dans un combat continuel, une blessure à la poitrine que le général Jordy avoit reçue depuis plusieurs années, vint se rouvrir et le mit hors d'état de continuer. Le général Ferino prit lui-même le commandement de sa brigade, et ordonna de le transporter à Fribourg (en Briscau), et de là au Neuf-Brisach, où pendant près de deux mois les officiers de santé n'osèrent prononcer sur son sort, ayant une hémorragie de poitrine qui est dégénérée en ulcère interne, dont il est encore affligé.

Le 26 germinal, Jordy, commandant supérieur de Brisach, reçut du général Desaix, alors commandant en chef par intérim l'armée du Rhin, l'ordre de se rendre à Strasbourg pour y

prendre le commandement d'une des colonnes d'attaque pour le second passage du Rhin, passage qui eut lieu en plein jour, le premier floréal. Les généraux Daoust et Vandame, commandant également chacun une des trois colonnes d'attaque, étoient sur la droite : en mettant le pied sur la rive opposée, il s'empara d'une batterie armée de trois pièces, qui furent tournées contre l'ennemi; les villages de Honau et de Diersheim furent emportés par les généraux Daoust et Vandame. Il s'empara de celui de Freystell, en y laissant une force suffisante; et plaçant derrière la digue du Rhin et la rivière de la Holchen le reste de sa troupe, il assura la gauche des trois attaques, jusqu'au moment où une plus forte quantité de troupes passa le Rhin pour agir plus activement. Cependant les généraux Desaix et Duhesme, qui s'étoient chargés de ce passage, venoient d'être blessés aux attaques de droite et du centre; il reçut alors l'ordre de s'y rendre avec quelques troupes. Le général Vandame avoit pris le commandement supérieur, et lui donna l'ordre de prendre celui de sa brigade, de reprendre le village de Diersheim dont l'ennemi venoit de se réemparer, et de faire tous ses efforts pour le conserver, afin d'entretenir la liaison des trois corps d'attaque. Jordy attaque de nouveau le village, l'ennemi

en est repoussé; mais à mesure qu'il se retire, il met le feu aux maisons, sans doute pour empêcher d'être poursuivi avec de l'artillerie qui venoit de passer le fleuve sur un pont volant; ce qui ne l'empêcha pas d'être jeté hors du village. En ce lieu Jordy reçut une balle qui lui frappa le haut du front et qui l'étourdit : on le croyoit blessé à mort; il est entouré d'ennemis qui lui crient de se rendre. La figure, les mains, les habits et le cheval de Jordy sont couverts de sang. Mais il a repris des forces; le desir de vaincre les a doublées; il se relève et frappe de tous côtés. Quelques grenadiers de la brave dix-septième de ligne viennent à son secours; alors ceux des ennemis qui sont restés autour de lui sont faits prisonniers eux-mêmes. Maître du village, il y plaça la batterie d'artillerie légère commandée par le brave capitaine Foy, aujourd'hui colonel d'un régiment de cette arme, qui reçut lui-même une blessure très-grave au même instant où son général recevoit une seconde blessure de mitraille. Le moment étoit trop décisif pour se retirer. Il étoit dix heures du matin : Jordy continua de rester à la tête des troupes, qui durant tout le jour et jusqu'à bien avant dans la nuit se battirent en héros, et toujours sur la défensive. A dix heures du soir, le général en chef Moreau, sachant que le général Jordy

n'avoit pas voulu se retirer, même pour faire panser ses blessures, le fit venir près de lui, le fit panser en sa présence (sous un arbre), et lui dit: « Je ne veux pas que vous retourniez » cette nuit à votre brigade, j'y ai pourvu. Si » vous le pouvez, allez sur le Rhin, faites accé- » lérer la construction du pont et le passage des » corps de l'armée; mais je vous conseille de » prendre du repos; les chirurgiens pensent que » votre blessure de la tête peut devenir dange- » reuse ».

Le général Jordy se trouva encore aux affaires du 2, particulièrement à Frestell, où l'ennemi fut complettement battu et mis en déroute. Quelque tems après, il reçut du directoire exécutif la lettre suivante : « Les blessures que vous » avez reçues, citoyen général, au passage du » Rhin, ont vivement intéressé le directoire exé- » cutif; il s'est convaincu, par la résistance de » l'ennemi et par les avantages de sa position, » qu'il falloit toute l'énergie de l'armée de Rhin- » et-Moselle pour triompher de cette occasion » neuve et difficile; en contribuant au succès, » vous avez rempli notre attente et acquis des » droits à l'estime publique ».

Le général en chef Moreau le chargea de dissiper un rassemblement de fuyards qui s'étoit formé sur les derrières et qui inquiétoient la re-

traite. Il accepta cette honorable mission; atteignit ce rassemblement et le battit dans toutes ses positions, et le poursuivit quoiqu'il se fût divisé en deux colonnes. Il demandoit des instructions pour les opérations ultérieures lorsqu'une des ordonnances du général en chef lui enjoignit de cesser les hostilités. La nouvelle du traité de Campio-Formio venant de lui arriver, il fut s'établir à Nier-Achren près de Sarbach, où fut tué l'immortel maréchal de Turenne.

Le 26 brumaire an 6, le général Jordy étoit sous les ordres du général en chef Augereau, qui lui confia le commandement de la division dont sa brigade faisoit partie. Le général Augereau, par un ordre du jour, se plaignit d'une manière générale des officiers supérieurs de l'armée. Jordy dont la conduite étoit irréprochable, crut devoir faire à son général quelques représentations. Augereau lui répondit: «La lettre que vous venez de m'écrire, mon cher général, part d'une ame délicate, sensible à l'honneur et qui prévient jusqu'au soupçon (s'il pouvoit en exister sur le compte d'un guerrier tel que vous, auquel je suis bien aisé de déclarer que je fais profession de l'estimer.) Vous n'êtes inculpé, en aucune manière, dans les rapports qui me sont parvenus, et le fussiez-vous, ce n'est pas quand on a donné autant de preuves de courage et de patriotisme

que

que vous l'avez fait, qu'on doit craindre que la calomnie trouve facilement à s'accréditer dans mon esprit ».

Le 25 nivôse, Jordy reçut du même général l'ordre de faire avancer de la rive droite du Rhin sur Strasbourg tous les magasins militaires qui s'y trouvoient, et de rentrer en France avec la division sous ses ordres. Le 29, arrivé à Strasbourg, il rendit compte au général en chef de l'exécution des ordres qui lui avoient été donnés. Augereau loua beaucoup sa conduite, et lui remit un sabre d'honneur de la part du directoire exécutif, avec le commandement des troupes cantonnées dans le Haut-Rhin.

Le 8 ventôse, Jordy reçut l'ordre du général de division Ste.-Suzanne, commandant la cinquième division militaire, de prendre le commandement supérieur de toutes les places du département, de les visiter, de lui rendre compte de leur état, et d'aller ensuite prendre possession militaire de la ville de Mülhausen, réunie à la France. Il ne peut exécuter ces ordres, ayant été chargé par le directoire exécutif du commandement de l'avant-garde de la petite armée sous les ordres du général Schawembourg, qui fit la conquête de l'Helvétie. Cette pénible campagne épuisa les forces du général Jordy, dont les blessures multipliées l'obligèrent de demander une place

sédentaire. Le 5 prairial an 6, il fut nommé commandant de la place de Strasbourg et de la cinquième division militaire. Le 24 vendémiaire an 8, par son courage, sa fermeté, il parvint à faire rentrer dans le devoir une demi-brigade qui, sous le prétexte que sa solde ne lui avoit pas été payée, avoit jeté les armes, se livroit à des excès, et refusoit de marcher sur la rive droite du Rhin où étoit sa destination.

N'ayant pas accepté le grade de général de division quand il lui fut donné, il fut obligé, par arrêté du premier consul, en date du 24 nivôse an 9, de quitter à son grand regret le commandement de la ville de Strasbourg, et passa à celui de la ville de Landau.

Les guerriers qui ont fait avec le général Jordy la guerre de la révolution, ne cessent de louer ses talens et sa bravoure. Probe et désintéressé, cet excellent militaire qui, à vingt-quatre ans de service, fut toujours exempt de reproches, terrible dans les combats, étoit humain et généreux après la victoire. En différentes affaires qui eurent lieu dans la Vendée, il avoit fait cinq cents prisonniers; il sollicitoit leur grâce en les envoyant à Carrier : ce représentant féroce, pour toute réponse, lui adressa un arrêté du comité de salut public qui ordonnoit guerre à mort, et le rendoit responsable de son exécution. Jordy

refusa d'obéir ; les prisonniers furent sauvés. Lors de la retraite de la Bavière, des paysans attroupés égorgeoient les soldats français. Quelques-uns d'entre eux alloient périr ; on leur demanda à quelle brigade ils appartenoient ? A celle de Jordy. Aussitôt leurs liens sont brisés, ils sont libres ! Allez, leur disoient ces paysans, assurer le général Jordy que nous nous rappelons de ses bienfaits. Ce fut encore à lui que la ville de Zug en Helvétie, prise d'assaut par les Français, fut redevable de n'être point livrée au pillage, et que tous les habitans furent pardonnés.

Deux fois il avoit eu le bonheur de sauver des mains de quelques hommes exaltés les victimes de leur haine ou de leur égarement. En 1792, il arracha de la fatale lanterne l'abbé Dumont, et en l'an 3, à Blosdesheim il rendit le même service à M. de Vegbecher, ancien garde du corps et chevalier de St.-Louis.

Les généraux en chef sous les ordres desquels il avoit combattu souvent, lui ont donné les plus grands éloges ; il n'est parvenu au grade qu'il occupe que par sa bravoure dont il porte les preuves les plus honorables sur son corps. Bon citoyen, tout dévoué pour la chose publique, il n'a d'autre desir que celui d'être encore utile à la patrie, au gouvernement ; le seul vœu qu'il avoit formé étoit d'avoir servi sous les ordres et sous les yeux du

grand homme, l'auguste empereur, qui sauva la France; et si jamais les ennemis de la patrie étoient armés contre elle, son seul regret seroit que ses blessures puissent le priver du bonheur de mourir au champ d'honneur.

Le général Jordy, officier de la légion d'honneur, et commandant aujourd'hui la place de Landau, aux qualités guerrières joint celles du cœur; il est bon ami, bon père, et fut un fils tendre et reconnoissant, aimé du soldat qu'il a toujours chéri, estimé de ses supérieurs; il est cher encore à ses concitoyens.

L. E. DULONG (*),

Chef de bataillon au quinzième régiment d'Infanterie légère.

Né à Rosnay, département de l'Aube, le 12 septembre 1780, Louis-Etienne Dulong n'avoit que neuf ans à l'époque de la révolution. Il n'étoit âgé que de 17 ans lorsqu'il partit pour l'Italie; et venoit d'être nommé par le ministre des relations extérieures près M. Constantin Stamaty, agent du gouvernement français. Il remplissoit les fonctions de secrétaire, lorsque le général Cambray ayant été commandé pour repousser les insurgés de la marche d'Ancône, le jeune Dulong sollicita près du général pour qu'il l'employât en qualité de son aide de camp, ce qui lui fut accordé. Il se distingua dans cette expédition, qui le porta à s'enrôler dans une compagnie auxiliaire de volontaires, pour assister à l'attaque de Pézaro, qui eut lieu le 21 floréal an 7.

Il remplissoit pendant l'attaque les fonctions de sergent. Nos canonniers ayant été tués, l'ennemi prétendoit s'emparer des pièces; mais notre nouveau sergent rendit leurs efforts inutiles, et les sauva. Cette action le fit nommer sur le champ

de bataille sous-lieutenant dans les hussards volontaires.

Nous empruntons la plume du général Lucotte pour faire connoître les services que M. Dulong rendit à la division française dans cette journée, et donner à nos lecteurs une idée de la haute opinion que l'on avoit conçue de ce jeune officier à l'armée.

« Cet officier, disoit le général Lucotte dans son rapport, a constamment donné des preuves d'un talent distingué et d'une bravoure à toute épreuve.

» Je ne citerai point les différentes affaires qui ont fait sa réputation et son avancement; mais j'aime à rappeler ce premier jour où M. Dulong me fit estimer en lui le militaire, qui ensuite a aussi bien prouvé qu'il méritoit l'attention et la confiance de ses chefs.

» Le 21 floréal an 7, les Français attaquoient la ville de Pézaro, défendue par les troupes impériales et un rassemblement considérable de paysans insurgés, accoutumés à nous faire la guerre. Nous combattions un contre dix, et le général Monnier, commandant en chef, vouloit à tout prix enlever la place de vive force. Tous les canonniers qui servoient les pièces destinées à enfoncer les portes, furent tués ou mis hors de service; alors nous perdions beaucoup

de braves qui tentoient d'escalader les murs..... Le général Monnier, obligé de se retirer sans être battu, devoit perdre au moins son artillerie.... M. Dulong se chargea de servir deux pièces, il les dirigea lui-même contre l'ennemi, et communiquant son ame à quelques braves, fit pleuvoir la mitraille sur les ennemis, et sauva les deux pièces de canon ».

« J'étois à la première ligne, ajoutoit le général Lucotte; j'ai été le témoin de cette action, et je pourrois en raconter bien d'autres ».

Ce général vouloit parler de la journée du 15 messidor an 7. Le lieutenant de sa compagnie ayant été tué au passage du Dourlo, il se précipita un des premiers dans le défilé, pour ouvrir le passage à la colonne. En récompense de la conduite distinguée qu'il avoit tenue dans cette affaire, il fut fait lieutenant.

Le 23 messidor, le lieutenant Dulong fit le commandant autrichien de la place de Fino, prisonnier de guerre, au milieu d'une troupe nombreuse d'Esclavons.

Le 12 brumaire an 8, en chargeant à la tête des troupes, il avoit reçu une blessure, et fut bientôt après frappé de trois coups de feu, dont un lui cassa le bras. Il fut fait capitaine à la fin de la journée, sur le champ de bataille. Les blessures qu'il avoit reçues l'empêchèrent d'évacuer

avec la garnison. Quoiqu'estropié du bras droit, après qu'il eut été remis de ses blessures il vint rejoindre l'armée française.

En l'an 9, après la bataille de Marengo, on lui donna le commandement de la place de Pézaro. Il la défendit contre les tentatives des Anglais, des Autrichiens et des insurgés réunis; il les battit plusieurs fois. Le 15 frimaire il fut obligé de se rendre au général autrichien, qui s'étoit présenté devant Pézaro avec une division forte de cinq mille hommes d'infanterie, quatre cents cavaliers et onze pièces de canon. Le capitaine Dulong, après avoir appaisé par son courage et sa fermeté une sédition qui éclata dans la ville, sauva des mains des rebelles un employé aux vivres de l'armée d'Italie, fit fermer les portes et dicta la capitulation qui fut acceptée, pour épargner en pure perte et de part et d'autre le sang humain.

La petite escouade française nommée garnison sortit de Pézaro avec armes, bagages et tous les honneurs de la guerre, sous les conditions que son chef et nul des braves enfermés dans la ville ne seroient prisonniers, et qu'ils seroient libres de joindre l'armée active.

Les Autrichiens observèrent fidèlement tous les articles de la capitulation; l'escouade française et son capitaine furent rendus à leurs frères d'ar-

mes. M. Dulong a fait les campagnes des années 6, 7, 8 et 9 en Italie, dont les deux premières à l'armée de Naples.

Le premier consul passoit à Martigny en Valais; on lui présenta le capitaine Dulong; Bonaparte lui adressa ces mots : J'*aime les braves*. En l'an 10 le 12 germinal, il fut fait chef d'escadron : ne pouvant plus à raison de ses blessures continuer un service actif dans la cavalerie, le 26 floréal an 11 il fut fait chef de bataillon dans le quinzième régiment d'infanterie légère. Il est membre de la légion d'honneur.

P. M. LAINÉ,

Capitaine, Aide de camp du général de brigade Grigny.

Le 14 juillet 1789 avoit vu naître l'aurore de la liberté. Guidés par un saint enthousiasme, tous les Français vouloient le règne des lois et le bonheur de la patrie. Pour jouir de ces doux bienfaits, toute la jeunesse française sous les armes combattoit sur les frontières nos ennemis coalisés. Parmi ces braves défenseurs de la patrie se trouvoit placé, en qualité de fusilier au premier bataillon de la Loire-Inférieure, M. Pierre Marie Lainé, qui étoit né à Nantes le 22 décembre 1768. Il avoit fait ses premières armes dans la garde nationale du pays qui l'avoit vu naître, depuis le 27 septembre 1789 jusqu'au 6 novembre 1791.

Le premier décembre, il fut fait caporal dans le bataillon des volontaires où il servoit, et sergent le 30 décembre 1791. Il avoit fait les campagnes de l'an 1er. et 2, lorsqu'il fut avec son bataillon employé à l'expédition de St.-Domingue, sous les ordres des commissaires du gouvernement Polverel et Santonax. Il étoit

sergent-major depuis le 24 janvier 1792. En débarquant à St.-Domingue, il combattit dans toutes les affaires qui eurent lieu au camp du Limbé, et le 9 septembre il combattit à l'affaire du camp de Cléris. Il se trouva à la malheureuse affaire du Cap, qui eut lieu le 20 juin 1793.

Le 24 août, il fut fait sous-lieutenant, et s'embarqua quelque tems après sur le navire *l'Émilie de Nantes*, qui faisoit partie du convoi qui fut se reployer aux Etats-Unis d'Amérique. La division étoit aux ordres des contre-amiraux Cambize et Sarcey. Le général Lasalle commandoit les troupes de débarquement. Le navire *l'Émilie* fut obligé de soutenir un combat contre deux corsaires anglais qui l'attaquèrent près des Bermudes. Pendant le combat, Lainé qui avoit été fait lieutenant le 20 juin 1793, fut chargé du commandement de la mousqueterie composée de soldats passagers et d'une partie de l'équipage. Cet officier, par son exemple, ranima le courage de tous ceux qui étoient sur le bâtiment, ce qui contribua à la victoire remportée sur les deux bâtimens ennemis. Il reçut dans cet engagement un coup de feu à la hanche droite. Le combat fut livré le 9 juillet 1793.

Il fut embarqué de nouveau sur la frégate

l'*Embuscade*, stationnée dans les Etats-Unis d'Amérique, et contribua à la prise d'un navire anglais, armé de vingt-quatre canons que les chaloupes de la frégate attaquèrent et prirent à l'abordage. Le lieutenant Lainé commandoit la mousqueterie des chaloupes, et fut un des premiers qui sautèrent à bord de la frégate qui fut prise et amarinée. Lainé reçut dans l'action un coup de sabre au sourcil droit.

De retour en France, il fut employé à l'armée de l'Ouest, sous les ordres du général Canclaux, et fut fait capitaine le premier pluviôse an 3. Il étoit à l'avant-garde à l'affaire de Remouillé près Montaigu (Vendée); il reçut trois coups de feu à la cuisse; son cheval fut tué sous lui. Il étoit au camp de la Rouillère près Nantes le 22 fructidor, lorsque les rebelles fondirent sur le camp, s'en emparèrent et nous tuèrent neuf cents hommes. En se défendant, Lainé eut son cheval tué sous lui.

Le 4 floréal an 5, le capitaine Lainé étoit employé à l'état-major de la douzième division à l'armée, où fut formée celle expéditionnaire d'Irlande, commandée par le général Hoche.

Le 15 du même mois, à l'affaire de Musillac (Morbihan), Lainé à la tête de quinze grenadiers combattit pendant sept heures, pour s'opposer à une division de rebelles qui cernoit la

ville de tous les côtés. On étoit sur le point de se rendre faute de munitions, lorsque le capitaine Lainé, à la tête de quelques braves, se précipita sur l'ennemi, et par son audace le força à la retraite.

Le 15 ventôse an 7, il étoit passé à l'état-major de la quatorzième division.

Le 17 floréal, il étoit adjoint à l'adjudant général Etienne Lamarque, quatorzième division militaire, et puis fut employé comme adjoint à la douzième division, commissaire du gouvernement près le premier conseil de guerre le 11 prairial, armée de l'Océan et de l'Ouest, aux ordres du général en chef Moulin.

Dans la nuit du 22 au 23 messidor, Lainé étoit à Nantes, où se trouvoit le nommé Michel Rousseau, chef de brigands. Chargé de le faire prisonnier, il eut à soutenir un combat personnel à l'arme à feu, qui faillit lui être funeste. Ce chef de brigands étoit chargé d'une correspondance très-importante.

Le 3 vendémiaire an 8, Lainé fut nommé au commandement de la compagnie de chasseurs à cheval de la Loire-Inférieure, à la nouvelle armée de l'Ouest, commandée par les généraux Brune et Bernadotte. A la sortie de Sainte-Lucie près Nantes, le 2 frimaire, en accompagnant le genéral Grigny, il combattit lui

seul trois brigands armés jusqu'aux dents, et les fit prisonniers. Il avoit été nommé le 3 vendémiaire au commandement de la compagnie des chasseurs à cheval de la Loire-Inférieure.

Le 26 nivôse, à l'affaire de Blin, il étoit à la tête de sa compagnie qui, sous ses ordres et animée par son exemple, se couvrit de gloire en combattant une division de rebelles qui furent battus et dispersés. Le capitaine Lainé se distingua d'une manière toute particulière. Le 4 frimaire an 9, il étoit aide de camp du général Grigny.

Ce brave officier jouit de l'estime publique. Distingué par sa bravoure, il l'est encore par ses actions civiques qui attestent à la fois son humanité et son intrépidité. En Amérique, il a sauvé des flots des citoyens qu'il a arrachés à une mort certaine. Il a aussi sauvé un vieillard qui, dans un incendie, alloit être la proie des flammes.

P. A F. CHAUVEL (*),

Major du soixante-quatrième régiment d'Infanterie de ligne.

Le 23 décembre 1766, Pierre-Alexandre-François Chauvel est né à Honfleur, département du Calvados. Le 14 juillet 1781, à peine âgé de quatorze ans, il entra dans le régiment de Lorraine infanterie, où il se fit remarquer par son attachement à ses devoirs, et une conduite irréprochable. Ses supérieurs qui l'avoient remarqué s'empressèrent de lui procurer de l'avancement: il étoit caporal le premier septembre 1783, sergent le 17 avril 1785, sergent-fourrier le 19 avril 1787, et sergent-major de grenadiers le premier janvier 1790.

La révolution qui, à cette époque, venoit d'éclater en France, ouvroit une nouvelle carrière aux soldats de la patrie: ils n'étoient plus condamnés à languir ignorés, après avoir versé leur sang pour la défense de l'état. Devant eux se présentoient à la fois les lauriers de la gloire à cueillir au champ d'honneur, et les premières places dans l'armée à obtenir. Ce n'étoit plus la faveur ou l'intrigue qui devoit les placer à la tête

de nos bataillons ; un prompt avancement devenoit le prix du courage, des talens et des vertus militaires.

Chauvel avoit mérité de jouir de ces deux bienfaits de la révolution. Le 19 avril 1792, il fut fait sous-lieutenant, et fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord et du Centre.

Il s'étoit distingué dans plusieurs combats, avoit obtenu le grade de lieutenant de grenadiers le 27 pluviôse an 2, et celui de capitaine le lendemain 28 pluviôse, lorsque le 8 messidor il assista à la bataille de Fleurus, où il fut blessé d'un coup de feu au pied droit.

Le 28 du même mois, il fut nommé chef de bataillon.

En l'an 4, il passa à l'armée d'Allemagne. Et le 14 messidor, il avoit franchi le Rhin à Saint-Sébastien près Coblentz. A la tête de trois compagnies de grenadiers, il culbuta plusieurs bataillons autrichiens, prit une redoute, deux pièces de canon, quinze voitures attelées, fit quatre-vingts prisonniers et surprit le quartier général du général autrichien Fink, qui fut obligé de se sauver en chemise.

En l'an 7, il étoit passé à l'armée gallo-batave, et combattit le troisième jour complémentaire à la bataille de Berghem (Nord-Hollande). Il commandoit un des bataillons de la quarante-neuvième

vième de ligne, qui écrasa la colonne russe aux ordres du général commandant en chef Hermann. Ce général et son état-major furent faits prisonniers par les soldats que guidoit le chef de bataillon Chauvel; ils prirent aussi trois drapeaux et quatre pièces de canon dans la journée. Leur commandant eut un cheval tué sous lui.

A la bataille de Castricum, le chef de bataillon Chauvel prit un major anglais.

Il étoit compris parmi les braves qui devoient être employés à l'armée d'Angleterre; mais en l'an 9 il revint à l'armée Gallo-Batave. Le 27 frimaire, à la bataille de Nuremberg, quoique blessé d'un coup de feu, il voulut reconnoître pour la troisième fois la position de l'ennemi; mais tout-à-coup il fut entouré par des Valaques, déjà ils s'étoient emparés des étriers et des rênes de son cheval que l'un d'eux alloit percer de sa bayonnette. Quoique entouré, Chauvel se défendoit avec courage : mais que pouvoit un seul homme en cette circonstance ? Tout-à-coup il s'écrie, à moi la quarante-neuvième. A l'aspect du danger qui menace leur chef, les soldats accourent, s'élancent sur les Valaques, les saisissent et les mettent à mort. Chauvel est libre, et guide les braves qui l'ont délivré sur une position dont ils parviennent à s'emparer, et qu'ils conservèrent jusqu'à la fin de la bataille qui fut gagnée

par les Français. Dans son rappport officiel, le général Andréossy n'oublia point les belles actions de la quarante-neuvième et celles de son intrépide commandant. Le général en chef Augereau donna des éloges à la conduite du chef de bataillon Chauvel.

Le 30 frimaire an 12, ce brave officier a été nommé major du soixante-quatrième régiment d'infanterie de ligne. Il est un des membres de la légion d'honneur.

L. F. COGET (*),

Chef de bataillon, Aide de camp du général de Division Lorge.

Le guerrier qui nous occupe en ce moment, a fait successivement et sans interruption les campagnes de la liberté; il s'est trouvé à toutes les affaires les plus importantes, et toujours par son courage et ses connoissances militaires; il a obtenu les éloges des généraux sous lesquels il a été employé.

Louis-François Coget est né le 5 septembre 1767. Le premier septembre 1791, il étoit capitaine au premier bataillon du Nord; il se trouva aux affaires de Quiévrain, Maubeuge, et à la bataille de Grandpré.

En 1793, il étoit employé à l'armée commandée par Dumourier; assista à la retraite dela belgique, à la bataille de Nerwinde, aux affaires devant Valenciennes et devant Lille. Le 6 juillet, il étoit aide de camp provisoire du général Chevalcau: à l'attaque des redoutes de Turcoing, il se distingua et fut blessé plusieurs fois. Il coopéra à la prise des redoutes de Werwick, Menin, et à la

défaite des Hollandais. Le 2 septembre, il étoit rentré à son bataillon.

En l'an 2, après la bataille de Silleurieu, le premier floréal, il fut fait aide de camp du général Lorge, et se trouva au passage de la Sambre, à la bataille de Fleurus, aux passages de l'Ourthe, de la Roër, et à la prise de Coblentz.

Il fit la campagne de l'an 4 sous les ordres des généraux Beurnonville et Jourdan, et se distingua au passage du Rhin et de la Sieg, à la bataille d'Attenkirchen, au blocus de Mayence e à la reprise des positions devant cette place.

Pendant la sixième campagne, le 15 messidor il fut nommé chef de bataillon par arrêté du directoire exécutif, et se trouva à l'armée pendant l'armistice. Il fit la septième et huitième campagne sous les ordres du général en chef Masséna. Passé en Helvétie, il fut du nombre des guerriers employés à la prise du fort Steke, qui pénétrèrent dans le pays des Grisons, passèrent dans la Limat, et se trouvèrent aux batailles de Zurich et d'Issenhove où les Russes furent défaits.

Le chef de bataillon Coget fit la neuvième campagne sous les ordres des généraux en chef Moreau, Berthier et Masséna, combattit au passage du Rhin, à la bataille d'Engen, Melskirg

et Memmingen; marcha en Italie par le mont St.-Gothard; se trouva au blocus des châteaux de Milan, Pisiglithone et Plaisance, et fut de toutes les marches et observations devant la garnison de Mantoue.

Toujours aide de camp du général de division Lorge, le chef de bataillon Coget est membre de la légion d'honneur.

B. ROMAND (C. ✱),

Général de Brigade.

Baltazar Romand est né à Grenoble, département de l'Isère, le 9 janvier 1749. Le 22 août 1771, il étoit entré au régiment provincial de Valence, en qualité d'enseigne, et le 5 mai 1772, il étoit lieutenant au même régiment. A l'époque de la réforme des régimens provinciaux, celui où il servoit subit le même sort. Mais le lieutenant Romand ayant été mis personnellement à la disposition du ministre de la marine, il fut envoyé à l'école d'artillerie de la Fère pour y subir un examen sur les mathématiques et le dessin, y acquérir des connoissances pratiques dans les manœuvres et le service de l'artillerie à l'arsenal de cette ville.

Le 3 janvier, il reçut du minittre de la marine l'ordre de se rendre à Brest pour être embarqué en qualité d'officier à la suite de l'artillerie des îles de France et Bourbon, sur l'escadre commandée par M. de Terney et qui étoit destinée pour l'Inde. Cette expédition n'ayant pas eu lieu, la nouvelle s'étant confirmée que les Anglais s'étoient emparés de Pondichéry, il resta à Brest par ordre du ministre, et jouit de son traitement jusqu'au 22

août 1780, époque à laquelle il fut envoyé à Quimperley pour être incorporé dans des compagnies de l'artillerie de l'Inde qui arrivoient de Pondichéry. Il y servit quelques mois en qualité de sous-lieutenant; le 9 février 1781, il fut fait lieutenant. En 1783 le 14 mars, il fut embarqué avec sa compagnie sur l'escadre commandée par M. de Suffrin. Le 15 juin 1785, à l'incorporation de l'artillerie de l'Inde avec celle des îles de France et de Bourbon, il fut fait lieutenant en second, et il servit sur mer ou dans l'Inde jusqu'au premier avril 1789, qu'il revint en France ayant obtenu dans les colonies indiennes un congé de convalescence pour le rétablissement de sa santé.

Le premier septembre 1789, il étoit à Paris; demanda du service, et fut nommé capitaine dans le troisième bataillon de la troisième division de la garde nationale parisienne soldée, et prit rang parmi les capitaines d'infanterie suivant l'art 3 du titre 7 de la loi du 28 août 1791.

Le 14 mai 1792, lors de la formation du cent deuxième régiment il fut fait capitaine, et quitta ce corps pour passer lieutenant-colonel au huitième régiment d'infanterie, le 8 juillet.

Il servit aux armées du Centre et du Nord pendant les années 1792, 1793 et an premier, sous les ordres des généraux en chef Lafayette, Dumourier, Dampierre, Custine et Jourdan.

Il se trouva à plusieurs affaires où il se distingua, particulièrement à la retraite de la Belgique; placé à l'arrière-garde avec son corps il fut blessé d'un coup de feu à la tête; il avoit rempli les fonctions de chef de brigade depuis le 8 mars 1793, le colonel d'Arménonville ayant été promu au grade de général.

Le 8 germinal an 3, il fut fait chef de brigade de la quinzième de ligne, et fut employé aux armées de la Vendée et des côtes de l'Océan pendant les années 2, 3 et 4. Le 28 messidor an 3, il fut fait général de brigade provisoire. En l'an 4, après la prise de Quiberon, il fut envoyé comme général à Belle-Ile en mer bloquée par l'escadre anglaise, où il resta pendant près de 5 mois. Il y prit le commandement et releva le général Boucret.

Le 5 thermidor de la même année il fut confirmé dans le grade de général de brigade par le directoire exécutif; et le 8 germinal an 9, il le fut encore par brevet du premier consul, et par un autre arrêté en date du 30 fructidor an 11.

Le général Romand commande aujourd'hui le département des Hautes-Alpes. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

A. SIGUY (O. ✻),

Colonel commandant d'armes à Saint-Malo.

Dans l'ouvrage qui a pour titre : *Galerie militaire.....* etc., on trouve quelques notes intéressantes sur le colonel Siguy, le frère d'armes de ces guerriers qui, nés dans les contrées du Midi, vinrent grossir les bataillons français, et se couvrirent de gloire au champ d'honneur. Antoine Siguy, le 11 novembre 1758, reçut la naissance à Toulouse, département de la Haute-Garonne. Le 11 novembre 1755, il entra au service en qualité de soldat au régiment de Condé infanterie. En 1778 il fit la campagne sur mer, et se trouva au combat d'Ouessant sur le Zodiaque, vaisseau de soixante-quatorze, commandé par M. Delaporte, brigadier des armées du roi.

A l'époque de la révolution, il fut un des premiers qui, à Toulouse, se présenta pour voler aux frontières. Le 11 décembre 1791, il fut nommé capitaine de grenadiers au premier bataillon de la Haute-Garonne, et fut envoyé à l'armée d'Italie où il fit les campagnes de 1791, ans premier, 2 et 3. Il eut sa part de gloire dans

tous les combats livrés dans les montagnes qui séparent la France de l'Italie. L'armée qui, sur ce point, combattoit les coalisés, fut souvent exposée aux plus dures privations et aux fatigues de toute espèce. Elle eut à combattre à-la-fois les élémens, les positions désavantageuses des montagnes, et souvent la supériorité des ennemis. Mais en l'an 4, le plus brave, le plus grand des guerriers, Bonaparte, ayant pris le commandement de l'armée d'Italie, la victoire vint se placer sous les drapeaux français, et le soldat dut à son général avec la conquête de tout ce qui lui étoit nécessaire pour combattre et vaincre, ample moisson de lauriers et la plus belle carrière à parcourir.

Sous un tel capitaine on put tout entreprendre et tout exécuter. Comme ses frères d'armes, le capitaine de grenadiers Siguy fut électrisé par la lecture des ordres du jour du général en chef. Il attendoit avec impatience le signal du combat qui devoit lui fournir l'occasion de faire une belle action. La journée de Lodi remplit alors tous ses vœux.

Lodi étoit attaqué et devoit être enlevé. Il falloit enfoncer les portes : les Autrichiens avoient été battus sous les murs de cette ville encore défendue par quelques troupes. La compagnie commandée par le capitaine Siguy est en

avant ; un jeune grenadier (Léon), modèle de bravoure, monte sur la porte et l'ouvre un des premiers. Le capitaine aussitôt s'élance dans la ville, désarme lui-même plusieurs Autrichiens qu'il remet à ses grenadiers. A l'instant le général Masséna lui ordonne de s'emparer de la tête du pont ; de se placer, pour réussir, dans une maison, et d'opposer un feu roulant aux projets de l'ennemi qui vouloit couper le pont. Le capitaine Siguy s'empressa d'obéir, et plaça ses grenadiers à tous les étages de la maison, qui, par leur feu continuel, empêchèrent les travailleurs ennemis d'effectuer leur projet. Malgré les boulets et obus qui pleuvoient sur eux, ils conservèrent intact le pont qui fut franchi par les troupes françaises après le combat le plus terrible. Les Autrichiens, avec trente pièces de canon de position, défendoient ce passage qui fut opéré par notre armée formée en colonnes serrées, au milieu des cris de *vive la République !*

Le capitaine Siguy, au passage du Mincio, s'élança au milieu de l'eau avec le général Gardane et plusieurs autres officiers et grenadiers ; ils parvinrent tous sur l'autre rive, d'où les Autrichiens furent chassés.

Du nombre des guerriers qui composoient l'armée d'Orient, il suivit Bonaparte en Égypte. A

la bataille des Pyramides, avec ses grenadiers il enleva une batterie de vingt pièces de canon; le sous-lieutenant de sa compagnie fut tué à ses côtés; son habit et son chapeau furent percés de plusieurs balles.

Il fit partie de l'expédition de Syrie qui eut lieu au mois de pluviôse an 7. Dix fois il monta à l'assaut pendant le siége de St.-Jean-d'Acre, et toujours les balles l'avoient respecté lorsque la onzième fois il eut la jambe droite cassée à deux doigts du genou. Le même soir on crut l'amputation nécessaire; mais M. Larey, chirurgien-major en chef s'y opposa. Il ordonna d'enlever les esquilles, de faire quelques incisions et de lier la jambe. Cette opération terminée, on mit le capitaine Siguy sur un brancard que les grenadiers de la compagnie qu'il commandoit portèrent sur leurs épaules jusqu'à Caiffa, village distant de trois lieues de St.-Jean-d'Acre, où il fut placé dans un jardin, sous un arbre. L'épouse de l'adjudant général Vequil, pendant deux jours, lui prodigua tous ses soins. L'armée française faisoit alors un mouvement rétrogade pour se rendre en Égypte. Cette dame, voyant que le capitaine étoit oublié, le fit mettre sur une charrette à boulets, sur laquelle il fit douze lieues jusqu'à Tantoura, où il fut embarqué pour Jaffa, et de là pour Damiette. Le lendemain les

Turcs et les Anglais réunis s'emparèrent du bâtiment que le commodor Smith confia à un officier marinier et à six matelots pour le conduire à Damiette. Le capitaine blessé étoit du nombre des passagers. L'inexpérience des marins et un gros tems firent échouer le navire. Le capitaine Siguy resta quatre jours sur le sable, à l'ardeur du soleil brûlant de l'Asie, sans avoir pu se procurer la moindre boisson ; il se trouva dans un état affreux, et ne dut la vie qu'à l'épouse d'un sergent de carabiniers de la deuxième demi-brigade d'infanterie légère, qui le nourrit avec des crabes de mer qu'elle prenoit lorsque ces animaux amphibies sortoient de l'eau pour boire la rosée. Le quatrième jour elle apperçut une chaloupe canonnière française ; elle prit une chemise dans son paquet, la mit au bout d'une perche, et fit des signaux de détresse qui furent heureusement remarqués du capitaine qui vira de bord, et vint prendre les mariniers et les passagers qu'il débarqua à un petit port français nommé Onfarège.

Le capitaine Siguy fut ensuite embarqué sur le lac Manzalé pour se rendre à Damiette. Dans la traversée, il fut atteint de la peste, qui ne put lui donner la mort, sa blessure ayant empêché la dissolution du sang. De ce moment il cessa de

faire partie de l'armée active, et ne s'occupa plus que de sa guérison.

Lors de l'évacuation de l'Égypte, il revint en France, et reçut de Sa Majesté l'Empereur des marques d'estime et d'intérêt. Il fut fait chef d'un des bataillons de la trente-deuxième, et confirmé dans ce grade par arrêté du 4 nivôse an 8. Un sabre d'honneur lui fut donné en même tems.

En l'an 13, l'Empereur des Français, Bonaparte, en le nommant colonel, lui confia le commandement de la place de St.-Malo. Il est officier de la légion d'honneur.

P. L. LAPALISSE (O. ✻),

Capitaine de vaisseau de première classe.

BRAVES marins, à qui l'Empereur Napoléon a confié le soin de reconquérir sur l'Anglais avide et déloyal la part que la France a droit de réclamer dans l'empire des mers, volez à la victoire. Le génie du grand homme qui maîtrise les destinées de l'empire a marqué l'heure de vos combats et celle de vos succès. Les mêmes lauriers cueillis par l'armée de terre doivent ombrager vos fronts belliqueux. La marine impériale sera bientôt revivifiée, et sur le sein des mers qui se réjouiront, l'aigle de Napoléon planera sur nos vaisseaux vainqueurs, et dira à l'univers quels furent vos travaux, vos triomphes et votre gloire.

Français, vous devrez un jour à vos marins la plus vive reconnoissance. L'histoire qui conserve le souvenir des belles actions a déjà placé leurs noms avec honneur dans nos annales, et leurs nouveaux bienfaits seront avec respect transmis par elle à la postérité la plus reculée.

Pour donner à nos Archives de l'Honneur un

nouveau degré d'intérêt, nous emprunterons les actes héroïques consignés dans l'histoire de ces marins qui, sous l'ancienne monarchie, furent l'espoir et la gloire de la marine française, et qui maintenant, sous les ordres de l'Empereur Napoléon, ont commandé à la victoire.

Parmi les noms de ces braves que l'Angleterre apprit à redouter, celui de la Palisse s'est offert un des premiers à nos regards. Cet officier qui est né à Belvès, département de la Dordogne, entra au service en qualité de volontaire, le 18 avril 1779, et sur les vaisseaux de la marine royale il trouva bientôt l'occasion de se signaler.

Le 26 janvier 1779, il fut fait lieutenant de frégate auxiliaire. Au mois de mai, il montoit la frégatte l'*Hermione*, de vingt-six canons, commandée par M. de Latouche-Tréville. Les 29 et 30, cette frégate s'empara successivement de deux corsaires anglais de dix-huit canons, après leur avoir livré combat.

M. de Lapalisse assista à la prise d'Yorck, et partagea la gloire que les Français de toute arme obtinrent dans les vastes contrées formant les treize colonies de l'Amérique septentrionale qui se déclarèrent alors indépendantes.

Le 15 septembre 1782, il étoit employé dans son grade sur la frégate l'*Aigle*, sous les ordres de

de M. de Latouche. Poursuivie par une division anglaise, attaquée avec fureur après une vive résistance, elle fut obligée de s'échouer dans la Delaware (rivière).

Le 12 juin 1785, M. de Lapalisse fut fait lieutenant de frégate, et sous-lieutenant de vaisseau le premier juin 1786. Il continua une partie des dix-neuf campagnes qu'il a faites pour le service de la patrie, et où il s'est toujours distingué par son zèle, son courage et ses talens.

Le 22 nivôse an 2, nommé lieutenant de vaisseau, il fut fait capitaine le 22 nivôse an 3.

Le commandement de *Lorient*, vaisseau de cent-vingt canons, lui ayant été confié, il se trouva au combat naval livré le 20 prairial an 2, et qui fut un des plus terribles et des plus sanglans dont l'histoire de la marine fasse mention. Huit de nos vaisseaux furent démâtés, cinq furent ramenés à la remorque; plusieurs furent pris par les Anglais. Mais le but que s'étoit proposé le comité de salut public fut rempli. Le convoi de Chésapéack, chargé de grains et de farines, fut sauvé; le lendemain du combat il étoit mouillé sous St.-Mathieu. L'escadre française étoit commandée par Villaret-Joyeuse, Neilly et Bouvier. Les Anglais avoient quatorze vaisseaux de plus que les Français.

M. de Lapalisse est membre de la légion d'honneur depuis le 16 pluviôse an 12. Le 26 prairial de la même année, il fut nommé officier de cette légion. Il continue ses services en qualité de premier adjudant de la marine, au port de Rochefort.

J. CAVALIER (O. ✱),

Colonel commandant la troisième légion de gendarmerie impériale.

Le 30 mars 1772, Jacques Cavalier est né à St.-André de Valborgne, département du Gard. Il étoit à peine dans l'adolescence, qu'il entra soldat au onzième régiment (Vieille.Marine); c'est dans ce corps qu'il fit l'apprentissage du noble métier de la guerre.

A l'époque de la révolution, le 3 septembre 1791, il fut fait sous-lieutenant au premier bataillon du Gard; lieutenant et capitaine le 24 juillet 1792, au premier bataillon franc de la république. Incorporé dans la douzième demi-brigade légère, il fut envoyé à l'armée des Alpes, où il fit les campagnes de 1792, 1793, ans 2 et 3.

Il servit ensuite à l'armée d'Italie pendant les années 4 et 5, se distingua dans les affaires les plus importantes, et fut blessé au siège de Mantoue. Le 30 fructidor an 5, il faisoit partie de la brigade du général Leclerc, commandant la colonne mobile, et fut chargé d'une mission ayant pour objet de connoître les véritables dispositions des ha-

bitans de la Valteline, sur la réunion demandée, soit avec l'état brescian, soit avec la république cisalpine, soit enfin avec les Grisons. Sur le rapport qu'il fit au général Vignolles, à son retour à Milan, la Valteline fut réunie à la république cisalpine.

Placé parmi les guerriers qui suivirent Bonaparte en Egypte, il étoit à la prise de Malte. Il fit preuve de valeur et d'intelligence dans plusieurs combats livrés contre les Mameloucks et les Turcs, et mérita, le 2 frimaire an 7, d'être fait chef de bataillon, adjoint à l'état-major général de l'armée d'Egypte. Le 28 nivôse, il fut nommé chef d'escadron commandant le régiment des dromadaires qu'il avoit été chargé d'organiser. Le 19 vendémiaire an 8, il fut nommé chef de brigade du même corps.

Le 30 ventôse an 9, à la bataille d'Aboukir, le colonel Cavalier fut chargé, avec cent hommes de son régiment, de faire une fausse attaque sur l'aile gauche des Anglais. Il traversa avec beaucoup de difficultés le lac Mareotis pendant la nuit du 29 au 30. Parvenu sur la digue de Badca qui sépare ce premier du lac Madié, il fit mettre pied à terre à ces cent hommes, marcha de front sur la digue pour attaquer la redoute qui couvroit l'aile gauche anglaise. Secondé par l'obscurité de la nuit, il l'attaqua comme il en avoit reçu

l'ordre un quart-d'heure avant le jour ; et malgré le feu de la redoute et celui des barques canonnières qui le prenoient en flanc, il pénétra avec sa troupe, sans tirer un coup de fusil, par l'embrâsure des canons, s'en empara ainsi que de l'artillerie et du camp occupé par le régiment de Rool, qui fut détruit ou fait prisonnier par sa troupe.

De retour en France, le 18 fructidor an 9, il fut nommé chef de la troisième légion de gendarmerie impériale, à Alençon. Il est officier de la légion d'honneur.

G. M. MARANT-BOISSAUVEUR (O. ✻),

Capitaine de vaisseau de première classe.

Né à Paimpol en Goëlo, département des Côtes du Nord, en 1774, Guillaume-Marie MARANT-BOISSAUVEUR entra en 1762 en qualité de cadet au régiment étranger de Dunkerque, et fut réformé à la paix de 1765. Cette même année, il fit une campagne de volontaire sur le vaisseau le Diligent, et une seconde campagne en 1794 sur le vaisseau le Sceptre.

Pendant les années 1765, 66, 67 et 68, il fit trois campagnes comme officier sur les bâtimens du commerce, à St.-Domingue. A la fin de 1768, M. Marant-Boissauveur fut employé par ordre du ministre, comme aide-de-port sans appointemens à Brest. En 1770, il fut nommé par le roi aide-de-port aux appointemens de ce grade. En 1775, il fut fait enseigne de vaisseau et de port bréveté.

Cet officier fut armé en 1778 et 1779 sur les frégates la Pallas et l'Andromaque.

Il étoit enseigne chargé du détail, lors du combat de l'Andromaque qui fut livré le 16 juin 1779, à la hauteur des Açores contre la frégate corsaire le Tartare de trente-quatre bouches à feu, démâtée et rasée au bout d'une heure de combat,

Digitized by Google

et laissée entre deux eaux après en avoir sauvé cent-vingt hommes. Cette même année, il fut fait lieutenant de vaisseau.

En 1771, il arma sur le vaisseau l'Annibal commandé par M. Trémigon. L'Annibal faisoit partie de la division aux ordres de l'amiral Suffrin, qui faisoit route dans l'Inde, et rencontra l'escadre du commodore Jonhstone, à la hauteur de la Praya, île St.-Yago. M. de Suffrin attaqua avec vigueur l'escadre du commodore; l'Annibal prit part au combat, il étoit à l'ancre et fut obligé de se battre dans cette position. Il resta seul pendant quelque tems au milieu des ennemis, jusqu'au moment où il vit que les vaisseaux français, et particulièrement celui que montoit M. de Suffrin, étoient hors du feu de l'ennemi. Dans cette position, il soutenoit le combat avec vigueur; mais déjà son capitaine Trémigon avoit été tué, cinq officiers avoient eu le même sort, tous les autres étoient blessés, une grande partie des soldats et des matelots étoient ou blessés ou tués. M. Morard de Galles (1), et Marant-Boissauveur étoient les seuls officiers, quoique blessés, en état de faire le service. Alors M. de Galles ordonna de couper le cable qui retenoit encore l'Annibal. Exposé à tout le feu de cinq vaisseaux,

(1) Aujourd'hui Sénateur.

trois frégates et dix autres bâtimens de guerre qui le cannonnoient, il étoit criblé de coups et si maltraité dans sa mâture et son grément, que dans moins de cinq minutes, après avoir coupé son cable, tout tomba à la mer. Dans cette situation affreuse, l'Annibal dériva au gré des flots et des vents qui heureusement le poussèrent au large. Foudroyant encore tout ce qui s'opposoit à son passage, aucun vaisseau anglais n'osa le poursuivre, ce qui donna le tems à M. Duchilleau, commandant le *Sphinx*, de venir lui donner une remorque et de l'emmener auprès du vaisseau amiral le *Héros*, aussi fort maltraité. Après ce combat, M. Marant-Boissauveur fut fait de suite lieutenant chargé du détail, sur l'Annibal, sous les ordres de M. Morard de Galles qui en resta commandant.

M. de Suffrin qui connoissoit de quelle utilité l'Annibal lui seroit par la suite, voulut l'emmener avec lui au cap de Bonne-Espérance: il eût la constance et la fermeté de le faire remorquer, tantôt par le *Sphinx*, tantôt par le *Héros* qu'il montoit lui-même, jusqu'à la baie de Falre, où il fut foiblement réparé, de là remorqué à l'île de France. Le succès couronna les vœux de M. de Suffrin, l'Annibal fut sauvé. Cette entreprise étoit bien digne de ce brave marin dont le nom est conservé avec honneur dans les annales de

la marine française. La division du commandant Suffrin arriva dans l'Inde avant l'escadre anglaise commandée par le commodore Jonsthone qui fut obligé de rester à St.-Yago pour se réparer.

M. de Boissauveur essuya sur l'*Annibal* cinq autres combats livrés à la côte de l'Inde, toujours sous les ordres de M. de Suffrin, particulièrement contre la flotte anglaise commandée par l'amiral Hugues, qui refusa quelques jours après de recommencer le combat qu'il n'avoit pu éviter le 12 avril 1782, et qu'il fut obligé de faire cesser le 6 juillet, près de Négapatnam et Trinquebar. M. de Boissauveur fut blessé dans l'action.

Dans la nuit du 25 au 26 août cet officier commandoit le grand canot de l'*Annibal*, portant quarante hommes du régiment d'Austrasie qui furent employés à l'attaque du fort de Trinquemale dans l'île de Ceylan. En différentes fois, jusqu'au 31 août jour de la capitulation, il y porta des secours.

En 1783, il fut fait chevalier de St.-Louis et obtint en 1784, à raison des blessures qu'il avoit reçues dans l'Inde, et des services qu'il avoit rendus pendant la campagne, une pension de six cents livres sur les invalides, qui fut supprimée en 1770 par une loi relative aux officiers actifs.

En 1792, il commandoit la flûte la *Marsouine*, de vingt-quatre canons, pour St.-Domingue, et fut fait ensuite capitaine de vaisseau.

Il prit, en 1793, le commandement du vaisseau le *Superbe*, et partit de Brest le 8 avril avec quatre autres vaisseaux et deux frégates sous ses ordres pour aller joindre dans la baie de Quiberon le vaisseau le *Trajan*, commandé par M. Villaret-Joyeuse. Il le joignit le 16. Le 25, d'après ses ordres, il le quitta pour aller bloquer par mer l'île de Noirmoutier dont les Vendéens s'etoient emparés ; en attendant que les généraux de terre vinssent les attaquer, il crut pouvoir profiter de la terreur que devoient inspirer naturellement aux Vendéens la vue des vaisseaux le *Superbe* et l'*Achille* avec la corvette l'*Impatient*, mouillés aux lieux où jamais vaisseau n'avoit osé le faire, et qui sans doute étoient là pour les surprendre et les attaquer. En effet, la nuit du 27 au 28 avril 1793, il effectua la descente, débarqua deux cent vingt hommes des vaisseaux qui en moins de quatre heures de temps soumirent la contrée. L'île Noirmoutier ayant été remise aux troupes du général Beisser, le capitaine Boissauveur rembarqua les siens, et le 5 mai il rejoignit à Quiberon le commandant Villaret qui lui témoigna sa satistaction. Il passa ensuite, ainsi que ce commandant, sous les ordres de l'amiral Morard de Galles qui, au retour d'une des croisières les plus dures, fut destitué. Le capitaine Boissauveur, malgré les preuves qu'il venoit de donner à Noirmoutier de son zèle et de son activité,

subit le même sort. On ne peut concevoir la douleur de ce brave officier qui se vit alors privé du bonheur de servir son pays.

Réintégré en ventôse an 3, il fut fait chef de devision, directeur des mouvemens des ports à Rochefort. Pendant tout le tems qu'il n'a pas rempli les fonctions relatives à sa direction, il fut chargé du commandement des vaisseaux le *Cisalpin* et l'*Entreprenant* qu'il a conduit pendant l'an 6 et l'an 7.

Porté sur une liste fausse d'émigrés, cette fatale inscription vint paralyser sa carrière militaire, et parut être depuis une des causes qui l'a condamné au service des ports où il remplit ses devoirs avec autant de zèle que d'honneur. Il regrette toujours de n'être point employé aux lieux où le péril est le plus grand, et de ne pouvoir mourir pour la patrie en la servant au champ d'honneur.

Chef militaire et des mouvemens au Hâvre, en l'an 8, le capitaine Marant-Boissauveur nommé en l'an 9 sous-chef des mouvemens à Brest, où il est actuellement, fut constamment en activité de service dans les ports tout le tems qu'il n'a pas été à la mer (depuis 1768 jusqu'à ce jour). Il est officier de la légion d'honneur.

J. L. AUDOUARD (*),

Capitaine de frégate.

JOSEPH-LOUIS AUDOUARD, né à St.-Malo, département d'Ile-et-Vilaine, commença sa carrière sur les navires du commerce en qualité de mousse le 8 février 1764; le 19 septembre il étoit élève pilote, et fut fait enseigne le 2 décembre 1771.

Les bâtimens sur lesquels il navigua et fit ses premières campagnes, furent tous destinés pour les Indes Orientales ou Occidentales, ainsi que pour la côte de Guinée. Dans ces campagnes longues et pénibles, il se distingua par son zèle, et acquit des connoissances utiles. Le 12 mars 1775 il avoit obtenu le grade de lieutenant.

La guerre ayant été déclarée en 1778, il fut appelé au service de l'état et employé le 5 mai en qualité de lieutenant de frégates pour la compagnie. Il servit sur l'escadre commandée par M. d'Orvilliers, et se trouva le 27 juillet au combat d'Ouessant, sur le vaisseau *le Palmier*, et se battit pendant trois heures contre le vaisseau anglais qui lui étoit opposé. Les vaisseaux de l'amiral Keppel se retirèrent du combat, et refusèrent un nouvel engagement.

En 1780, le lieutenant Audouard s'embarqua sur le *Minotaure*. Au retour de St.-Domingue il fut expédié de nuit, dans un canot, par le commandant du vaisseau, pour s'emparer d'un bâtiment de douze cents tonneaux. Il l'aborda, s'en rendit maître et le conduisit à Brest : c'étoit *l'Adrienne*, reprise hollandaise, estimée trois millions.

Sur le même vaisseau *le Minotaure*, il fit la campagne d'Amérique dans l'armée de M. le comte de Grasse, se trouva à la descente de St.-Lucie et à la prise de Tabago.

Capitaine de long cours dès le 8 février 1780, il quitta à la paix de 1783 la marine de l'état, et se livra à celle marchande ; il fit plusieurs voyages lointains, dont un à la Chine.

A l'époque de la guerre de la révolution, il fut rappelé au service ; le 19 ventôse an 2 il fut nommé lieutenant de vaisseau, et depuis ce tems il a continuellement été en activité de service sur des bâtimens faisant partie des armées, escadres ou divisions sorties pour croisières.

En l'an 4 il se trouva passager sur la corvette *l'Etourdie*, qui eut à soutenir un combat vigoureux. Le capitaine fut tué ainsi que nombre d'officiers ; M. Audouard fut du nombre des blessés. Ce bâtiment, attaqué par des forces supérieures, fut contraint d'échouer dans la baie d'Er-

qui, où les Anglais tentèrent vainement de s'en emparer. Convaincu qu'il étoit impossible de l'en relever, M. Audouard se détermina à faire descendre l'équipage à terre, mit le feu aux poudres, fit sauter la corvette et se sauva à la nage.

Le premier germinal an 4, il étoit capitaine de frégate. En l'an 6, il fut embarqué en second sur la frégate *l'Immortalité*, capitaine Legrand, expédition Bompart, pour l'Irlande; en six jours il eut trois combats à soutenir. Le capitaine ayant été tué au moment de l'action, il prit le commandement, et n'amena que lorsque tous ses moyens de défense se trouvèrent épuisés. Cent cinquante hommes perdirent la vie dans ce combat. Le commissaire Niou, chargé des prisonniers français à Londres, instruit de la manière brillante dont il avoit combattu, obtint de suite son échange et son passage en France, où feu M. l'amiral Bruix, alors ministre de la marine, l'accueillit avec intérêt. A son retour à Brest, un jury maritime convoqué pour l'examen de sa conduite lors de la reddition à l'ennemi de *l'Immortalité* l'acquitta honorablement, et le renvoya à ses fonctions. Dans le combat il reçut deux blessures à la main droite, dont il est en partie estropié.

Le 24 brumaire an 12, M. Audouard fut nommé chef militaire au port de Flessingue, par

son excellence le ministre de la marine. Il en a rempli les fonctions jusqu'au 6 ventôse an 13, époque à laquelle la suppression de cette place ayant été ordonnée, il lui fut enjoint de se rendre à Brest son département, où il est maintenant employé. Il est membre de la légion d'honneur depuis le 26 brumaire an 12.

N. JOBERT (O. ✱),

Lieutenant au sixième régiment de dragons.

Né à Chigny, département de la Marne, le 30 janvier 1763, Nicolas Jobert fut doué dès son enfance de ces mâles vertus qui font les guerriers. Il ne lui manquoit que des occasions pour signaler son courage; elles se présentèrent à cette époque mémorable où la gloire appeloit aux frontières les enfans de la patrie. Le jeune Jobert saisit ce moment avec enthousiasme, et fut se placer le 14 avril 1791, au sixième régiment de dragons.

Envoyé à l'armée du Nord, il se fit remarquer par son intrépidité et sa bouillante ardeur. Le 5 juillet 1793, près de Lille, il attaqua un général prussien, le combattit et le tua. Le 9 septembre dans une affaire qui eut lieu en avant de Lille, il fut blessé à la main gauche.

Le 27 du même mois devant Menin, il étoit du nombre des braves qui devoient enlever une redoute; l'ordre étant donné, il s'élança lui troisième dans la redoute, saisit deux pièces de canon et un obusier, les emmena, revint au combat, eut un cheval tué sous lui, s'empara de

de

de celui d'un soldat mort; et à la suite d'une charge que fit le sixième régiment de dragons, il tua un colonel hollandais.

Le 13 ventôse an 2 il fut fait brigadier; le 9 messidor il se trouva au siége d'Oudenarde et fut blessé à la jambe droite d'un éclat d'obus.

Maréchal des logis le 26 pluviôse an 3, il fit la campagne sous les ordres du général Moreau. Le 7 messidor an 4, à Reinkeim il s'empara lui douzième d'une pièce de canon attelée de huit chevaux. Le 10, en avant du fort de Kell, il enleva une autre pièce de canon à l'ennemi; après l'avoir retournée il s'en servit et contribua ainsi au succès de la journée. Cette belle action lui mérita sur le champ de bataille le grade de sous-lieutenant, qui lui fut conféré par le général en chef.

Le 17 du même mois près Rastadt, sous les batteries ennemies, il mit pied à terre et contribua à raccommoder le pont qui facilita le passage aux troupes françaises.

Devant Ingolstadt, le 15 fructidor, il fut blessé à la main droite d'un coup d'arme blanche.

Il faisoit partie de cette invincible armée qui, dans les champs de Marengo en l'an 8, cueillit des palmes immortelles. Le sous-lieutenant Jobert se couvrit de gloire dans cette brillante journée, et donna des preuves de la plus grande

bravoure ; pendant le combat il reçut un coup de mitraille à la jambe droite.

Le premier frimaire an 9, le sous-lieutenant Jobert, en attendant sa retraite, avoit quitté son corps; mais par arrêté des consuls du 21 du même mois il fut nommé lieutenant et rentra au sixième régiment de dragons, où il s'étoit illustré par de brillantes actions. Cet officier avoit été démonté cinq fois en diverses affaires.

Le conseil d'administration du régiment, le 25 ventôse an 10, à Savigliano, lui délivra un certificat honorable de sa bonne conduite, dans lequel il atteste que le lieutenant Jobert s'est toujours comporté en homme d'honneur; que pendant la guerre il a toujours donné des preuves réitérées de bravoure; qu'il a fait constamment observer l'ordre et la discipline militaire, et qu'il a su toujours mériter l'estime de ses chefs et l'amitié de ses camarades.

S. M. l'Empereur a nommé ce brave guerrier officier de la légion d'honneur.

P. D. PRÉVOST (C. ✻),

Général de Brigade.

PIERRE-DOMINIQUE PREVOST est né à Bruxelles, le 13 avril 1749. Enfant du corps dans le régiment de Bearn, dès sa plus tendre enfance il acquit des connoissances, joignit la pratique à la théorie. A l'école des braves, il apprit à obéir pour pouvoir commander un jour; il sut former son ame pour la gloire, et faire le sacrifice de sa vie pour cette patrie que tout bon français aime avec idolatrie. Son père fut son instituteur : officier dans le même régiment, il servit de guide à son fils pendant les campagnes de 1757, 58, 59, 60, 61 et 62, et fut tué à la bataille de Crewel. Le grand-père du général Prévost, également officier, étoit mort de même au champ d'honneur.

En 1776, le jeune Prévost après avoir passé par tous les grades de sous-officier fut fait adjudant dans le régiment d'Agénois, au dédoublement de celui de Béarn; et le premier février 1780, sous-lieutenant au même régiment. Il fut alors, avec le corps dans lequel il servoit, envoyé en Amérique où il fit les campagnes depuis 1775 jusqu'en 1783, se trouva à la prise de six mille

Anglais commandés par le général Cornwallis, qui furent obligés à New-Yorck de céder aux forces réunies des Américains et des Français sous les ordres de Washington et de Rochambeau. Le sous-lieutenant Prévost étoit à la prise de Saint-Christophe, et aux deux combats de mer des 9 et 12 avril sous les ordres de M. de Grasse. En 1788, de retour en France, il fut décoré de l'ordre militaire de St.-Louis.

A l'époque de la révolution, il fut fait lieutenant le 15 septembre 1791, et capitaine le premier février 1792. Le premier octobre de la même année, nommé lieutenant-colonel dans la légion des Pyrénées, il étoit passé à l'armée des Pyrénées-Orientales où il servit pendant quatre ans sous les ordres des généraux en chef Dugommier, Pérignon et Schérer.

Le 8 brumaire an 2, à l'affaire de Rivesaltes, en dégageant deux pièces de canon qui alloient tomber au pouvoir des ennemis, il reçut un coup de bayonnette. Pour lui fournir les moyens de veiller à la guérison de sa blessure, on lui donna le commandement de la ville de Narbonne, alors en état de siége. Cette ville où l'entrepôt de l'armée étoit établi, se trouvoit fort agitée par différentes factions lorsqu'il en prit le commandement: il eut le bonheur, par la modération de ses principes, de concilier tous les esprits; il

parvint à calmer ces têtes exaltées qui croyoient que nos succès dépendoient du plus ou moins de victimes. Pendant tout le tems que la ville de Narbonne fut confiée à ses soins, il fut assez heureux pour ne pas voir paroître cet instrument fatal qui étoit en permanence dans toutes les villes qui l'entouroient. Le 6 frimaire, il avoit été nommé adjudant général, chef de brigade, et le 20 prairial il fut fait général de brigade.

Le général Prévost fut, en l'an 3, chargé d'organiser huit mille hommes de la levée en masse; de les faire camper, équiper, instruire et de les mettre dans trois mois en état de paroître devant l'ennemi. Il exécuta les ordres qu'il avoit reçus avec promptitude, et mérita les éloges du général en chef.

En l'an 4, après la pacification de l'Espagne, il fut employé aux armées du Nord et de Batavie sous les ordres des généraux en chef Beurnonville, Joubert, Hatry et Brune. Le général Beurnonville lui avoit donné le commandement d'un corps de six mille hommes formant l'avant-garde de son armée, et le chargea de différentes opérations sur le Rhin, dont le succès prouva son intelligence et ses talens.

Le général Joubert, ayant pris le commandement de cette armée, trouva le général Prévost à la Haye, commandant par intérim la deuxième

division. Il voulut lui donner une preuve particulière de son estime, et récompenser son zèle et sa manière de servir, il lui fit présent d'un riche baudrier, en lui disant : » Je vous crois, général Prévost, digne de porter un baudrier de l'armée d'Italie ».

En l'an 7, au premier avis du débarquement des Russes et des Anglais pour envahir la Hollande, le général en chef Brune lui donna le commandement provisoire des pays occupés par la première demi-brigade, en lui observant que les places essentielles qui devoient fixer son attention étoient Bois-le-Duc, Grave, Nimègue, Gorcum, Utrecht et Worden ; le chargea d'en surveiller les approvisionnemens de bouche et de guerre, les ouvrages avancés, l'armement et les réparations. Le général Prévost, en visitant cette ligne, s'apperçut que plusieurs départemens étoient disposés à la révolte ; déjà ceux du Rhin et de Luyxel étoient en pleine insurrection ; l'arbre de la liberté avoit été coupé à Nimègue : en plusieurs lieux le drapeau orange remplaçoit le drapeau tricolor, et l'on appercevoit par-tout des symptômes d'une rebellion générale. Il se porta sur tous les points et parvint à rétablir l'ordre où il avoit été troublé, en faisant arrêter ou destituer les autorités coupables qui avoient agité ces différentes villes. Sa conduite dans cette

circonstance lui mérita les applaudissemens du général en chef Brune.

Aujourd'hui un des commandans de la légion d'honneur, le département de la Dordogne est confié aux soins du général Prévost, actuellement à Périgueux.

C. ROSTOLLANT (C. ✻),

Général de Brigade.

Le 22 mai 1762, Claude Rostolant naquit à Navache, département des Hautes-Alpes.

Il fut canonnier au régiment de Toul artillerie, depuis le 25 février 1783 jusqu'au 11 août 1789, qu'il passa dans la garde nationale parisienne en qualité de sous-lieutenant de canonniers de la garde soldée le 16 mars 1791. Le 3 août il fut placé dans ce grade au cent quatrième régiment d'infanterie; le 25 novembre 1792 il fut fait capitaine de grenadiers au même bataillon, et se trouva au blocus de Thionville où il commanda une sortie sur l'ennemi qu'il repoussa jusques dans les retranchemens.

Il assista, en 1793, à tous les combats partiels dans les Ardennes, et notamment à une forte sortie de Givet sur Falmagne.

Le 13 brumaire an 2, le capitaine Rostollant fut fait adjudant général chef de brigade provisoire. Il avoit été blessé à une sortie de Philippeville, et se trouva aux combats de Boussu, à la prise de Thuin, à la reprise de Landrecie, de Valenciennes et du Quesnoy où il comman-

doit la tête de la tranchée de droite sous le général Schérer.

En l'an 3, ayant été, le 25 prairial, confirmé dans le grade d'adjudant général, etc., il suivit l'armée de Sambre-et-Meuse dans toutes ses conquêtes. Il assista à la tête de l'avant-garde du général Marceau à la bataille de Sprimont, où, avec moins de deux escadrons, il fut au milieu de l'armée ennemie enlever une compagnie d'artillerie légère avec ses pièces qu'il fit tourner contre les Autrichiens et servir par leurs propres canonniers. Il étoit à l'affaire de Duren sur la Roër, au combat des plaines de Cologne et à la prise de Coblentz; passa à l'armée du Nord aux ordres du général Moreau; en fut détaché en l'an 4 avec la division Bonnard pour renforcer le blocus de Mayence entre le Rhin et le Mein, où l'ennemi fut repoussé dans une de ses sorties. Rentré avec le général Marceau qui lui confia le commandement de son arrière-garde lors de la retraite sur la Lahn, il assista à tous les combats qui eurent lieu presque tous les jours, et notamment à celui de Platten.

En l'an 5 il passa dans la vingt-quatrième division militaire; et en l'an 7 il fut employé à poursuivre et détruire les rebelles dans les départemens de l'Escaut et de Jemmapes. Il y reçut une blessure très-grave à un genou. Peu après

il fut appellé à l'armée de Batavie. Commandant l'avant-garde, lors de la descente des Anglo-russes, il étoit à la tête de l'attaque tentée sur les retranchemens du Zyp, le 24 fructidor. Le jour de la bataille de Bergen, le troisième complémentaire, il soutint pendant quatre heures, avec trois bataillons et deux escadrons, l'attaque du corps d'armée russe fort de plus de quinze bataillons, et ne se retira que quand il fut instruit que l'armée étoit prête à recevoir l'ennemi. Il contribua, par son opiniâtreté et sa grande résistance, aux glorieux succès de cette journée : avec une poignée de soldats on battit complettement une armée de plus de quarante mille hommes. Le général Brune, ignorant que le gouvernement venoit, le 24 fructidor, de le nommer général de brigade, voulut le récompenser ; il lui conféra ce grade sur le champ de bataille, et le choisit, dès ce jour, pour remplir les fonctions de chef de l'état-major-général de son armée. En cette qualité il dirigea les mouvemens des troupes, et combattit à l'affaire des Dunes, à la retraite d'Alkmaer, à la bataille de Castricum et aux affaires partielles qui eurent lieu jusqu'à la capitulation du duc d'Yorck en frimaire an 8.

Le général Rostollant passa sous le général Augereau comme chef d'état-major-général avec

un corps de troupes Gallo-bataves sur le Mein et la Nidda, pour appuyer la gauche de l'armée du Danube; et à la paix de Lunéville il fut employé au commandement d'une division de l'armée de l'Ouest, jusqu'à sa suppression en l'an 10 qu'il fut envoyé dans la vingt-quatrième division militaire où il est encore aujourd'hui. Depuis le 26 thermidor an 12, il est commandant de la légion d'honneur.

J. G. A. CAULAINCOURT (O. ✱),

Colonel du dix-neuvième régiment de dragons, écuyer de S. A. S. Monseigneur le prince Louis, connétable de l'empire.

FILS de M. de CAULAINCOURT, membre du Sénat-conservateur, frère de M. CAULAINCOURT, grand écuyer de l'Empire (1), le jeune guerrier qui nous occupe en ce moment, par ses qualités morales et son courage s'est toujours montré digne du nom qu'il porte et du grade qu'il occupe dans l'armée.

Né à Caulaincourt, département de l'Aisne, le 16 septembre 1777, JEAN-GABRIEL-AUGUSTE CAULAINCOURT entra au service dans le régiment des Cuirassiers, compagnie Latour, le 14 janvier 1792. L'orage révolutionnaire le priva quelque tems du bonheur de servir sa patrie; mais le 8 germinal an 3, par arrêté du comité de salut public, il fut nommé sous-lieutenant, et le même soir il fut fait aide de camp du général Aubert-Dubayet, alors ministre de la guerre.

(1) Voyez leurs Notices au commencement de ce volume.

Par des arrêtés successifs de la convention nationale il fut nommé sous-lieutenant au douzième régiment de dragons, le 7 fructidor de la même année; lieutenant au premier régiment de carabiniers, le premier pluviôse an 4; il passa en qualité de capitaine au vingt-unième de dragons le 9 pluviôse an 5, et fut incorporé dans le premier régiment de dragons le 8 frimaire an 6.

C'est en cette dernière qualité qu'il servit pendant le cours de l'an 6 à l'armée du Danube, aux ordres du général Jourdan. Il commandoit un escadron à la bataille d'Ostrack: dans une charge il culbuta deux escadrons des hussards de Blankestein, leur fit perdre vingt hommes, et leur enleva dix-sept chevaux qu'il ramena.

Passé à la division commandée par le général Lecourbe, il fit les campagnes brillantes qui ont illustré ce général dans le Tyrol et dans le pays des Grisons. A la tête de deux escadrons qui composoient la seule cavalerie de cette division, il entra dans Schwitz, aprés avoir passé sur le ventre du régiment des chasseurs légers de Toscane.

A l'affaire de Muten-Thal il reçut un coup de lance. Le 18 messidor an 8, il fut nommé chef d'escadron au douzième régiment de dragons, par le général en chef Masséna, qui vouloit ré-

compenser la bravoure de cet officier, et reconnoître les services qu'il avoit rendus à l'armée en plusieurs circonstances.

En l'an 8, il faisoit partie de l'armée de réserve qui franchit les Alpes. Il fut un des guerriers, qui, le 25 prairial dans les champs de Marengo, cueillirent des lauriers immortels. M. de Caulaincourt, dans cette célèbre journée, se trouva plusieurs fois dans la mêlée, et fut blessé à la tête d'un coup de feu.

Il étoit passé à l'armée d'Italie, commandée par le général en chef Brune. Dans le mois de nivôse an 9, près de Trevise, avec quatre cents dragons seulement, il enleva le village de Vedé-Lago, défendu par quatre cents hommes d'infanterie, qu'il força de mettre bas les armes, et qu'il ramena prisonniers.

Le 26 frimaire an 9, M. de Caulaincourt fut confirmé dans le grade de chef d'escadron. Le 5 fructidor de la même année, il fut, par arrêté des consuls, nommé chef d'escadron du dix-neuvième régiment de dragons. Officier de la légion d'honneur, il fut fait colonel du même régiment par arrêté de S. M. Impériale, en date du 27 floréal an 11. Il est premier écuyer de S. A. S. Monseigneur le prince Louis, connétable de l'Empire.

A. L. BROC (O. ✱),

Colonel du treizième régiment de Dragons, aide de camp de S. A. S. Monseigneur le prince Louis, connétable de l'Empire.

ARMAND-LOUIS BROC est né le 16 fevrier 1772, à la Villau-Fourier, département de la Sarthe. Le 31 mai 1788, il entra dragon au deuxième régiment et fut fait sous-lieutenant le 15 octobre 1789. Le 31 août 1792, il se trouva à la malheureuse affaire de Nanci.

Le 27 avril 1792, il fut nommé lieutenant, capitaine le 23 mai de la même année; et fit les campagnes de 1792 et 1793.

Chef d'escadron, le premier thermidor an 3, à la tête des braves qu'il commandoit, il fut employé pendant toutes les campagnes de la révolution, et se distingua dans plusieurs affaires.

Le 6 brumaire an 12, sa majesté l'Empereur des Français l'a promu à l'emploi de major de nouvelle création, dans le cinquième régiment de dragons. Membre de la légion d'honneur depuis le 5 germinal an 12, il fut fait officier de cette légion le 26 prairial, et le 13 du même mois il avoit été nommé aide de camp de son

A. S. Monseigneur le prince Louis, connétable de l'empire.

Le 12 vendémiaire an 13, ce jeune guerrier, que ses qualités aimables, sa bravoure et une continuité de services non interrompus ont placé parmi les bons officiers, par brevet de S. M. Impériale Napoléon, a été nommé colonel du treizième régiment de dragons.

P.

P. L. BINET-MARCOGNET (C. ✻),

Général de Brigade.

PIERRE-LOUIS-BINET MARCOGNET est né à Croix-Chapeau, département de la Charente-Inférieure, le 14 novembre 1765. Il appartient à une ancienne famille qui, sous la monarchie, servit avec honneur, et s'est illustrée autant par ses alliances que par le mérite des grands hommes qu'elle a produits, et qui, dans les différens ordres de l'état, occupèrent des places importantes (1). Son ayeul, lieutenant général des armées, après le siége de Keyserswert sur le Rhin, en 1772, qu'il défendit avec honneur, eut le gouvernement de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou. Pendant la durée de son gouvernement, il fit relever en partie à ses dépens les fortifications de la place de la Rochelle, où il mourut. Son mausolée fut placé en l'église des ci-devant Carmes; il est encore aujourd'hui considéré comme le plus remarquable en cette ville.

(1) Voyez l'Histoire Nobiliaire de la ci-devant province de Touraine par l'Hermite-Souliers, et celle de la Rochelle par un prieur de l'oratoire de cette ville.

Pierre-Louis Binet, qui devoit être le chef de nom et d'armes de la branche de Marcognet, fut destiné dès sa plus tendre jeunesse à l'état militaire. Ses parens qui vouloient lui donner une excellente éducation, le placèrent dans ces écoles militaires où se forment à la fois le physique et le moral des jeunes élèves; ou de bons maîtres qui dirigent leurs premières études, leur ouvrent la carrière de la science, et leur servent de guide au milieu du labyrinthe tortueux des connoissances humaines. Le jeune Marcognet profita des leçons qui lui étoient prodiguées. On le comptoit parmi les bons sujets l'honneur de l'école et l'espoir de la patrie, lorsqu'il fut placé au treizième régiment d'infanterie, ci-devant Bourbonnais, le 30 mars 1781, en qualité de sous-lieutenant.

Sur les bords de la Delaware en Amérique, on voyoit à cette époque flotter l'enseigne des fleurs de lys; les Français, sous les ordres du général Rochambeau, combattoient, en faveur des états confédérés, les alliés de leur gouvernement; la gloire les précédoit et la victoire les accompagnoit. Le régiment de Bourbonnais formoit une partie de l'armée alliée qui s'empara d'Yorck-Town. Le sous-lieutenant Binet Marcognet se distingua dans cette campagne.

De retour en France, le 3 septembre 1787, il fut fait lieutenant au même corps, et capi-

taine le premier mars 1792. Envoyé à l'armée du Rhin, il fut employé, le 14 septembre 1793, à la reprise du camp de Boudénthal sur la Loutre. Au mois de novembre de la même année, il se trouva à l'affaire qui eut lieu à Detwiller sur la Soor, en avant de Saverne.

Le 5 nivôse an 2, il étoit à la reprise de Geisberg et à celle du château de Weissembourg. Le 7 fructidor an 3, il passa dans le même grade au dixième régiment d'infanterie légère.

En l'an 4, il étoit à l'armée du Rhin commandée par le général en chef Moreau, et fut placé à la division de l'immortel général Desaix, et combattit à la journée du 21 messidor, où le village de Malsch fut attaqué. Le combat fut sanglant, et l'ennemi fut repoussé, malgré qu'il eut déployé dans la plaine une nombreuse cavalerie. Il fut fait chef de bataillon le 22 du même mois. Il assista à la bataille de Néreshum qui fut livrée le 24 thermidor. On se battit pendant deux jours avec un acharnement incroyable. Le champ de bataille resta aux Autrichiens; mais les Français, ayant résisté aux chocs les plus violens, prouvèrent qu'ils savoient joindre à la valeur impétueuse cette tranquillité et ce calme qui assurent la victoire.

Le 15 fructidor, jour où nos avant-postes furent vivement attaqués près Geisenfeld, et

notre avant-garde repoussée, le corps où se trouvoit le chef de bataillon Marcognet se distingua, l'ennemi mis en déroute fut battu presque sur tous les points. Le 11 vendémiaire an 5, lors de la fameuse retraite, il combattit à la bataille de Biberac qui fut gagnée par les Français le 8 frimaire. Dans une affaire qui eut lieu pendant le siége de Kell, il se fit remarquer par sa bonne conduite.

En l'an 7 le premier ventôse, il passa chef de bataillon titulaire au quatre-vingt-quinzième régiment d'infanterie, et fut nommé adjudant général le 26 fructidor. Le 15 floréal an 8, il fut fait colonel titulaire du cent huitième régiment d'infanterie de ligne.

Il fit la campagne des ans 8 et 9 à l'armée du Rhin; et le 12 frimaire an 9 il se trouva à la bataille de Hohenlinden, à la tête de son régiment qui se couvrit de gloire.

Le 11 fructidor an 11, le colonel Binet-Marcognet fut fait général de brigade; ce grade étoit dû à ses travaux militaires, à son zèle, à sa bravoure. Il a fait toutes les campagnes de la révolution à l'armée du Rhin, et a reçu quatre coups de feu en différentes affaires.

Aujourd'hui un des commandans de la légion d'honneur, il est en activité à la troisième division, au camp de Montreuil.

R. GODARD (O. ✻),

Colonel du soixante-dix-neuvième régiment de ligne.

HONNEUR ET PATRIE! voilà le cri des braves décorés par les mains du Monarque puissant qui gouverne aujourd'hui la France avec tant de gloire. Parmi ces guerriers illustres, on saura toujours distinguer Roch GODARD, né à Arras, département du Pas-de-Calais, le 30 avril 1761, qui dans sa jeunesse fut placé dans les rangs des soldats français. Par ses qualités morales, ses talens et sa bravoure, il fut ensuite trouvé digne de commander une de ces braves légions qui se sont immortalisées pour la défense de leur pays. Il étoit âgé de dix-neuf ans lorsqu'il entra soldat au ci-devant régiment d'Orléans infanterie. Trois ans après, le premier mars, il fut fait caporal; le 4 octobre 1786, il obtint son congé absolu et se retira dans ses foyers. Le tems qu'il avoit passé au service n'avoit point été perdu pour lui; il avoit acquis les connoissances que donnent la théorie et la pratique de l'art militaire.

Lorsque la guerre de la révolution eut commencé, il fut fait, le 31 octobre 1792, lieute-

nant-colonel en second au sixième bataillon du Pas-de-Calais, faisant partie du soixante-dix-neuvième régiment; et le premier août 1793 il étoit chef de bataillon commandant. Il avoit fait les campagnes à l'armée du Nord; passa ensuite à celles de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle; et le premier floréal an 3 il fut nommé chef de brigade à la formation de la cent quatre-vingt-dix-huitième demi-brigade du Pas-de-Calais, devenue ensuite soixante-dix-neuvième. Il fut employé à l'armée d'Italie, dans les îles du Levant, à l'armée de l'Ouest et aux camps de Bayonne et de Saintes.

Le 15 brumaire an 12, le chef de brigade Godard fut nommé colonel du soixante-dix-neuvième régiment lors de son organisation. Le 20 frimaire il fut fait membre de la légion d'honneur, et officier de cette légion le 26 prairial de la même année.

L. N. BEKER (C. ✻),

Général de Brigade.

Né à Oberuheim, département du Bas-Rhin, le 14 janvier 1770, Léonard-Nicolas Beker, dit *Bagert*, sortit du collège de Molsheim en 1786 pour entrer au régiment de Languedoc dragons, devenu sixième de chasseurs à cheval; le 10 février 1790 il étoit brigadier, et maréchal des logis le 20 décembre 1792. Il dut à la réunion des braves sur nos frontières, pour s'opposer aux menaces des coalisés, un avancement que déjà l'état de ses services, sa bravoure et ses connoissances lui méritoient.

Son corps fut envoyé à l'armée du Nord et fit la campagne de 1792. Le 20 avril 1793 il fut fait sous-lieutenant dans le sixième régiment d'hussards : il étoit aide de camp du général Boinaire le 20 germinal an 2, et fut, dans une attaque, blessé d'un coup de feu à la jambe aux avant-postes de Lille, en remplissant les fonctions d'aide de camp.

Le 29 nivôse an 3, il étoit adjudant général chef de bataillon, et fut confirmé dans ce grade par arrêté du comité de salut public le 12 nivôse. Le 25 prairial il fut fait adjudant général chef de

brigade : à cette époque, il avoit suivi une division détachée de l'armée du Nord contre les rebelles de la Vendée.

Il fut successivement employé dans le même grade aux armées de l'Ouest, de Nord-Hollande et de Sambre-et-Meuse, jusqu'à la paix de Campo-Formio. Le général Hédouville, ayant été nommé général en chef d'une expédition pour St.-Domingue, voulut que l'adjudant-général Beker fût du nombre des braves qui l'accompagnèrent. Cet officier resta à St.-Domingue jusqu'à l'an 7 qu'il revint en France, et fut envoyé à l'armée d'Italie.

Il commandoit une brigade dans la division du général Serrurier, lorsqu'au passage de l'Adda il fut grièvement blessé d'un biscayen à travers le corps. Laissé mourant sur le champ de bataille, il fut fait prisonnier après avoir été entièrement dépouillé.

Guéri, comme par un prodige, de cette étonnante blessure par les soins même des Autrichiens, il rentra en France sur parole au commencement de l'an 8; fut nommé général de brigade le 12 nivôse an 9, et employé dans la dernière campagne du Rhin.

Les généraux en chef sous les ordres desquels le général de brigade Beker a servi, ont loué son zèle, ses talens et sa bravoure. Estimé des habi-

tans de tous les pays où le sort des armes l'a conduit, le nom de cet officier supérieur sera long-tems révéré des malheureux Vendéens, qui se rappelleront toujours que c'est à son humanité et à ses vives sollicitations que le district de la Châtaigneraie dut de n'avoir pas été incendié. C'est encore son heureuse influence qui fit cesser les fusillades arbitraires qui dépeuploient ces tristes contrées. Il n'a manqué au brave général Beker que l'occasion de signaler son courage et d'heureuses circonstances pour marcher sur les traces du général Desaix, dont il est devenu le beau-frère en vendémiaire an 9, par l'intervention de leurs Majestés Impériales qui, pour honorer la mémoire de l'illustre guerrier mort aux champs de Marengo, ont daigné signer son contrat de mariage.

En l'an 8, le général de brigade Beker fut employé à la deuxième division militaire. Aujourd'hui en activité à Clermont (dix-neuvième division militaire), il est un des commandans de la légion d'honneur.

P. PILATE (*),

Lieutenant en second des grenadiers à pied de la garde impériale.

L'OFFICIER, objet de cette notice, est placé au nombre de ces braves, choisis d'une manière toute particulière pour servir de plus près Sa Majesté l'Empereur des Français. Il fait partie de ces grenadiers à pied qui, dans les champs de Marengo, montrèrent une valeur peu commune; qui sans artillerie, sans cavalerie, au nombre de cinq cents seulement, soutinrent le choc impétueux et terrible d'une armée victorieuse: en vain la foudre gronde et la mort les environne; chargés trois fois par la cavalerie, fusillés par l'infanterie à cinquante pas en bataillon quarré, ils entourent leurs drapeaux et leurs blessés, épuisent leurs cartouches, se hâtent lentement et avec ordre, et rejoignent l'arrière-garde étonnée. Cet invincible bataillon, en se développant dans la plaine de San-Juliano, ressembloit *à une redoute de granit*. Ce titre d'honneur leur fut donné par le grand capitaine de son siècle. Les grenadiers qui composoient sa garde et formoient ce bataillon, devoient le conquérir. Ils prouvèrent

encore ce que peuvent des gens de cœur passionnés pour la gloire, et qui, sous les yeux de leur général, veulent remplir leur devoir.

Il faut être brave pour être placé parmi les braves. Le guerrier qui nous occupe en ce moment, a bien mérité l'honneur de se trouver dans les rangs de la garde impériale. Pierre PILATE est né à Douai, département du Nord, le 10 octobre 1767. Le 8 décembre 1785, il entra dans le cinquante-cinquième régiment d'infanterie en qualité de soldat. Le 7 juin 1787, il fut reçu dans la compagnie des grenadiers, fut fait caporal-fourrier le 6 février 1792, et fit les campagnes de la révolution de 1792, 1793, et celles des années 2 et 3.

Pendant la première campagne, il fut assez heureux pour rendre un signalé service à la ville de Monmédy. L'ennemi s'avançoit avec rapidité et menaçoit cette place. Le sergent Pilate fut chargé d'activer les approvisionnemens. Par son zèle et son courage, il remplit cette mission avec célérité : Monmédy fut approvisionné pour dix-huit mois.

A une autre époque, il s'empara d'un camp de l'ennemi, où il trouva des subsistances, et fit des prisonniers.

Le premier prairial an 3, il fut choisi un des grenadiers près la représentation nationale, et

par sa bonne conduite obtint un prompt avancement. Il fut nommé caporal le 8 brumaire an 4, fourrier le 27 thermidor, et sergent le 18 floréal an 5.

Le 15 ventôse an 8, époque à laquelle le gouvernement consulaire fut établi, il passa sous-lieutenant dans la garde à pied des consuls. Le premier vendémiaire an 11, il fut nommé lieutenant en second des grenadiers à pied de la même garde.

Pendant les années 12 et 13, il fit les campagnes de mer sur les côtes de l'océan, où il s'est trouvé à plusieurs combats. Le lieutenant Pilate a reçu plusieurs blessures honorables, mais qui ne lui ont point empêché de continuer son service. Il est membre de la légion d'honneur.

NEU-HAUS MAISONNEUVE (C. ✻),

Général de division, Commandant d'armes à Bitche.

NEU-HAUS MAISONNEUVE est né à Landau, département du Bas-Rhin, le 29 septembre 1757. Placé dès son bas-âge dans les colléges de Spire, Manheim et Mayence, son éducation fut achevée en 1775, époque à laquelle il entra volontairement au régiment de Champagne infanterie, où il fut fait caporal en 1776.

En 1779 il étoit passé au dédoublement du régiment d'Austrasie infanterie, avec lequel il s'embarqua pour les Grandes-Indes. Le 3 juillet 1782, il fut fait sergent; il s'étoit trouvé à tous les combats et siéges qui eurent lieu dans cette partie du monde. Au siége de Trinquèmale, on lui confia un fort détachement, qui attaqua l'ennemi, et contribua à la reddition et prise de cette place et du fort d'Osteinbourg. L'escadre anglaise paroissant dans ces parages, il s'embarqua sur le vaisseau amiral *le Héros*. Le 3 septembre 1782, il combattit à la mémorable journée où *le Héros* soutint seul un combat de huit heures contre douze vaisseaux anglais. Neu-Haus Maisonneuve commandoit les troupes sur le

gaillard d'arrière ; un boulet ennemi lui emporta le bras gauche. Animé dans l'action, combattant pour la patrie, pour la gloire et l'honneur, sous les ordres du plus brave des marins qui ont honoré la marine française, il oublia la douleur que sa blessure lui faisoit éprouver, et restoit inébranlable à son poste, lorsqu'un second boulet lui fracassa la jambe gauche ; il fut alors obligé de se faire descendre pour recevoir du secours. L'amiral Suffrin, témoin de son malheur et satisfait de ses services, lui promit le grade d'officier. A son retour en France, il amena avec lui le brave sergent, le présenta lui-même au roi qui le 23 mai 1786 lui accorda une pension, et le plaça provisoirement sous-contrôleur de l'hôpital militaire de Sarre-Libre.

Au commencement de la révolution, Neu-Haus Maisonneuve étoit à Metz, lieu de la résidence de son épouse, lorsqu'il fut choisi par les citoyens de cette ville pour être leur centenier, et nommé successivement commandant de bataillon et major des cinq bataillons de la garde nationale de Metz, et ensuite commandant des fédérés du district à la confédération générale le 14 juillet 1790, à Paris, où il réclama et reçut du roi Louis XVI un brevet d'officier sous-lieutenant dans les troupes provinciales de Metz, grade déjà promis pour la perte de son bras.

A la formation du deuxième bataillon des volontaires de la Moselle, le 15 août 1791, il fut choisi et nommé par ce corps lieutenant-colonel commandant en premier. Neu-Haus Maisonneuve mit tous ses soins pour l'organiser. Les volontaires ayant desiré aller sur les frontières pour signaler leur courage, il obtint l'ordre d'aller camper au camp retranché sous Sedan, où il fit plusieurs détachemens contre les ennemis répandus dans les Ardennes.

A l'affaire du camp de la Lune, il marcha contre l'ennemi, qui fut obligé de rendre Longwy, et de quitter le territoire français. Il obtint alors le commandement de Stenay; mais au mois d'octobre 1792, le général Beurnonville l'ayant appelé avec son bataillon à l'armée de la Moselle, pour l'ouverture de la campagne devant Trèves, il fut nommé lieutenant-colonel divisionnaire chef de demi-brigade.

A la rentrée de l'armée, chargé de couvrir la Sarre, il eut au camp de Forbach le commandement des flanqueurs de droite.

A l'affaire de Neukirch, pays des Deux-Ponts, après avoir rallié les tirailleurs, il força le passage du pont, repoussa les ennemis et favorisa ainsi la marche de l'armée qui voloit au secours de Mayence. La reddition de cette place ayant changé les dispositions militaires de cette armée,

elle prit la défensive sur la Sarre. Le chef de brigade Neu-Haus Maisonneuve obtint alors le commandement de l'armée de Bliscastel, pour empêcher l'ennemi de passer la blize, et de se jetter entre l'armée des Vosges et celle de la Moselle, ce que le corps du partisan ennemi Sekouly essaya souvent d'effectuer ; mais la bravoure française sut s'y opposer, et rendit nuls tous ses efforts.

Le 30 juillet, Neu-Haus Maisonneuve fut nommé général de brigade par le pouvoir exécutif. A l'armée des Ardennes, campée sous Carignan, il eut l'avantage aux journées des 30 août, 1, 2 et 3 septembre, de combattre et de repousser l'ennemi au de-là de la rivière de Semois, pays de Luxembourg. L'objet de l'expédition fut alors rempli ; il avoit pour but d'enlever des fers de forge devant Orvas, pour alimenter la manufactnre de Charleville, et opérer la rentrée des vivres dans le département des Ardennes, qui avoit été envahi. Le gouvernement satisfait de sa conduite en cette circonstance, le 2 septembre 1793, le nomma général de division.

Le général Neu-Haus Maisonneuve passa à l'armée du Nord, contribua au déblocus de Maubeuge. Il eut ensuite le commandement du camp retranché d'Arleux, et y joignit celui des divisions

divisions de Douay, de Pont-à-Marque, et de la division de droite sur la Sambre près de Beaumont.

Il fut chargé quelque tems après de guider les trois divisions réunies sous Maubeuge, qu'il conserva jusqu'au 20 pluviôse an 2, où, par suite de fatigues et pour cause de maladie, il obtint sa retraite. Mais ne pouvant vivre dans l'inaction, et sa santé se trouvant rétablie, il fut nommé par le peuple commandant des gardes nationaux de Gorze et de Mars-la-Tour près de Metz.

Le 19 nivôse an 6, le directoire exécutif, par un de ses arrêtés, confia au général Neu-Haus Maisonneuve le commandement supérieur de l'arrondissement de Bitche, avec promesse d'une division, dès qu'il y en auroit une de vacante. Cette promesse ayant resté sans effet, il se rendit utile, et rétablit l'ordre dans le pays de Bitche que des brigands incendiaires avoient malheureusement troublés pendant un long espace de tems.

L'heureuse journée du 18 brumaire ayant donné à la France une face nouvelle, et le général Bonaparte ayant pris les rênes du gouvernement, il fut nommé commandant d'armes de la place de Bitche (quatrième classe). Le 2 frimaire an 12, il étoit membre de la légion d'honneur; le 26 prairial de la même année, il fut promu

par Sa Majesté l'Empereur, en grand conseil, au grade d'officier de cette légion ; et le 29 fructidor il fut décoré de la grande étoile de Napoléon.

Le général de division Neu-Haus Maisonneuve, actuellement commandant d'armes à Bitche, a été nommé par ses concitoyens électeur du département de la Moselle et de celui de l'arrondissement de Sarguemines.

Fin du premier Volume.

643334

TABLE
DES NOTICES
CONTENUES DANS LE Ier. VOLUME DES ARCHIVES DE L'HONNEUR.

* G. L. De Caulaincourt, *membre du Sénat-conservateur.* P. 1

G. D. * A. A. L. Caulaincourt, *Général de division, gr. écuyer de l'empire.* 8

C. * J. E. X. Noguès, *Gl. de division.* 12

C. * E. B. Desfourneaux, *Général de division.* 20

C. * J. M. A. Defrance, *Général de brigade, écuyer de S. M. l'Empereur.* 34

C. * G. L. H. Devalory, *Gl. de brigade.* 38

C. * J. Sarrazin, *Idem.* 44

C. * T. Darmagnac, *Idem.* 60

C. * M. Féry, *Idem.* 66

C. * H. A. J. Meunier, *Idem.* 73

C. * C. Daurier, *Idem.* 78

Mort. J. P. Ransonet, *Idem.* 83

O. * B. Regismanset, *Colonel du dix-neuvième régiment de ligne.* 89

C. ✻ J. M. Casabianca, *Gl. de division.* 93
✻ E. M. Guillaume, *Chef d'escadron au treizième régiment chasseurs à cheval.* 112
✻ L. G. Niou, *Chef d'escadron, aide de camp du général Dufour.* 118
✻ J. C. Tripoul, *Chef d'escadron, premier aide de camp du général de division Gazan.* 128
L. Mathon, *Capitaine, aide de camp du général Klein.* 134
✻ J. D. Fridolsheim, *Chef d'escadron au premier régiment chasseurs à cheval, aide de camp du général de division Molitor.* 137
✻ P. A. Têtu, *Capitaine, aide de camp du Gl. de division Dufour.* 143
✻ F. M Orfengo, *Chef d'escadron, aide de camp du Gl. Vaufreland.* 147
✻ A. Series, *Capitaine, aide de camp du général de division Monnet.* 150
C. ✻ J. P. Varin, *Général de brigade.* 156
C. ✻ L. Charbonnier, *Gl. de division command. d'armes à Mastricht.* 160

A. C. B. Montaigu, *Gl. de division.* 163
O. ✱ F. M. Naverres, *Adjudant commandant.* 181
J. B. Destaing, *Comdt. d'armes.* 188
O. ✱ C. Nérin, *Colonel du soixante-quatrième régim. de lig.* 194
O. ✱ C. S. Marion, *Colonel du vingt-quatrième régim. infanterie légère.* 199
O. ✱ N. Barbaron, *Major du trentième régiment de ligne.* 205
C. ✱ J. D'Arnaud, *Gl. de brigade.* 208
C. ✱ A. Paillard, *Idem.* 217
C. ✱ J. Quétard, *Idem.* 223
B. Auburtin, *Lieutenant, aide de camp du général de brigade Quétard.* 227
C. ✱ J B. Milhaud, *Gl. de brigade.* 231
A. Manhés, *Lieutenant de grenadiers, aide de camp du général Milhaud.* 235
C. ✱ F. N. Fririon, *Gl. de brigade.* 238
C. ✱ P. Devaux, *Idem.* 241
C. ✱ S. C. Dufresse, *Idem.* 246
O. ✱ J. M. Vergez, *Colonel du douzième régiment d'Infanterie de ligne.* 250
C. ✱ A. M. J. Valette, *Gl. de brigade.* 253

C. ✱ A. Girardon, *Gl. de brigade.* 255
C. ✱ P. E. Petitot, *Idem.* 259
C. ✱ P. J. Osten, *Idem.* 262
C. ✱ J. D. Compans, *Idem.* 269
O. ✱ C. A. H. Préval, *Colonel du 3.ème régiment des cuirassiers.* 291
✱ A. Delmas--Lacoste, *Major au 3.ème rég. de cuirassiers.* 296
✱ L. J. P. Sentuary, *Chef d'Escadron au 3.ème rég. de cuirassiers.* 298
✱ V. J. Chamorin, *Chef d'Escadron au 3.ème rég. de cuirassiers.* 300
C. ✱ G. H. Eppler, *Gl. de brigade.* 303
O. ✱ S. Viala, *Colonel du quatre-vingt-cinquième régiment infanterie de ligne.* 310
O. ✱ A. Schramm, *Colonel du troisième rég. infant. légère.* 317
✱ L. J. Marmoud, *Chef de bataillon au deuxième rég. d'Infanterie légère.* 322
✱ J. A. A. Delort, *Major du neuvième régiment de dragons.* 326
C. ✱ F. G. Guillot, *Général de brigade.* 330
C. ✱ C. J. Boyé, *Idem.* 335
C. ✱ P. J. Guillet, *Idem.* 339
O. ✱ N. L. Jordy, *Idem.* 348
C. ✱ L. E. Dulong, *Chef de bataillon*

au 15.ème rég. d'Inf. légère. 373
P. M. Laîné, *Capitaine, Aide de camp du gl. de brigade Grigny.* 378
✱ P. A. F. Chauvel, *Major du soixante-quatrième régiment d'Infanterie de ligne.* 383
✱ L. F. Coget, *Chef de bataillon, aide de camp du général de division de Lorge.* 387
C. ✱ B. Romand, *Gl. de brigade.* 390
O. ✱ Siguy, *Colonel commandant d'armes à St.-Malo.* 393
O. ✱ P. L. Lapalisse, *Capit. de vaisseau de première classe* 399
O. ✱ J. Cavalier, *Colonel commandant la légion de gendarmerie impériale.* 403
O. ✱ G. M. Marant-Boissauveur, *Capitaine de vaisseau de première classe.* 406
✱ J. L. Audouard, *Capitaine de frégate.* 412
O. ✱ N. Jobert, *Lieutenant au sixième rég. de dragons.* 416
C. ✱ P. D. Prévost, *Gl. de brigade.* 419
C. ✱ C. Rostolant, *Idem.* 424
O. ✱ J. G. A. Caulaincourt, *Colonel du*

dix-neuvième régiment de dragons, écuyer de S. A. I. Mgr. le prince Louis, connétable de l'empire. 428

O. ✻ A. L. Broc, *Colonel du treizième rég. de dragons, aide de S. A. I. Monseigneur le prince Louis, connétable de l'empire.* 431

C. ✻ P. L. Binet-Marcognet, *Général de Brigade.* 433

O. ✻ R. Godard, *Colonel du soixante-dix-neuvième rég. de ligne.* 457

C. ✻ L. N. Beker, *Gl. de brigade.* 439

✻ P. Pilate, *Lieuten. en second des grenadiers à pied de la garde impériale.* 442

C. ✻ Neu-Haus Maisonneuve, *Général de division, commandant d'armes à Bitche.* 445

Fin de la Table du premier Volume.

ERRATA.

Page 34, ligne 13, ordinairement, *lisez:* rarement.

Pag. 142, lig. 1, P. A. Têtu, *lisez:* P. A. Tètu. (✻)

Pag. 147, F. M., Orsengo, *lisez:* F. M. Orfengo, et dans toute la notice.

Pag. 217, A Paillard (✻), *lisez:* A Paillard, (C. ✻).

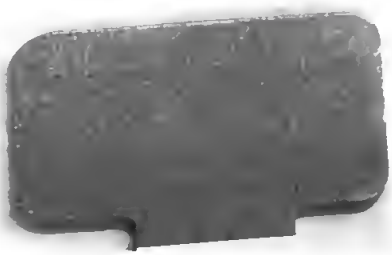
Pag. 225, lig. 1., J. Quetard (✻), *lisez:* J. Quetard (C. ✻).

Pag. 262, lig. 1., P. S. Osten, général de division, *lisez:* général de brigade.

Pag. 348, lig. 1, N. L. Jordy (C. ✻), *lisez:* N. L. Jordy (O. ✻).

Pag. 428, lig. 3, S. A. S., *lisez:* S. A. J., et dans tout le cours de l'historique.

Pag. 431, lig. 3, S. A. S., *lisez:* S. A. I., et dans tout le cours de l'historique.

Nota. Messieurs les militaires sont invités à nous faire connoître les erreurs de noms, date, de faits ou omissions qui pourroient s'être glissées dans notre ouvrage. Nous nous empresserons de les corriger dans *l'erratum* général qui sera placé à la fin du dernier volume, erratum qui aura toute l'étendue nécessaire pour remplir le vœu des Souscripteurs, et leur prouver le desir que nous avons de leur être agréables.

Digitized by Google